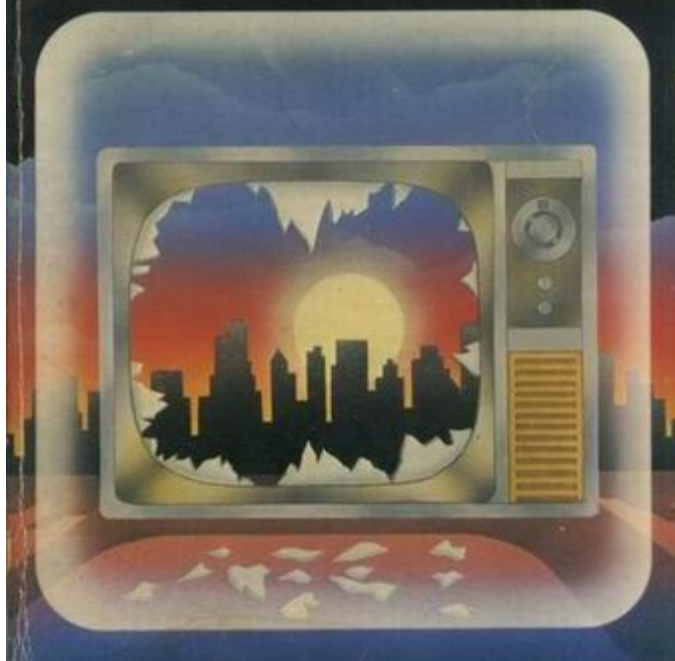


Carter
Brown

carre
noir



Demain, on tue





Carter
Brown

carre
noir



Demain, on tue



CARRÉ NOIR

Sous la direction de Marcel Duhamel

NOUVEAUTÉS DU MOIS

Collection Série Noire

1842 – LA DÉCHIRURE

(ARTHUR LYONS)

1843 – ON TUE AUSSI LES ANGES

(KENNETH JUPP)

1844 – LE PIGEON DU FAUBOURG

(JEAN AMILA)

1845 – AGENT TROUBLE

(NORMAN GARBO)

CARTER BROWN

**Demain,
on tue**

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR TEK ELENA



GALLIMARD

Titre original :

TO-MORROW IS MURDER

**© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.**

**© Horwitz Grahame Books, Pty Ltd Cammeray, Australie.
1959 by arrangement with Alan G. Yates.**

© Éditions Gallimard, 1960, pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

Chaque fois que mon regard rencontre l'inscription qui vient d'être peinte sur la porte vitrée de mon bureau, j'éprouve des sentiments, disons... mélangés. Je suis comme une fillette après sa première sortie avec un marin. Le regret d'avoir perdu quelque chose à jamais disparu le dispute, dans son cœur, à l'exaltation de découvrir tout un monde nouveau qui se présente à ses yeux...

Jusqu'à vendredi dernier on pouvait lire : *Rio – Enquêtes. Filatures.* En fait, il s'agissait de Johnny Rio et de Mavis Seidlitz, votre servante. Je précise, entre parenthèses, que je suis blonde et pas mal balancée. Quant à mes mesures, inutile de vous casser la tête. Je suis faite... sur mesures, pour vous plaire !

Brusquement, ce jour-là, on a donc proposé ce fameux emploi à Johnny. C'était si bien payé qu'il a liquidé aussitôt notre association et il a filé pour devenir chef des services de surveillance, dans une fabrique d'automobiles, à Détroit. La direction des usines doit être bien embêtée, en ce moment, je suppose. Depuis que toutes les firmes se mettent à sortir des voitures pour Lilliputiens, il doit y avoir des ouvriers qui en ramènent chez eux en douce, dans les poches de leur pantalon !

Bref, le départ en trombe de Johnny et peut-être ses adieux, ça m'a distraite pendant deux jours. Mais une femme ne peut pas vivre de souvenirs, même si on lui garantit qu'ils lui tiendront chaud toutes les nuits ! Je me suis donc décidée à m'établir seule à mon compte, puisque, de toute façon, le loyer du bureau est réglé jusqu'à la fin du mois. Aussitôt, j'ai fait peindre au pochoir une nouvelle inscription sur la vitre de la porte.

C'est assez original et je biche comme un pou toutes les fois que je la lis, même quand je la vois à l'envers, comme c'est le cas lorsque je suis installée à l'intérieur de mon bureau. Elle annonce : *Mavis Seidlitz* et, au-dessous, en jolis caractères bien sympa : *Conseillère intime.* Comme ça, je me suis dit que je pourrais récolter toutes les affaires possibles et imaginables ; depuis la starlette qui se demande si les Écossais portent un caleçon sous leur jupette, jusqu'aux gars du F. B. I. qui voudraient bien savoir comment empêcher les gens de baptiser

« flics »... les flics ! Mais nous sommes aujourd'hui mercredi, et je n'ai pas encore récolté le moindre client.

Ce matin, il fait un temps superbe. Sunset Strip, que j'aperçois de la fenêtre de mon bureau, est inondé de soleil. C'est le type même de la journée magnifique où l'on peut voir les belles âmes radieuses des producteurs de films resplendir, dans l'air surchauffé d'Hollywood. Bref, un jour où il fait bien trop beau pour qu'on puisse avoir le cafard.

Vers onze heures, juste au moment où je suis en train de me demander si je vais aller prendre une tasse de café ou me faire faire une mise en plis (à moins qu'après tout je me décide pour les deux à la fois !), voici enfin que surgit l'événement tant attendu. La porte s'ouvre. Entre un quidam.

Il doit avoir dans les quarante-cinq ans. Il est grand et mince. Sa longue figure mélancolique s'orne de lunettes à verres sans monture. Sous sa chevelure grisonnante, il fait vraiment une tête sinistre, à croire qu'il s'est flanqué dans une poubelle en sortant de chez lui, ce matin !

— Excusez-moi, marmonne-t-il nerveusement, je cherche un M. Rio, Je suis pourtant sûr qu'il a son bureau dans l'immeuble...

— Il est à Détroit.

Je sens que je prends, ce disant, un air cafardeux qui rivalise avec le sien et j'ajoute :

— Le bureau où nous sommes était son P.C. jusqu'à vendredi dernier.

— Quel dommage ! s'exclame-t-il, au bord des larmes. Justement, je voulais le consulter pour une affaire urgente !

Pour le consoler, j'articule alors :

— Vos regrets sont partagés par la plupart des demoiselles de vestiaire, à Los Angeles. Je déplore, moi aussi, son départ. Ça m'embête toujours de perdre un adjoint...

— Rio ? Votre adjoint ?

Il se met à me cligner de l'œil, lentement, très lentement. Mais ça ne m'impressionne nullement.

— Bien sûr ! Moi, je suis Mavis Seidlitz. J'étais la principale associée de l'agence « Rio – Enquêtes. Filatures ». Maintenant que Johnny est parti, j'ai repris l'affaire, seule, à mon compte !

— Ça ne vous dérange pas si je m'assieds ? me demande-t-il alors, d'une voix mourante.

Avant même que je lui en aie donné la permission, il s'affale dans le fauteuil le plus proche.

— Vous avez peut-être remarqué la nouvelle inscription sur la porte, fais-je sans avoir l'air d'y toucher. Mavis Seidlitz : c'est moi ; si vous avez besoin de consulter quelqu'un pour une affaire confidentielle, il n'y a pas de doute, je suis celle qu'il vous faut.

— Il me faut un détective privé. C'est pourquoi j'aurais voulu voir Rio.

— Mais moi aussi, je suis détective privé ! dis-je aussitôt. Je viens de vous expliquer que Johnny Rio était mon second !

Je voudrais bien avoir un pistolet dans le tiroir de mon bureau, pour pouvoir le sortir sur ces entrefaites et me mettre à le recharger, de mon air le plus détaché. Mais je n'ai dans le tiroir qu'un vieux tube de rouge à lèvres accompagné de sa recharge. Je me dis qu'une cartouche de « Rose Pêché » n'obtiendrait sans doute pas le même effet !

— Eh bien, ma foi..., souffle mon bonhomme d'une voix mal assurée, peut-être que vous allez pouvoir m'aider, après tout !

— Mais pour sûr que je puis vous aider, monsieur... ?

— Romaine. Raymond Romaine.

Il me gratifie d'un nouveau clin d'œil.

— Je suis marchand d'objets d'art.

— Oh ! fais-je, plutôt déconfite, car j'ai déjà eu affaire à ce genre d'individu. J'ai pigé. C'est un attrape-nigaud, hein, une façon de m'annoncer que vous voulez me faire poser pour des photos artistiques, vêtue d'un gentil sourire... et d'une jarrettière, à la rigueur !

— Je vous en prie ! proteste-t-il, en clignotant comme un feu rouge complètement déréglé. Je ne fais commerce que des antiquités...

Je pousse un rugissement d'indignation :

— Antiquités ! Permettez-moi de vous dire que je n'ai que... Et puis, zut ! ça ne vous regarde pas. Mais je suis assez jeune pour être votre fille. Je ne porte même pas de gaine ! Alors ne venez pas m'insulter ici, car je...

— Je vous en prie ! reprend-il, la main levée en un geste de défense, je ne m'occupe que de tableaux, de vieux meubles, d'objets d'art très rares, de choses de ce genre. Je suis antiquaire, quoi, vous comprenez ?

— Vous ne voulez pas que je pose pour des photos ?

— Absolument pas ! (Il soupire comme si la situation s'était subitement aggravée.) Vous êtes certaine que Rio est parti pour Détroit et qu'il ne reviendra pas ?

— Aussi certaine que de porter des dessous en nylon rose ! Ne vous inquiétez pas, monsieur Romaine. Croyez-moi, je suis sûre de ce que j'avance !

— Alors, j'espère que vous pourrez m'aider, fait-il d'une voix où perce une légère incrédulité. Jetez un coup d'œil là-dessus. Ça m'est arrivé au courrier de ce matin, en envoi par exprès.

Il lance alors un morceau de papier sur mon bureau, en face de moi. En le ramassant, je m'aperçois qu'il s'agit d'une page arrachée à un magazine de télévision, qui donne les programmes pour la soirée de vendredi prochain. J'y vois que la « Tribune libre de Sam Barry » débute à vingt-trois heures trente. On a entouré cette annonce d'un gros trait de crayon et on a écrit au-dessous : *« Vous feriez bien de ne pas rater cette émission, Romaine, c'est une question de vie ou de mort pour vous ! »*

M. Romaine ne me lâche pas des yeux pendant que je prends connaissance du message.

— Qu'en pensez-vous, Miss Seidlitz ?

Je me contente de hausser les épaules, effort méritoire pour une fille de mon gabarit.

— Cette émission de fin de soirée doit être bougrement moche, pour qu'on soit obligé de lui faire de la publicité par lettres personnelles ! fais-je observer. A votre place, moi, je prendrais plutôt, sur la douzième chaîne, le programme des films de la cinémathèque. J'en pince pour son animateur, Hoot Gibson. C'est un as !

— Mais comment diable une émission de télé peut-elle contenir pour moi une menace de mort ? demande M. Romaine. C'est ce que je n'arrive pas à comprendre.

— Là, je donne aussi ma langue au chat, dis-je — franchement. Si encore il s'agissait d'une émission où l'on passe de vieux films, datant des débuts du cinéma, je ferais le rapprochement, puisque vous êtes déjà marchand d'antiquités ! Mais ce Sam Barry est bien vivant, lui, le programme en fait foi !

— Peut-être s'agit-il tout simplement d'une espèce de blague idiote, d'un canular quelconque, déclare M. Romaine sans y croire. Mais je veux savoir de quoi il retourne. Il faut me tirer ça au clair. Je vous payerai vos honoraires habituels, ça va de soi, plus une prime si vous arrivez à percer ce mystère dans le plus bref délai.

— D'accord, monsieur Romaine ! fais-je, transportée de joie. Vous

êtes mon tout premier client. Je vous bénis. Tous mes compliments !

— Premier client ?

Je me hâte d'ajouter :

— Oui, depuis le départ de Johnny Rio ! Il va sans dire que j'ai une longue pratique de ces sortes d'affaires et que je sais parfaitement dénouer les imbroglios les plus variés par mes propres moyens !

C'est d'ailleurs la stricte vérité. Demandez-le aux filles qui ont passé, ne serait-ce que deux heures à Hollywood ! Elles vous diront toutes la même chose. Moi, j'en suis écœurée, de tous ces Don Juan d'Hollywood qui s'amènent, toujours prêts à tout casser, en rabâchant leur sempiternel baratin... Si vous ne saisissez pas ce que je veux dire, c'est que vous n'êtes pas une blonde capable de remplir son cardigan et d'abandonner le caoutchouc mousse à son seul usage normal, c'est-à-dire au rembourrage des matelas !

— Renseignez-vous sur ce Barry et son émission, me recommande alors M. Romaine d'un ton tranchant. Et essayez de savoir dans quel dessein éventuel on appelle, de cette façon insolite, mon attention sur le programme de vendredi soir. Nous sommes mercredi, Miss Seidlitz, nous n'avons plus beaucoup de temps. Je vous serais très reconnaissant de vous occuper tout de suite de cette affaire.

— Je n'y manquerai pas. Mais surtout ne vous en faites pas, monsieur Romaine. Cessez de vous en préoccuper et concentrez votre énergie sur la vente de vos javelots étrusques, casse-tête zoulous et autres bricoles !

Il me regarde un instant, d'un air dénué d'expression, extirpe une carte de sa poche et la dépose sur mon bureau :

— Voici l'adresse de mon magasin, Miss Seidlitz. Contactez-moi dès que vous aurez des nouvelles, je vous prie.

— Vous pouvez y compter. Ayez confiance en moi, monsieur Romaine. Je ne suis pas conseillère intime pour des prunes !

— Je pense que nous aurons, tôt ou tard, à aborder la question d'argent. Deux cents d'avance, est-ce que ça vous suffira ?

— Vous parlez de dollars ? fais-je avec un sursaut de surprise.

— Deux cents pesos ne vous mèneraient pas bien loin, grommelle-t-il.

Il remplit alors un chèque et me le tend. Je me reprends à deux fois pour le lire avant d'y croire. Ainsi donc, je l'ai ce chèque, je le sens là, bien réel, serré dans ma chaude petite menotte, avec tout ce qu'il représente, – un adorable chemisier jaune clair de lune repéré dans Fifth Avenue, à Beverly Hills, le loyer de mon appartement, et un

flacon de « Mon Péché » (le flacon géant, celui qui garantit le maximum d'adorateurs pour un minimum de coups de vaporisateur) !

La contemplation du chèque a dû me plonger dans une sorte d'hypnose euphorique, car en levant la tête pour remercier M. Romaine, je m'aperçois qu'il est déjà parti ! « C'est parfait, me dis-je. Il a craché son fric, il veut des résultats et je suis tout à fait celle qui peut les lui procurer. Commençons par le commencement – comme disait toujours ce sergent des marines, avant d'éteindre la lumière du salon – la première chose à faire c'est de voir ce diable de Sam Barry ! »

Je prends donc le téléphone et appelle le studio. Sam Barry est un de ces personnages difficiles à joindre et je ne réussis pas à franchir le barrage de sa secrétaire. Finalement, elle me fixe rendez-vous pour le lendemain matin, dix heures.

Je me dis alors que je ne puis rien tenter d'ici là ; ce serait vraiment une honte de gaspiller le reste de cette belle journée. Je m'empresse donc de filer, pour encaisser le chèque de M. Romaine, puis je cours à Beverly Hills m'adjuger le chemisier. C'est un amour de corsage, croisé par-devant, avec un jabot de dentelle à jours. Pour soixante-neuf dollars quatre-vingt-quinze, c'est vraiment donné ! En sortant du magasin, je me paie aussi un pyjama très rigolo qui fait tout à fait « caniche », avec une petite veste toute froncée et un pantalon collant genre corsaire. Le bas du pantalon, qui m'arrive au-dessous du genou, est lui aussi garni de fronces. L'ensemble est en tricot de nylon d'un rouge éclatant. Désormais, quand j'aurai le cafard, faute de pouvoir garder un caniche dans l'appartement, je n'aurai qu'à enfiler ce pyjama, me fiche à quatre pattes devant la glace de la chambre à coucher et faire frétiller ma queue de cheval pour ne plus me sentir seule !

Le lendemain, je m'arrange pour arriver aux studios de la télé à dix heures pile, car je suppose que ce Sam Barry est un garçon fort occupé. Bien m'en a pris. Il est même tellement occupé que je ne parviens à le voir qu'à onze heures un quart. Son bureau est plutôt exigü. Barry, par contre, a une carrure d'armoire à glace, ce qui n'arrange pas les choses. Vu de près, il ne correspond en rien à l'idée que je me faisais jusqu'à présent d'une vedette de la télé. Qu'est-ce qu'il trimbale, comme tonnes de graisse ! Et il a sous les yeux de ces cernes noirs ! A croire qu'il n'a jamais dormi depuis l'âge où il arrivait à mi-hauteur d'un trépied de caméra !

— Asseyez-vous, Miss Seidlitz, dit-il gentiment. (Le temps que je m'installe sur un siège, ses yeux sont parvenus, non sans mal, à se remettre en face des trous pour me dévisager.) Qu'y a-t-il à votre service ?

— Rien de ce que vous puissiez espérer, dis-je froidement, histoire de donner à l'entretien un ton strictement commercial. Primo : je désire savoir pourquoi vous avez recours à une campagne par lettres personnelles pour attirer l'attention sur votre émission. Secundo : je vous demanderais de cesser d'empoisonner mon client avec vos salades où il est question de vie ou de mort. Il a un tempérament hypernerveux, et, si votre publicité lui cause un infarctus du myocarde, nous vous poursuivrons en justice.

— Quoi ? Quoi ? fait-il, l'air ahuri.

Et moi, de rétorquer :

— Si vous arrêtiez de regarder tout le temps mes genoux, vous pourriez peut-être concentrer un peu votre attention sur ce que je vous raconte !

— Des lettres personnelles... Ma publicité..., reprend-il. Vous vous trompez sans doute. Mon émission récolte pour toute publicité un écho par-ci par-là dans les journaux.

— Alors, comment expliquez-vous ça ?

Je jette sur son bureau la page de magazine que m'a confiée M. Romayne. Il la parcourt un moment, puis secoue la tête :

— Je n'y comprends rien, Miss Seidlitz, et je vous l'assure, je ne sais pas qui a bien pu vous envoyer ça.

— Ce n'est pas moi qui ai reçu cette coupure dans mon courrier, c'est mon client.

— Votre client ?

Je m'explique.

— Oui. Je suis conseillère intime.

Sam Barry ferme les yeux quelques secondes :

— Conseillère intime, en quel genre ?

— En tous genres. J'aurais cru que c'était clair, non ?

— Oui, je t'en fous ! murmure-t-il. Écoutez, c'est probablement un canular, un ami de votre client lui a envoyé ça, histoire de le mener en bateau !

— Oui, mais cette promenade en bateau lui donne le mal de mer, lui dis-je sèchement, et il a horreur de ça !

— Oui, je comprends... Et alors, quoi ?

— Alors, j'exige une explication, monsieur Barry. Que vais-je raconter à mon client ?

— Avez-vous déjà assisté à mon émission, Miss Seidlitz ? me

demande-t-il soudain.

— Je ne veux pas me vanter, mais est-ce que vous croyez qu'une femme comme moi ait besoin d'une émission de télévision pour meubler ses nuits ?

Une lueur pensive s'allume au fond de son regard.

— Vous avez raison, dit-il. Eh bien, mon émission est en fait un débat, une discussion. Je reçois trois ou quatre invités et nous bavardons entre nous, à bâtons rompus, pendant une heure. Mais le truc, c'est que nous avons tout le temps des cinglés parmi nos invités, des siphonnés, des loufoques, des dingues : des gens qui croient que la terre est plate ou que ce sont les termites qui ont creusé le Grand Canyon du Colorado. Des gens avec un grand vide dans le crâne, en guise de cervelle !

— Je veux bien admettre que votre émission soit farcie de louftingues, monsieur Barry, dis-je de ma voix la plus suave. Mais que viennent faire là-dedans ces menaces de mort ?

— Comme c'est une émission loufoque, quelqu'un a fort bien pu envoyer cette coupure à votre client pour lui faire une blague, vous comprenez ? (Il parle d'un ton préoccupé.) Ça nous est déjà arrivé à deux reprises.

— Mais mon client m'a versé deux cents dollars d'acompte pour découvrir la vérité. Il va être furieux contre moi si je lui raconte qu'il a payé si cher pour apprendre finalement que c'est une plaisanterie ! Il faut que je trouve autre chose, sinon il serait bien capable de me réclamer son pognon !

Sam Barry continue à me lorgner de cet air méditatif qui a remplacé dans ses yeux l'éclat, plus bestial et plus primitif, que j'y ai vu briller de prime abord.

— Vous ne savez pas ? me demande-t-il d'un ton enjoué. Je vais vous faire une proposition : il y a un moyen sûr de savoir s'il s'agit réellement d'un canular.

— Lequel ?

— Pourquoi ne seriez-vous pas l'une de mes invitées, au cours de mon émission de demain soir ? De cette façon, vous pourriez surveiller tout ce qui se passe sur le plateau.

— Oui, fais-je, hésitante, mais...

— Songez à la publicité que ça vous ferait ! reprend-il aussitôt. Je vous réserverais une présentation du tonnerre : Mavis Seidlitz la conseillère intime ! Des milliers de téléspectateurs suivent notre programme dans la région de Los Angeles.

— Ma foi, dis-je, toujours indécise, c'est peut-être une excellente idée en ce qui concerne mon affaire, mais qu'attendez-vous de moi ? Vous savez que je ne chante pas, moi, je n'ai aucun don de ce genre-là.

— Vous n'aurez rien à faire du tout. C'est une tribune libre, ne l'oubliez pas, dit-il, soudain tout emballé. Il vous suffira de paraître, de répondre à quelques questions et d'avoir l'air aussi aguichante que vous l'êtes en ce moment, avec encore un tout petit peu plus de ça, si possible. Vous saisissez ?

— Fort bien. Je viendrai.

— Parfait. Laissez votre adresse à ma secrétaire et une voiture ira vous prendre demain soir, Mavis. Ça ne vous gêne pas que je vous appelle Mavis ?

— Pas le moins du monde !

— C'est épataant ! Et vous, appelez-moi Sam !

Je me rends compte qu'en ce qui le concerne, tout au moins, l'entretien est clos, mais je me souviens à temps que Johnny Rio n'aurait jamais laissé l'interrogatoire d'un suspect se terminer de cette façon-là, en queue de poisson. Je suis bien décidée à ne pas m'y laisser prendre, moi non plus.

— Sam, dis-je tranquillement, répondez à une seule question avant que je parte.

— Mais certainement, Mavis. De quoi s'agit-il ?

Je me penche alors vers lui, en le regardant dans le blanc des yeux.

— Comment se fait-il que ce cercle tracé au crayon autour de votre nom, dans le magazine, ressemble si étrangement au cerne que vous avez autour des yeux ?

CHAPITRE II

En sortant des studios, je vais déjeuner, et il est environ quatorze heures trente quand je suis de retour à mon bureau. J'appelle M. Romaine pour lui rendre compte de mon entretien avec Sam Barry et lui annoncer ma participation à l'émission de vendredi prochain, ce qui me permettra peut-être d'y voir plus clair. Mais il doit être enrhumé, car il se contente de pousser deux ou trois vagues grognements et de raccrocher.

Le temps me paraît affreusement long pendant l'heure qui suit, mais je crois utile de rester au bureau, au cas où mon client, bourrelé de remords, me rappellerait pour me féliciter de la façon dont je m'y suis prise avec Sam Barry.

J'ouvre un album de bandes dessinées intitulé *L'ultime erreur de Lana*. Ce n'est pas bien fameux. Je m'explique. Si c'est d'après ces vingt-sept images de Lana et de son petit copain en train de roucouler dans une décapotable, devant le Pic Sublime, qu'il faut juger du tempérament de la souris, c'est certainement le jeune homme qui m'a tout l'air d'avoir commis l'erreur de sa vie en épousant Lana au vingt-huitième et ultime tableau !

A peine ai-je fourré l'album sous le dossier « Divorces en instance », qu'on frappe à la porte. Je me tourne juste à temps pour voir entrer un homme. Je le regarde, sans rien dire, et me sens tout à coup prise de vertige. Car ce n'est pas n'importe qui ! C'est exactement mon type d'homme ! C'est là l'oiseau rare qu'une femme n'a pas souvent la chance de rencontrer, malgré toute son ardeur à le pourchasser !

Il semble âgé d'une trentaine d'années, il est grand. Son abondante crinière noire aurait bien besoin d'un coup de ciseaux ; mais c'est peut-être pour se donner un petit air juvénile qu'il la garde aussi longue...

Son visage anguleux est plutôt décharné. De grands yeux bruns mélancoliques ajoutent à son profil d'intellectuel. Il me rappelle Harvard et toute la séquelle.

Il porte une veste sport grise, un pantalon marron et une chemise

de soie bleue boutonnée au col, ce qui constitue une sorte d'uniforme à Los Angeles, la réplique, en quelque sorte, de Wilshire Boulevard à Madison Avenue.

— Miss Seidlitz ? demande-t-il d'une voix grave qui me fait vibrer la moelle épinière comme une corde de violoncelle.

— Elle-même, dis-je en bavant d'émotion. Vous pouvez vendre n'importe quoi, je vous achète tout ce qui vous reste !

— Je ne vends rien du tout.

Il me sourit, en découvrant de jolies dents blanches et régulières. Puis il s'assied dans le fauteuil voisin, allume une cigarette et se met à me reluquer comme si c'était le jour de l'inventaire et qu'il fallait s'assurer de la présence de chaque article.

Je m'assieds à mon tour, au bout de quelques secondes, à mon bureau, sans lui laisser le temps d'achever sa besogne, et j'essaie de deviner à quel oiseau j'ai affaire. S'il ne vend rien, c'est peut-être un de ces originaux qu'on nomme beatniks... Mais non, car il est rasé et ses ongles sont propres.

— Je m'appelle Howard, poursuit-il de cette voix charmeuse d'homme cultivé. Edward Clyde Stanton Howard – mais vous pouvez m'appeler Eddie.

— Merci ! fais-je d'une voix étranglée par l'émotion ; vous, vous pouvez m'appeler quand vous voulez ! Je suis toute à votre disposition...

— Je vous appellerai Mavis, dit-il en me transperçant de part en part de son sourire ravageur. Nous allons nous voir souvent au cours de ces deux prochains jours.

— Je parie que vous sortez de Yale ?

— Non. De Harvard.

— Ça revient au même, dis-je de mon ton le plus aimable.

Il ferme les yeux et grimace comme s'il venait d'être terrassé par une douleur subite, due sans doute à la pensée de sa chère vieille *alma mater*. C'est l'expression latine pour désigner la morue qui se charge de l'éducation sexuelle des étudiants. Tout au moins ?, c'est ce que m'a raconté un type de l'université de Los Angeles, un jour où je lui ai demandé pourquoi il ne cessait de m'appeler Alma, alors que mon prénom est Mavis !

— Romaine a estimé que nous devions faire connaissance dès maintenant, déclare Eddie. Avant l'émission de demain soir.

— C'est M. Romaine qui vous a envoyé ?

Un moment, ses yeux perdent leur air catastrophé, et un éclat métallique brille au fond de son regard, puis il hausse les épaules :

Mettons qu'il m'ait prié de venir vous voir.

— Mais pourquoi ? (J'ajoute aussitôt :) C'est d'ailleurs une merveilleuse idée !

— Pure précaution. Juste au cas où il y aurait un pépin demain soir. Romaine a estimé qu'il valait mieux que je sois dans les parages.

— Formidable, Eddie ! dis-je joyeusement. Vous faites aussi dans les antiquités ?

— Pas précisément. Je serais plutôt dans les démolitions... Je travaille d'ailleurs à la demande ou à la commande... comme vous voudrez !

— Magnifique ! (Je lui décoche un radieux sourire.) Qu'est-ce que vous démolissez particulièrement ?

— Des gens ! précise-t-il sans s'émouvoir. C'est le boulot le plus rémunérateur que je connaisse.

Je le regarde, bouche bée, l'espace de quelques secondes :

— Des gens ! Vous... vous plaisantez ?

Il me regarde d'un air glacial.

— J'ai les meilleures références. Mes prix sont les plus élevés de toute la côte californienne, et j'ai tellement de travail que je n'arrive pas à suffire à la tâche !

Je m'enquiers alors, nerveusement :

— Est-ce que... Est-ce que M. Romaine vous a embauché pour me... démolir ?

— Bien sûr que non, Mavis. Rassurez-vous ! (Il me sourit de nouveau.) Je suis le garde du corps de M. Romaine, et il veut que je m'occupe de vous aussi.

— Vous pouvez vous occuper de moi quand vous voudrez et autant que vous voudrez, lui dis-je en toute franchise. Mais peut-être aurai-je besoin d'un 'garde du corps pour me protéger de mon garde du corps – si vous comptez rester longtemps en ma compagnie !

— Ne vous inquiétez pas, Mavis, je n'abuserai pas de la situation !

— Allons, allons ! Ne soyez pas si catégorique sur ce point, vous pourriez changer d'avis. De toute manière, Sam Barry estime que toute cette histoire n'est qu'un canular. Il prétend que son émission fourmille de cinglés et que ces menaces de mort ont été envoyées par un ami un peu siphonné de M. Romaine, simplement histoire de rigoler !

— Romaine n'a pas ce genre d'amis, rétorque Eddie doucement. Il n'a même pas d'amis du tout. De plus, il ne comprendrait rien à une plaisanterie, même si elle lui était envoyée par Bob Hope en personne !

— Vous pensez réellement que cette émission de demain soir met en danger la vie de Romaine ? dis-je, un tantinet inquiète.

— Vous faites pas de bile pour demain soir, ricane Eddie. Quel est votre programme de ce soir ?

— Rien de spécial. Je pensais bavarder et me coucher assez tôt.

— Programme magnifique, Mavis, s'exclame-t-il, mais pourquoi ne dînerions-nous pas auparavant ?

Et moi de rétorquer :

— Ne gâchons pas une belle amitié à peine sortie de l'œuf ! Je dînerai avec vous, mais pour ce qui est du reste, je m'en tirerai bien toute seule.

— Bien sûr, je disais ça pour rire, murmure-t-il. (Mais je devine qu'il ment effrontément.) Je viendrai vous prendre vers huit heures.

— Entendu. Voici mon adresse...

— Je la connais. Levez-vous un moment, Mavis, voulez-vous ?

Je me mets debout, en me demandant ce qui va arriver, et reste plantée là, comme un chêne centenaire, près de mon bureau. Eddie me reloue à loisir. Plus il me détaille et plus je me sens serrée par le fourreau de toile qui épouse mes rondeurs.

— Un pari avec moi-même ! explique-t-il enfin : quatre-vingt-douze, cinquante-sept, quatre-vingt-quinze. C'est juste, non ?

— Faux ! Quatre-vingt-quinze, cinquante-sept, quatre-vingt-douze !

— C'est l'un des plus chics boulots que j'aie dégotés depuis longtemps. Je vous retrouve à huit heures, Mavis.

Arrivé à la porte, il s'arrête, se retourne et me regarde longuement :

— Avez-vous jamais rencontré un individu du nom d'English ? Mike English ?

— Pas que je m'en souviene. Pourquoi ?

— Si vous l'aviez rencontré, vous vous en seriez souvenue. Simple curiosité... Comme vous travaillez pour Romaine !

— Qu'est-ce que vous me chantez là, Eddie ?

— Les loups n'ont encore jamais eu à croquer un agneau aussi sensass que vous, Mavis !

Il secoue lentement la tête et sort en tirant la porte derrière lui, bien avant que j'aie eu le temps de lui répéter que je ne comprends rien à ses allusions.

Je me sens plutôt déçue, car, je vous le demande, à quoi sert d'être conseillère intime, chargée de recueillir les confidences des gens, si ceux-ci refusent de se déboutonner ? Comment réagirait une vedette du strip-tease, si tous les spectateurs rentraient chez eux au moment où elle commence à se déshabiller, hein, dites-le-moi ?

*

Ce vendredi débute par une belle matinée radieuse. En arrivant à mon bureau, le seul brouillard qui sévisse encore est celui qui m'embrume les méninges.

Je me mets à revivre la soirée de la veille : Eddie m'invitant à dîner et tout le reste. Plus je connais ce garçon, et plus il me plaît. Il m'a fallu une satanée dose de volonté pour dire « non » au moment où il s'est invité chez moi sur les douze coups de minuit. Je lui ai dit que je n'étais pas son « Alma Mater », mais que je me ferais un plaisir de payer ma part de l'addition s'il le désirait. Alors, il s'est emparé de ma main. J'étais toute prête à lui expédier un coup sec dans le plexus solaire, mais il se contenta de porter ma main à ses lèvres et d'y déposer un baiser. Puis il m'a susurré : « Bonne nuit ! » Quelle délicatesse, bon sang ! Ce fut une soirée si romantique, si sentimentale, que je suis restée une éternité à y songer, les yeux ouverts, sans pouvoir dormir ! Une femme passe son temps à accumuler des expériences, mais celle-ci avait un côté tout à fait particulier. C'était bien la première fois de ma vie que j'étais sortie avec un gentleman !

J'ai toujours le vague à l'âme quand j'entre dans mon bureau, ce qui m'empêche de remarquer d'emblée la présence d'une personne qui attend visiblement mon arrivée. Ladite personne bondit alors de son siège comme si elle venait de s'asseoir par erreur sur une pelote d'aiguilles et fond sur moi, telle une belle-mère en furie.

C'est une blonde platinée. Les petites boucles serrées de sa permanente se pressent tout autour de son crâne comme si elles craignaient d'avoir à quitter leur gîte. Les amateurs de blondes à la manque la trouveraient sans doute pas mal de visage, à condition toutefois, de ne pas y regarder de trop près. Le tailleur blanc très étroit, qu'elle arbore, moule un corps sans grâce, du genre sac d'os : bref le type de femme que l'on irait pas chercher pour poser en silhouette.

— Espèce de sale petite traînée ! beugle-t-elle d'une voix de crécelle. Je vous apprendrai, moi, à essayer de me chiper mon mari !

Ce disant, elle veut me frapper avec son sac à main. Elle exécute du bras droit une sorte de moulinet, à croire qu'elle passe ses moments perdus à s'entraîner au lancer de la balle avec les Dodgers⁽¹⁾. Pendant un quart de seconde, je reste là sans bouger, à la regarder, bouche bée. Je n'en reviens pas. Puis l'entraînement au combat à mains nues, que m'a fait suivre jadis un sergent des *marines*, déclenche chez moi une réaction machinale. Je saisis des deux mains le poignet de la furie, fais demi-tour et me penche en avant. En même temps, je fais passer son bras par-dessus mon épaule. Elle exécute alors une magnifique culbute qui lui fait franchir mon omoplate. Je lâche son poignet au bon moment et elle atterrit sur le parquet avec un cri perçant et un « boum ! » retentissant. Sa jupe s'est relevée au-dessus de ses nylons et je peux constater que ses jambes n'ont rien à envier au reste : de vrais haricots verts !

Elle continue à rouspéter. Tout ce ramdam finit par me taper sur les nerfs. Je la hisse sur ses jambes et lui flanque alors deux belles giroflées. Elle se tait aussitôt. Peut-être l'ai-je sonnée un peu fort, mais c'est la seule façon que je connaisse de guérir la crise de nerfs et le meilleur traitement pour une souris de cet acabit. Au bout de quelques secondes, son silence commence à m'impatisser. Elle reste plantée là, les yeux clos, la bouche grande ouverte sans qu'il en sorte le moindre bruit. Je la traîne au plus proche fauteuil, l'installe dedans et m'enquiers :

— Vous êtes certaine de ne pas vous être trompée d'adresse, mon chou ? Je suis Mavis Seidlitz et je ne suis pas sortie avec un homme marié depuis six mois.

— Ne mentez pas, espèce de gorille femelle ! s'écrie-t-elle d'une voix étranglée. Je m'appelle Bulle Romaine. Vous n'allez tout de même pas prétendre que mon époux n'est pas venu dans ce même bureau avant-hier :

— Alors vous êtes la femme de M. Romaine ?

Un rictus féroce lui découvre les dents :

— Vous avez raison de dire que je suis sa femme, espèce de sale petite putain ! Ça vous surprend, non ?

— Ma foi, dis-je avec conviction, M. Romaine m'a dit qu'il tenait un commerce d'antiquités, mais je ne me serais jamais doutée qu'il en avait épousé une !

— Quoi ? Vous... (Elle fait mine de se lever, mais je lui enfonce mes doigts tendus dans le plexus solaire et elle change d'avis subito.)

— Mettons deux ou trois choses au point, mon chou, lui dis-je. Oui, votre mari est passé ici mercredi dernier, mais uniquement pour affaires, il m’a embauchée pour entreprendre un boulot.

— Il vous a débauchée, oui ! ricane-t-elle. Et ça lui a coûté deux cents dollars, j’ai vu le talon de son chéquier. Il aurait pu trouver mieux, pour cinquante dollars, dans n’importe quel bar du centre !

C’est la femme d’un client, de mon tout premier client et je n’ai pas envie de le perdre ; je m’abstiens donc de la déranger autant que je le devrais. J’aspire une bonne bouffée d’air et compte jusqu’à dix, en souhaitant qu’elle remette ça, histoire de pouvoir la guérir définitivement, même au risque de la tuer. Je lui explique patiemment :

— Ce bureau abritait l’agence de police privée Rio. Votre mari a essayé de joindre Johnny Rio et, quand il a constaté que Johnny n’était plus ici, il a fait appel à mes services – sur un plan strictement professionnel, mon chou. Si vous recommencez à m’insulter, je vous promets que je vais vous battre de mes propres mains jusqu’à ce que mort s’ensuive !

— Strictement professionnel, hein ? (Elle me lance un clin d’œil coquin.) Alors, dites-moi, où était-il cette nuit jusqu’à trois heures du matin ?

— Je l’ignore. J’étais prise ailleurs.

— Vous espérez me faire avaler ça ?

— Bien sûr que oui ! Pour votre gouverne, sachez que je suis sortie hier soir avec le garde du corps de votre mari.

— Son garde du corps ? Vous mentez !

Je susurre alors, de ma voix la plus charmeuse :

— Je suppose que depuis que le corps dont nous parlons vous a épousée, il vous est arrivé de rencontrer parfois celui qui en assume la garde. Pourquoi ne le demandez-vous pas à Eddie lui-même ?

M^{me} Romaine reste assise à me regarder un long moment sans piper mot. Ça ne m’étonne pas qu’on l’ait baptisée Bulle ! Elle ne doit avoir qu’une grosse bulle d’air, en guise de cervelle !

— Je le lui demanderai. Peut-être..., finit-elle par marmonner.

Je m’explique :

— M. Romaine s’est imaginé que je pourrais avoir besoin d’Eddie, alors il me l’a envoyé. Et Eddie m’a invitée à dîner hier soir, c’est tout ce qu’il y a à dire.

— Bon. Il se peut que je me sois trompée, vous n’êtes peut-être pas

sortie avec Raymond, mais d'abord pourquoi a-t-il voulu voir Rio ? Pourquoi a-t-il besoin d'un détective privé ?

Je lui raconte toute l'histoire – la page de programmes de télé, la menace de mort à propos de l'émission de Sam Berry et tous les autres détails, mais je suis loin d'être sûre qu'elle ait pris mon baratin pour argent comptant.

— Vous n'avez pas pu inventer une histoire comme ça toute seule, articule-t-elle lentement, vous n'avez pas assez d'astuce pour ça !

Je m'empresse d'acquiescer :

— Je pense bien ! Ce qui prouve que je vous ai dit la vérité, n'est-ce pas ?

— Je l'espère, marmonne-t-elle. Mais ça ne vous donnait pas le droit de me bosseler de la sorte, par surprise !

— Chez moi, c'est une impulsion irrésistible. Chaque fois qu'on est sur le point de me toucher, je riposte. Mon psychanalyste pioche ferme sur mon cas, mais dès qu'il fait allusion à son divan, c'est plus fort que moi, j'ai peur et je prends mes jambes à mon cou !

— Tout ça, c'est ma faute, avoue-t-elle soudain. Je regrette, Miss Seidlitz. (Ses lèvres sourient hypocritement, mais ses yeux plongent toujours, comme des poignards acérés, dans les bonnets bien garnis de mon soutien-gorge.) Pourrez-vous jamais me pardonner ?

— Non, fais-je en lui retournant un sourire aussi faux, mais j'essaierai, madame Romayne, je vous le promets.

— Pourquoi ne pas m'appeler Bulle, Miss Seidlitz ? (Elle ricane brusquement.) Nous sommes faites pour nous entendre, pas vrai ?

— Alors, appelez-moi Mavis, mon chou, dis-je tout miel.

— Je suis ravie que nous puissions être amies, Mavis. Maintenant que je sais que Raymond court sans doute un danger et que c'est vous qui le protégez, j'ai honte de mon attitude. Il doit y avoir un moyen de réparer, ma petite chérie. Ah ! j'ai trouvé. Pourquoi ne passez-vous pas le week-end avec nous ? Venez à la maison, aussitôt après l'émission, et je vous promets un merveilleux week-end de distractions et de repos. Nous possédons une piscine et tout et tout ! Nous pourrions nous étendre tous ensemble au soleil et faire plus ample connaissance.

— C'est que... j'avais l'intention de...

— Mavis chérie, reprend-elle avec fermeté, j'insiste. Cessez de protester. Préparez une valise, emportez-la aux studios cette nuit et, après l'émission, venez directement à la maison. Nous vous attendrons.

— O.K. ! fais-je, à court d'arguments. Si vous insistez tellement,

ma chère Bulle !

— Faites-vous conduire par Eddie Howard, conclut-elle, le visage radieux, puisqu'il participe aussi à cette émission.

— Est-ce qu'il connaît l'adresse ?

— Chérie, reprend-elle en souriant de toutes ses dents, s'il est le garde du corps de Raymond, il faut tout de même bien qu'il connaisse son adresse, n'est-ce pas ?

CHAPITRE III

L'ambiance des studios est tellement énervante, avec toutes les lumières, les caméras, les microphones et tout et tout, que, aussitôt assise à la table avec Sam Barry et les autres invitées, j'ai d'affreuses crampes d'estomac, cinq minutes à peine avant le début de l'émission.

Eddie Howard est venu me prendre à mon appartement et m'a amenée aux studios. J'ai eu beau lui expliquer que Sam Barry devait m'envoyer une voiture, il m'a dit de ne pas m'en faire, puisqu'il l'a décommandée. Il me demande aussi pourquoi j'emporte un sac de voyage. Est-ce pour passer le week-end chez les Romaine ? Je lui réponds que telle est mon intention et essaie de lui arracher quelques tuyaux sur la vieille sorcière de Romaine. Il réplique en me demandant : « Pourquoi ne demandez-vous pas à Romaine en personne ? C'est lui qui a épousé Bulle, ce n'est pas moi ! »

Il me dit encore qu'il va rester pour voir l'émission et qu'ensuite il me conduira chez les Romaine. A quoi je rétorque : « Qu'est-ce qui se passe ? Alors je n'ai plus mon libre arbitre ou quoi ? » Il m'explique qu'il s'agit d'un ordre émanant de M. Romaine. Puisqu'on travaille pour le même patron, tous les deux, à quoi ça rime, bon sang, de se chercher des crosses ? Sur ces entrefaites, nous arrivons aux studios. Sam Barry décrète que je suis en retard et m'expédie au service « Maquillage », où une souris en blouse blanche se débarrasse de ses propres complexes en me fourrant toutes sortes de pâtes sur le visage.

Ma foi, maintenant que ma vie est devenue brusquement si trépidante, je n'ai même plus le temps de penser ! Ça ne m'empêche pas d'avoir la chair de poule, mais ça ne se voit pas, à moins que je me penche un peu trop en avant ; une chance dans mon malheur ! J'arbore le fameux corsage clair de lune à décolleté croisé, mais sur une avant-scène comme la mienne, ce croisement est des plus précaires. Quand j'étais à l'école supérieure, notre professeur de diction nous rabâchait que l'essentiel, c'est de donner le maximum de soi à l'auditoire et de veiller à bien se redresser en bombant la poitrine. J'ai l'impression qu'avec ce corsage jaune, je vais lui faire honneur !

Je suis donc assise à la table en compagnie des autres invitées. Les

lumières aveuglantes des projecteurs déferlent sur nous ; mon maquillage se met à couler et mon estomac à se livrer aux cabrioles les plus inattendues. Sam Barry me sourit et me tapote la main :

— Nerveuse, mon chou ?

— La frousse, le trac, tout simplement ! Vous ne m'avez même pas expliqué ce que je dois dire et faire ! Et d'un moment à l'autre les caméras vont se mettre à tourner...

— Ne vous laissez pas impressionner, Mavis, me conseille-t-il calmement. Avec une toilette comme ça, vous n'avez pas besoin de parler. Je vous assure, je me bornerai à vous poser quelques questions faciles, par-ci par-là, pour la forme. Vous y répondrez comme bon vous semblera. C'est simple comme bonjour !

— J'espère au moins que vous ne me dorez pas la pilule ! Et les autres invitées ? Vous ne me les avez même pas présentées !

— C'est un truc à moi. Je ne les présente jamais avant le démarrage de l'émission. L'effet de surprise est plus impressionnant.

Soudain un individu muni d'écouteurs vissés aux oreilles et tout environné de câbles électriques se met à hurler des ordres dans toutes les directions. Avant que j'aie le temps de m'en rendre compte, l'émission démarre. Sam lance un allègre « Bonsoir ! » aux spectateurs, et nous voici dans la première séquence publicitaire.

J'avale ma salive avec peine. Sam se trouve de nouveau dans le champ, en tête à tête avec la caméra et se met à lui parler comme à une vieille copine.

— Ce soir, mesdames et messieurs, annonce-t-il de sa voix chaude et bien timbrée, trois dames tout à fait remarquables m'accompagnent. Deux d'entre elles sont de nouvelles venues à notre émission et j'ajouterai, sont les deux plus jolies filles que j'aie jamais eu le plaisir de présenter. Je suis sûr que vous serez de mon avis lorsque vous les verrez apparaître dans un instant. Mais je désire avant tout saluer une dame que vous connaissez bien et qui a toujours un point de vue très intéressant à défendre, une vieille amie de notre émission : Miss Abigail Pinchett. Bonsoir, Abigail !

Abigail Pinchett est une femme grisonnante, à la cinquantaine bien sonnée, au visage taillé à coups de serpe dans du bois de teck.

Elle porte une robe de satin vert, un vrai déguisement de carnaval qu'elle a pris, avec le plus grand sérieux, pour une toilette du soir ! Elle est rembourrée de cette graisse mêlée de muscles qu'attrapent les vieilles filles lorsqu'elles dépassent la quarantaine. Ces demoiselles doivent leurs muscles à la chasse à l'homme qu'elles pratiquent depuis l'âge de dix-sept ans ; la graisse apparaît plus tard, après quarante ans,

quand elles ne peuvent plus courir aussi vite qu'autrefois !

— Bonsoir, monsieur Barry, dit-elle d'une voix grave et caverneuse, qui me fait frissonner les vertèbres de haut en bas.

— Et maintenant, je suis heureux de vous présenter la première de nos nouvelles invitées, poursuit Sam. Je ne lui connais qu'un seul nom : Dolorès. Je vous souhaite la bienvenue parmi nous, Dolorès !

Je répugne à l'admettre – mais cette Dolorès est un as : une brune de type latino-américain avec des yeux noirs et brillants et un châssis du tonnerre. Sa robe de crêpe bleu foncé aux bretelles toutes minces possède un décolleté qui descend si bas que j'en suis baba ! Je n'arrive pas à m'imaginer comment elle peut bien porter par-dessous un soutien-gorge, même sans bretelles ! Si tout ce qui pointe en avant est naturel, il faut vraiment qu'elle ait trouvé le truc pour défier les lois de la pesanteur !

— C'est gentil à vous de me permettre d'assister à votre émission, Sam, dit-elle d'une voix de gorge étouffée.

— Et enfin, reprend Sam Barry, voici la dernière, mais non la moindre : Miss Mavis Seidlitz. Elle est, à ma connaissance, la première femme à avoir ouvert un cabinet de conseillère intime dans notre chère cité !

Je vois alors le gros œil de la caméra se braquer sur moi, je souris, m'éclaircis la gorge deux trois fois et finis par dire :

— Bonsoir, Sam. Est-ce que c'est vous que je dois regarder ou la caméra ?

— Ha ! ha ! s'exclame Sam. Mavis a un tout petit peu le trac, pas vrai ? Mais regardez donc où vous voulez, mon chou, ça n'a vraiment pas la moindre importance. A propos, dites-moi qu'est-ce que c'est donc au juste, une « conseillère intime » ?

Je débite rapidement, presque sans respirer :

— C'est exactement ce qui se trouve inscrit sur la porte de mon bureau, situé, je vous le rappelle, sur Sunset Strip. Consultations de neuf à dix-sept heures du lundi au vendredi. Tous ceux qu'une question quelconque tracasse peuvent me consulter. Je les aiderai à régler ça. Il va de soi que je leur assure le secret le plus absolu, car s'il ne s'agissait pas d'une question intime, confidentielle, les gens ne s'adresseraient jamais à moi, pas vrai ? Ils se contenteraient d'écrire à leur journal, de demander l'avis de leur conjoint ou d'un médecin... ou encore d'...

— Je pense bien ! coupe Sam, dont le visage a blêmi. Eh bien, enchaîne-t-il très vite, merci, Mavis, d'avoir éclairci ce point pour nous. Je crois qu'il est grand temps d'aborder le sujet de notre

colloque de ce soir ; sujet qui a fait l'objet de maintes polémiques et sur lequel, j'en suis convaincu, mesdemoiselles, vous avez chacune une opinion bien tranchée. L'euthanasie peut-elle se justifier ? Qu'en pensez-vous, Mavis ?

— Ma foi, dis-je d'un air pas très convaincu, je crois que c'est O.K. si les gens sont mariés !

Je me suis tellement fait de tintouin pour répondre que je ne remarque pas ce qui se passe, au même moment, dans le studio. Toujours est-il que tout le monde se met à rire.

— L'euthanasie est le mot qui désigne l'assassinat commis par pitié, dans une intention charitable, déclare Sam. Qu'est-ce que vous en dites, Abbie ? Donnez-nous votre avis.

— L'euthanasie supposerait le libre arbitre, entonne Abigail de sa voix grave. Thèse absurde ! Les êtres humains sont toujours à la merci des hôtes de l'autre monde.

— De l'autre monde ? questionne Sam. Vous voulez dire, d'une autre planète ?

— Je n'entends pas ce mot au sens matérialiste, reprend Abigail d'un ton glacial. Je parle du monde surnaturel qui nous entoure, du monde invisible et inconnu, mais présent. Les forces du mal nous dirigent, toute notre vie, avec une puissance maligne contre laquelle nous ne pouvons lutter, même si nous en connaissions les moyens.

— Si je comprends bien, articule Sam, sceptique, le meurtre par pitié n'existe pas, puisqu'il serait le produit d'un acte libre que l'existence des forces malignes dont vous parlez rend inconcevable.

— Précisément ! (Elle hoche la tête en signe d'acquiescement.) Nous ne sommes que les jouets des esprits du mal !

— Très intéressant, murmure Sam. Votre sentiment au sujet de l'euthanasie, Dolorès ?

— Je ne suis pas très au courant des puissances malignes, Sam. (Elle lui décoche un sourire éblouissant.) Mais je sais bien que l'on ne peut détourner le cours du destin. Si quelqu'un doit mourir, il faut qu'il meure et nous ne pouvons rien y changer. Bien sûr, certains jours sont pires que d'autres.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ? demande Sam.

— Je crois que j'aurais dû commencer par vous annoncer que je suis médium en quelque sorte, dit-elle d'une voix unie.

— Est-ce à dire que vous pouvez voir ce qui échappe à d'autres ? Des fantômes, des esprits, des revenants, etc. ?

— Oui, quelque chose comme ça ! acquiesce Dolorès sans se

départir de son calme. Il m'est donné de prédire l'avenir !

— Diable ! fais-je. Je suis heureuse de ne pas avoir ce don ; je risquerais de ne plus jamais aller à un rendez-vous !

— Je suppose que vous êtes incapable pourtant de nous annoncer le vainqueur de la grande course hippique qui se dispute demain à Santa Anita ? demande Sam, plein d'espoir.

— Lire l'avenir est un don désintéressé, monsieur Barry. Je n'ai pas le droit d'en tirer un bénéfice personnel quelconque. Mais tous les événements – qu'ils soient grands ou petits – sont écrits dans le grand livre du Destin !

— Quand je pense à tous ces gars qui disent qu'ils sont tombés en panne d'essence d'une façon imprévisible ! dis-je tristement à mi-voix.

— Que vouliez-vous dire, Dolorès, en parlant de « jours pires que d'autres » ? demande Sam.

Dolorès hausse les étendues de chair satinée qui sortent du décolleté de sa robe-fourreau.

— Certains jours sont maléfiques, chacun sait ça. Un jour, une guerre est déclarée et les gens meurent par milliers ; un autre jour, la paix est signée et d'innombrables vies humaines sont épargnées... Oui, il y a de bons et de mauvais jours, mais je diffère des autres mortels en ce sens que je connais les jours à venir, alors que les autres se bornent à être au courant des jours révolus !

— Arrêtez ! fait Abigail d'un ton théâtral. Nous sommes allés trop loin ! Parlons d'autre chose, monsieur Barry, voulez-vous.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demande Sam, soufflé.

— Chut... elles s'assemblent autour de nous, les forces des ténèbres, murmure-t-elle. Vous n'entendez pas... les doux battements de leurs ailes ?

— Stupide ! coupe Dolorès. Rien ne peut modifier la voie secrète des événements. Aucune force au monde ne peut altérer les faits que je vois survenir dans l'avenir.

— Il est donc vrai que vous pouvez voir ces bons et ces mauvais jours dans l'avenir ? interroge Sam.

— Certainement ! Et souvent je leur donne des noms !

— Par exemple ? s'enquiert Sam.

— Ces jours, je les désigne par l'événement majeur qui doit les marquer. Une semaine, par exemple, il peut se présenter un mardyclone et un jeudi-inondations.

A tout hasard, on ne sait jamais, je demande :

— Voyez-vous un jour « Mavis » dans la prochaine quinzaine ?

— Si vous me permettez de parler franchement, dit Sam, en me coupant grossièrement la parole, alors que j'attendais la réponse avec anxiété, il est donné à tout le monde de faire le malin après coup. Si le ciel nous tombe dessus vendredi en huit, rien ne pourra m'empêcher d'affirmer que j'avais prévu cette catastrophe quinze jours auparavant, n'est-ce pas ?

— Non, certes, Sam, observe Dolorès sans se frapper.

— Soit. Votre truc est donc de nous révéler aujourd'hui un événement qui aura lieu plus tard, c'est bien ça ? Mais il faut qu'il soit vraiment remarquable pour que, s'il se réalise, on ne minimise pas la prédiction en disant que c'est une simple coïncidence ? C'est juste, non ?

— Tout à fait, reconnaît volontiers Dolorès.

— Bon ! (Sam rit nerveusement en la regardant.) Alors, dites-le-nous, ce fameux événement ! Mais indiquez-nous quelque chose susceptible de se produire au moins dans l'immédiat, pour que nous puissions le contrôler, hein ? Si vous nous annonciez par exemple quelque chose qui aura lieu demain !

— Demain ? sourit la brune enfant ! C'est facile. Demain, c'est le jour d'un assassinat !

Un brusque silence suit ces paroles et, pendant un instant, je crois entendre battre ces ailes dont Abigail a parlé tout à l'heure, mais je ne tarde pas à comprendre que c'est mon soutien-gorge qui s'élargit, au rythme infernal de mon cœur !

— Non seulement c'est dangereux, mais c'est aussi absurde ! proteste Abigail exaspérée. D'ailleurs les puissances des ténèbres ne gratifieraient jamais un simple mortel de pouvoirs aussi exorbitants. Cette femme se moque de nous. C'est une imposture !

— Je ne me livre pas à l'imposture et je ne suis pas folle comme vous, glapit Dolorès d'une voix de crécelle. Et je le prouverai !

— Vos basses insultes ne peuvent m'atteindre ! réplique méchamment Abigail. Tout ce que je vous demande, c'est de prouver vos assertions. Demain, un crime sera commis, avez-vous affirmé. Eh bien, donnez-nous des détails.

— Ça ne peut pas marcher, s'empresse d'observer Sam. Si vous déclarez que Joe Smith sera refroidi demain matin à dix heures au carrefour d'Hollywood et de Vine Street, il y a gros à parier que Joe Smith fera en sorte de ne pas se trouver dans ce coin-là, à l'heure dite, non ?

Dolorès proteste en secouant la tête :

— Vous avez tort, Sam. Nul n'échappe à son destin – souvenez-vous du *Rendez-vous à Samarra*⁽²⁾.

— Pas de faux-fuyant, grince Abigail. Donnez-nous ces détails.

— Vous l'aurez voulu ! (La brune hausse les épaules, l'air contrarié.) Puisque vous insistez... ce meurtre sera perpétré à quatre heures du matin, dans la maison de la victime, à Beverly Hills.

— Je n'appellerai pas ça une prédiction très explicite, riposte Abigail dédaigneusement. Beaucoup trop vague, ma belle. C'est une hypothèse qu'on peut faire raisonnablement. Beverly Hills s'étend sur une très vaste superficie et compte un grand nombre d'habitants. Alors ? Vous ne pouvez pas nous donner plus de précisions ?

— Quel genre de détails vous feraient donc plaisir ? demande aigrement Dolorès.

— Le nom de la victime, par exemple, se hâte de proposer Abigail.

— Hé ! là ! (Le visage de Sam perd soudain toutes ses couleurs.) Taisez-vous. Vous ne pouvez pas...

— Mais si, je peux ! réplique Dolorès avec un charmant sourire. Croyez-moi, Sam, il n'y a pas de quoi se frapper !

— Je n'en doute pas, souffle-t-il. Mais vous me comprenez mal. Vous ne pouvez tout de même pas dévoiler le nom de la victime présumée d'un meurtre au cours d'une émission publique de télévision, sous peine de...

— L'homme qui mourra demain à quatre heures du matin, articule alors Dolorès d'une voix nette et claire, est antiquaire, entre autres choses. Il est âgé de quarante-deux ans, marié et...

— Arrêtez ! hurle Sam. Allons ! Vite quelqu'un ! Faites quelque chose !

— Il s'appelle..., poursuit Dolorès, imperturbable, d'une voix encore plus forte ; il s'appelle : Raymond Romaine !

— Je savais que ça devait arriver un jour ! s'écrie Sam. Je me doutais bien qu'un soir une de ces follingues foutrait toute l'émission en l'air ; mais pourquoi justement aujourd'hui, bon sang ! quand mon contrat devait être renouvelé la semaine prochaine ?

Il s'enfouit le visage dans ses bras posés sur le bureau et se met à pousser des gémissements plaintifs et lugubres, comme s'il souffrait d'un ulcère.

En voyant Sam se dégonfler de cette façon, je me dis qu'il faut bien que quelqu'un se dévoue pour continuer l'émission. Puisque tout le

monde paraît s'en fiche éperdument, j'en déduis que c'est à moi que cette lourde tâche incombe. Je souris donc à la caméra la plus proche et me penche un peu en avant, sans omettre de bomber la poitrine, pour annoncer :

— Mesdames, messieurs, si vous êtes en proie à des ennuis intimes, n'oubliez pas de consulter le meilleur conseiller intime de Los Angeles – Mavis Seidlitz. Mon bureau se trouve dans Sunset Strip, et je reçois de neuf à dix-sept heures, du lundi au vendredi. Je vous promets de consacrer toute mon attention aux cas que vous ne manquerez pas de me soumettre. (Je bombe encore un peu plus la poitrine en espérant que mon corsage ne me lâchera pas au moment crucial.) J'attends vos coups de fil ! Merci !

Un visage émerge soudain de derrière une caméra et m'adresse un regard ironique.

— Vous perdez vot' temps, ma p'tite dame ! grommelle l'opérateur. Nous ne sommes plus sur l'antenne... On a coupé aussitôt après que la fille brune a donné le nom du zèbre !

— Ah ! ça, alors ! (La colère m'étouffe.) Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ?

Son visage s'illumine d'une joie sans mélange.

— Ma petite dame, déclare-t-il, rêveur, voilà huit ans que je manœuvre cette caméra, mais je n'ai encore jamais vu de femme comme vous d'aussi près. Pour rien au monde je n'aurais voulu en perdre une bouchée !

Au moment de lui dire ce que je pense, le chahut devient si intense que je ne prends pas la peine d'essayer ! Personne, du reste, ne pourrait se faire entendre dans ce tohu-bohu ! Un petit type tout chauve engueule Sam Barry à tue-tête. Je suppose que ça doit être le producteur ou un autre gros pont de la boîte.

— Je ne sais pas qui c'est, ce Romaine ; mais il va sûrement nous réclamer jusqu'à notre dernier *cent* ! Et ça promet ! Mais, au fond, ça ne doit plus nous préoccuper. Vous voulez savoir pourquoi ?

— Non, répond Sam, lugubre. Mais faut pas que ça vous empêche de me le dire !

— Parce que nous aurons déjà bien trop à faire rien qu'à essayer d'expliquer ça à la police, voilà pourquoi ! (Le petit chauve semble sur le point d'avoir un coup de sang.) A la police, au F B.I. et, qui sait, peut-être à une commission sénatoriale d'enquête ! Mais, bon Dieu ! comment cette toquarde est-elle passée dans votre émission ?

— La souris est faite au moule, avoue Sam, ne sachant plus à quel saint se vouer, et elle s'intéresse à l'amour libre. Or, on n'a pas

souvent la veine de dénicher une fille aux idées larges qu'on puisse amener devant la caméra. Vous devez bien le savoir, monsieur Johnson !

— Je vous fiche à la porte ! gueule le producteur. Vous m'entendez ? A la porte ! Foutez-moi le camp d'ici et que je ne voie plus jamais votre sale gueule !

— Vous ne pouvez pas parler à M. Barry sur ce ton, fais-je, indignée. C'est l'un de mes amis, et d'ailleurs, ce qui est arrivé n'est pas sa faute.

Le producteur m'adresse un regard venimeux, et rétorque :

— Mêlez-vous donc de ce qui vous regarde, frangine ! Je suis occupé.

Avant que j'aie le loisir de continuer cette conversation si bien entamée, quelqu'un m'empoigne par le bras et me fait pivoter dans la direction opposée. Eddie Howard m'adresse des regards furibonds sans me lâcher le bras :

— Où est-elle ? demande-t-il d'une voix bourrue.

— Qui donc ?

— Cette sacrée Dolorès ! dit-il. Le temps, pour moi, de grimper jusqu'ici et elle a pris le large ! Vous deviez la surveiller. Où est-elle allée ?

— Je ne sais pas. Lâchez mon bras, vous me faites mal ! D'ailleurs, au fait, pourquoi aurais-je dû la tenir à l'œil, moi ?

— Êtes-vous sourde ou idiote ? demande-t-il, outré. Avez-vous au moins entendu ce qu'elle a dégoisé ? Et Romaine, est-ce qu'il ne vous a pas payée pour vous occuper de trucs comme ça ?

Il a évidemment raison et je me sens rougir jusqu'au nombril :

— — Je suppose que j'ai commis une boulette, dis-je humblement.

— Romaine a commis la première en vous engageant, tonne Eddie. Il est trop tard, à présent. Dolorès est déjà au moins à six rues d'ici et court toujours... Nous ferions mieux de rentrer à la maison ; Romaine doit être dans tous ses états et faire plus de bonds que l'indice des valeurs de Wall Street ! Regagnez la voiture pendant que je me charge des autres.

— Des autres ?

— Oui, les récents événements nous vaudront la présence de quelques invités inattendus. Allez, ouste !

— Dites donc, fais-je, y a pas de quoi jouer au caïd ! Après tout, vous n'êtes qu'un simple garde du corps ! Rappelez-vous que c'est moi

le cerveau de la bande !

— Oui, un vrai cerveau électronique ! Vous auriez pu faire la fortune de l'I.B.M.^{3}, grommelle-t-il. Allez, ouste, Mavis ! Regagnez la voiture et essayez donc de faire travailler un peu vos méninges !

— C'est ce que je vais faire, dis-je en rechignant. Tout ce que je souhaite, c'est que Bulle Romaine ait assez de chambres à coucher pour tout le monde !

CHAPITRE IV

Nous sommes à quatre dans la voiture, au moment où je la fais démarrer pour gagner la demeure des Romaine. A les entendre se plaindre et rouspéter bruyamment, je me dis qu'Abigail Pinchett et Sam Berry ne vont pas être des invités bien agréables. Eddie, lui, semble s'en foutre royalement. Quand leurs voix deviennent trop assourdissantes, il se contente de braquer sur eux son pétard en leur conseillant de la boucler. Ils s'empresent généralement d'obtempérer. Ce pistolet constitue un argument sans réplique.

Tout d'abord, j'ai moi-même refusé de conduire la voiture, mais lorsqu'il m'a fourré l'automatique sous le nez, je n'ai pas tardé à me raviser. Je suis bien embêtée. Eddie a sûrement kidnappé les deux autres à la sortie des studios ; or Johnny Rio, je m'en souviens, m'a assuré que le kidnapping est un crime puni de la peine capitale, même si ce n'est pas dans la capitale, c'est-à-dire à Washington, qu'il est commis !

Je profite d'un rare instant de silence, quand Abigail et Sam s'efforcent de reprendre haleine, pour interpeller Eddie.

— Dites donc, à quoi ça rime de les avoir embarqués, ces deux-là ? Vous vous rendez coupable du crime de kidnapping et tout le tremblement !

— J'ai promis à Romaine que, s'il y avait le moindre coup dur pendant l'émission, je raflerais tous les intéressés et les lui amènerais, explique-t-il. Mike English va rappliquer, lui aussi, je suppose ; ça va être la grande fiesta !

— Vous avez déjà fait allusion à ce gars-là. Qui est-ce donc ?

— Sans blague ! Vous n'en avez jamais entendu parler ? reprend-il, incrédule. Mais d'où sortez-vous ? Vous n'allez jamais nulle part ?

— Oh ! si, dans pas mal d'endroits ! Un peu partout. Même à Disneyland ! lui dis-je aigrement. Je ne vois pas bien le rapport !

— Alors, oubliez ce que je viens de vous dire. Ah ! si j'avais réussi à mettre la main sur cette sacrée Dolorès !

— Faites-moi plaisir et épargnez-moi vos pensées lubriques, Eddie.

D'ailleurs, je suis convaincue qu'il y avait un soutien-gorge cousu à l'intérieur de sa robe !

— Vous avez l'esprit mal tourné, Mavis ! Je tenais simplement à rappeler qu'elle détient la clé du mystère, articule Eddie d'une voix grinçante. C'est elle qui a prédit la mort de Romaine. Est-ce que vous l'auriez déjà oublié ?

— Oh ! je vois ce que vous voulez dire ! fais-je avec lenteur. Quand vous prétendiez vouloir mettre la main sur elle, vous n'aviez nullement l'intention de lui mettre réellement la main dessus ; vous vouliez simplement...

— Contentez-vous de conduire ! s'écrie-t-il. Je n'ai pas besoin de votre concours pour devenir loufoque !

Environ dix minutes plus tard, nous arrivons dans la propriété de Romaine. Même pour Beverly Hills, c'est réellement formidable. Une énorme maison se dresse au milieu d'un hectare de parc. Elle est précédée de pelouses et de massifs décoratifs. Par-dérrière, s'étend une vaste piscine en forme de haricot. Une large allée conduit à la maison. J'en suis heureuse, car elle me permet de garer la bagnole devant la maison, sans démolir quoi que ce soit !

A peine ai-je arrêté la voiture que la porte d'entrée s'ouvre. Un grand escogriffe se précipite vers nous. Juste au moment où je coupe l'allumage, il braque un revolver sur moi par la vitre ouverte de la portière. Je sens le canon de l'arme contre ma tempe.

— Ça va ! grogne-t-il. Que personne ne bouge !

— Calme-toi, Benny ! lui conseille Eddie, l'air excédé. Nous sommes entre amis !

— Qui est là ? demande-t-il en regardant mon voisin. (Il ajoute alors :) Ah ! c'est toi !

— Mais oui, c'est bien vrai, reconnaît Eddie. Qui est-ce qui se trouve à la maison ?

— Romaine et sa femme. Mike ne va pas tarder à radiner – il m'a chargé de la surveillance, en attendant son arrivée.

— Alors tu vois, tu as eu l'œil, déclare Eddie. Conduis donc à la maison ces deux-là qui sont à l'arrière, Benny. Rends-toi utile, pour changer !

— Y a pas de raisons de me parler sur ce ton ! pleurniche Benny. Je ne fais qu'exécuter ce que Mike...

Benny ôte le pétard qui menaçait ma tempe, ce qui me soulage bougrement. Il fait sortir Sam et Abigail de la voiture et les mène à la maison ; Eddie et moi avançons sur leurs talons.

L'immense salon est merveilleusement meublé de pièces rares et antiques. Je n'y connais pas grand-chose, mais, au premier coup d'œil, j'ai l'impression que la plupart de ces meubles datent du règne de ce fameux roi de France, vous savez bien, Louis XIV ! Quel manque d'imagination ! Dire qu'en quatorze générations, ils n'ont même pas trouvé un Joe, pour rompre la monotonie des Louis !

Raymond Romaine s'extirpe d'un fauteuil et vient à notre rencontre, le visage plus mélancolique que jamais, les yeux tout apeurés derrière ses lunettes à verres sans montures. Bulle reste assise, sans bouger le petit doigt, un verre à la main, un sourire affecté aux lèvres. On croirait qu'elle assiste à la réception organisée pour ses débuts dans le monde ! (Il est vrai qu'en fait de débutante, elle serait sûrement la doyenne de l'année !) Et pourtant, à en juger par la blouse largement décolletée qui lui découvre les épaules et par son pantalon Capri collant à souhait, c'est peut-être bien une réception de « début », mais d'un autre genre sans doute !

— Alors, vous les avez amenés, Eddie ! se hâte de constater M. Romaine. C'est du bon boulot. (Après un bref coup d'œil sur Abigail et Sam Berry, son regard se fixe sur Eddie.) Mais où est donc passée l'autre, cette Dolorès, vous savez, celle qui a annoncé que j'allais être assassiné ?

— Elle s'est sauvée avant que j'aie pu approcher, répond Eddie. Excusez-moi !

— On ne peut rien y faire, je suppose, observe M. Romaine d'un ton rogue. N'empêche, Eddie, c'est vraiment dommage. C'était elle la plus importante.

— Je sais, grogne Eddie. En attendant, Barry va peut-être pouvoir nous tuyauter à son sujet.

Furieux, Sam avance alors de quelques pas et s'adresse à Romaine :

— J'aimerais bien savoir pourquoi cet imbécile nous a kidnappés aux studios. La police exigera elle aussi une explication ; alors, autant me donner la bonne tout de suite !

— Parfaitement, intervient Abigail d'une voix de reine outragée. Et mes avocats ne se contenteront pas d'une explication, croyez-m'en !

— Je déplore cet incident, déclare M. Romaine courtoisement. Mais je suis Raymond Romaine, la victime éventuelle du crime prédit au cours de votre émission. Si les révélations de cette femme se réalisent, il ne me reste que deux heures à vivre. Comprenez-vous maintenant ?

— Non ! s'exclame Abigail. Je ne vois pas ce que je viens faire

dans tout ça !

— C'est ce que nous allons nous efforcer de découvrir, reprend Eddie. Vous connaissez peut-être cette Dolorès. Pourquoi, selon vous, aurait-elle choisi particulièrement M. Romaine comme victime de sa prédiction ?

— Ridicule ! rétorqua Abigail.

— Je me vois obligé de vous retenir sous mon toit cette nuit, déclare M. Romaine, d'un ton lugubre. Si je suis encore en vie à l'heure du petit déjeuner, je serai trop heureux de vous dédommager tous deux de ce séjour forcé. En attendant, je vous en prie, mettez-vous à l'aise ; je vais vous chercher des rafraîchissements. A propos, je ne pense pas vous avoir présenté ma femme...

D'un geste, il montre le fauteuil où Bulle est toujours assise. Elle avale alors une bonne lampée, puis leur adresse un ravissant sourire.

— Charmée, vraiment, susurre-t-elle.

— J'ai peine à en dire autant ! riposte Abigail, en contemplant le plafond d'un air désespéré.

— N'aviez-vous pas parlé d'un rafraîchissement ? demande alors Sam. Une bonne rasade de scotch sur quelques glaçons ne serait pas de refus !

— Mais certainement, acquiesce M. Romaine. Et pour vous, Miss Pinchett ?

— Un verre d'eau glacée, puisque vous insistez.

— Et vous, Miss Seidlitz ?

— Ce sera un *gimlet*⁽⁴⁾, je vous prie, monsieur Romaine.

M. Romaine s'en va préparer les rafraîchissements. J'estime n'avoir aucune raison de continuer à user mes semelles et vais donc m'asseoir dans un fauteuil, auprès de cette chère Bulle.

— Je regrette que le week-end se présente sous d'aussi mauvais auspices, mon chou, me confie-t-elle avec un bon sourire ; mais qu'est-ce que pouvait faire Ray, après les propos tenus par cette horrible femme ? Et au cours d'une émission de télévision, ce qui est un comble ! Que penseront les voisins ? Ils vont nous rendre la vie impossible !

— C'est vraiment bien embêtant, dis-je, compatissante, mais tant que votre époux ne se fait pas tuer, c'est l'essentiel, n'est-ce pas ?

— Je n'irai pas jusque-là, dit-elle d'un ton glacial. Beverly Hills n'est pas Pasadena, vous savez !

— Oui, je sais. On me l'a déjà montré sur la carte ! Quand M.

Romaine applique avec les cocktails, Abigail est calée dans un énorme fauteuil rembourré et Sam est installé sur un divan, en face de moi. Quant à Eddie, il prend l'air sous la véranda. Il est en grande conversation avec le personnage efflanqué à face de rat qui répond au nom de Benny. Au bout de quelques minutes, il revient au salon et consulte sa montre :

— Le temps passe, constate-t-il. Nous ferions mieux d'essayer de faire parler tous ces Chinois pour savoir ce qu'ils ont derrière la tête !

— Il vaudrait mieux attendre le retour de Mike, fait observer avec douceur M. Romaine. Il va arriver d'un moment à l'autre.

— Nous n'avons peut-être pas le temps d'attendre English, réplique sèchement Eddie.

— Mais si ! assure catégoriquement M. Romaine. Benny surveille l'entrée de la maison, Mike a posté un autre mironton par-derrière, vous vous trouvez tous ici, avec moi, dans la pièce... Je me sens en sécurité, pour l'heure. Rien ne presse...

— Comme il vous plaira, conclut Eddie, l'air renfrogné.

Il se met alors en devoir de nous faire une grande démonstration de l'art et la manière d'allumer une cigarette. Un bon moment nous restons là, sans rien dire, à nous regarder tous dans le blanc des yeux. Personne ne se risque à faire une partie de gin-rummy et encore moins à se chercher un ou une partenaire pour se bécoter dans les coins et rompre ainsi la glace ! De plus, Eddie se comporte à mon égard comme s'il ne m'avait jamais vue auparavant. Devant son indifférence, je me mets à songer au mignon bikini affriolant que j'ai emporté dans mon sac. Je songe à la piscine voisine. Nous pourrions peut-être aller piquer une tête... Auquel cas, il me verrait en bikini...

Soudain, Abigail se dresse dans son fauteuil, les yeux vitreux, comme si elle avait aperçu un fantôme :

— Je n'aime pas cette maison, déclare-t-elle d'une voix éteinte. Ils se sont tous rassemblés ici. Ils attendent.

— Qui ça ? demande Bulle, déconcertée.

— Mais les Esprits du Mal, tiens ! murmure Abigail. Vous ne percevez donc rien ? Ils sont partout dans cette pièce. Je ne veux pas rester ici, il va s'y passer des horreurs – c'est ce qu'ils attendent !

— Laissez tomber le morceau d'ambiance ! lui conseille Eddie. L'émission est terminée. Il n'y a plus personne à l'écoute.

— Je ne les ai jamais sentis comme maintenant, reprend Abigail en frissonnant brusquement. Jamais avec une telle intensité. Ils sont tous présents. Je les sens prêts à aider quelqu'un à commettre un crime,

quelqu'un qui est dans cette pièce... (Des yeux, elle nous passe tous successivement en revue)... ou qui y sera bientôt !

Sur ces entrefaites, la porte d'entrée s'ouvre brusquement et quelqu'un s'avance d'un pas rapide dans le salon. Je bondis et renverse tout le fond de mon cocktail dans mon décolleté ! Le nouvel arrivant stoppe net au milieu de la pièce et gratifie M. Romaine d'un sourire rayonnant qui plisse ses joues grassouillettes.

— Ray, je suis désolé, s'excuse-t-il, très désinvolte. J'ai été retenu.

— Ça va, Mike. (M. Romaine soupire de soulagement.) Nous avons encore le temps ! Eddie nous a ramené ces gens des studios, mais il a loupé la vedette de la soirée.

— La fille genre sud-américaine ? murmure-t-il. Quel dommage !

Tout en prononçant ces mots, il a encore le sourire, mais ce n'est plus la même chose. A le voir, je me sens nerveuse et mal à l'aise.

Le voici donc enfin, ce Mike English dont Eddie m'a rebattu les oreilles et qu'il n'a pas l'air d'aimer beaucoup !

Il est assez grand, un peu empâté ; il doit faire largement cent kilos ; ses cheveux sont couleur de bourbon, et ses yeux, d'un bleu fané, ont un regard voilé. Il prend son temps pour inspecter les lieux et nous dévisager un à un. Quand vient mon tour, ses yeux s'animent ; je devine que son imagination comble minutieusement tout ce que mon corsage clair de lune peut cacher à sa vue.

— Vous feriez bien d'envoyer votre âme de temps en temps au nettoyage chez le teinturier, monsieur English ! lui dis-je, histoire de plaisanter.

— Vous êtes mignonne tout plein, réplique-t-il avec un grand sourire. Appelez-moi Mike !

— Moi, je suis Mavis Seidlitz. Appelez-moi Miss Seidlitz !

— J'en ai toujours pincé pour les blondes comme vous, bien pourvues en rondeurs généreuses, déclare-t-il d'une voix monocorde. Ces grandes bêtasses de blondes, je biche toujours à les entendre crier !

— Ta gueule, Mike ! fait Eddie. Mavis est une chic frangine, comme tu n'en as encore jamais rencontré ! De plus, si tu crois avoir l'air méchant, tu te trompes ; tu as tout au plus l'air idiot !

— C'est toi, plutôt, qui aurais l'air idiot, si on t'écrasait le portrait ! Tu sais ça, Howard ? (Mike English fusille Eddie du regard.) Et justement, je pourrais...

— Suffit, coupe Romaine. Vous êtes censés être tous de mon côté ; alors pas de bagarres entre vous, compris ?

— Entendu, Ray, promet Mike. Eddie et moi, ça n'a jamais très bien collé – mais ça tiendra bien encore jusqu'à la fin de ce boulot. (Il regarde alors Sam Barry.) Parlez-nous donc un peu de cette souris phénomène qui est au courant d'un assassinat avant même qu'il ait eu lieu !

— Je ne sais rien au sujet de Dolorès, fait Sam. J'ai déjà poussé la même chanson !

Du pouce, il montre Eddie. Mike s'écrie :

— Alors, confiez-vous à moi ! Votre mémoire fonctionnera peut-être mieux au deuxième tour !

Sam hausse les épaules :

— Chaque semaine, j'ai une bande de farfelus à mon émission. Je ne me préoccupe guère de savoir qui c'est, ni d'où ils viennent, du moment qu'ils intéressent le public. Dolorès est une fille épatante ; elle m'a raconté qu'elle s'intéressait à l'amour libre – ça m'a paru très naturel. Aussi l'ai-je invitée à mon émission de ce soir, ou plutôt d'hier soir. Je ne peux pas vous en raconter davantage.

Mike allume une cigarette et se tourne vers Abigail :

— A nous deux ! Et vous, qu'est-ce que vous savez, ma toute belle ?

Brusquement, un frisson d'indignation l'agite.

— C'est à moi que vous vous adressez ? demande-t-elle, l'air incrédule.

— C'est bien vous, l'évadée de Sinoqueville ? reprend Mike froidement. Ne vous en faites pas, je garderai votre secret ! Racontez-nous simplement ce que vous savez sur cette Dolorès.

— Tout à l'heure, j'ai cru avoir affaire à un voyou. (Abigail respire profondément en lorgnant Eddie.) Mais à côté de vous, monsieur English, ou Machin-Chouette, c'était un gentleman !

— Je n'ai jamais dérouillé de mère Machin-Chouette, mais il n'est jamais trop tard pour commencer !

Abigail me paraît sur le point de jaillir hors du satin vert qui la gaine ; mais, après un nouveau coup d'œil à Mike, elle se résigne à rester tranquille.

— Je n'avais jamais vu cette femme auparavant, déclare-t-elle catégoriquement. En tout cas, pas avant l'émission de ce soir. J'ajouterai que je ne suis la mère de personne !

Toujours féroce, Mike rétorque :

— Je le crois bien volontiers.

— Si vous voulez mon avis, reprend Sam Barry, toute cette affaire repose sur une plaisanterie stupide et nous perdons tous notre temps à attendre ici un crime qui ne se produira pas.

— Personne ne vous demande votre avis, lance alors English. Si c'est un gag, pourquoi Ray est-il spécialement visé ?

— Je l'ignore. (Sam hausse de nouveau les épaules.) Mais, de toute évidence, Romaine a des amis plutôt... douteux !

Sur ces entrefaites, Bulle bâille bruyamment et tend son verre vide à son mari :

— Je voudrais un autre petit verre. Veux-tu me servir, chéri ?

— Mais certainement...

Romaine prend le verre de sa femme et cherche à la ronde d'autres amateurs.

— Et toi, Mike ?

— Un scotch ! dit-il. Et si personne n'a de tuyau sur cette Dolorès, la seule solution, c'est d'attendre sur place, jusqu'à quatre heures du matin.

Romaine consulte sa montre et déclare :

— Encore une heure et demie. J'ai la macabre impression d'assister aux préparatifs de mes propres funérailles ! Eddie, allez donc voir ce qui se passe dehors, assurez-vous que les gardes sont bien à leur poste.

Abigail dévisage Romaine d'un air sinistre.

— Vous avez l'aspect d'un homme mort, monsieur Romaine, profère-t-elle après le départ d'Eddie. Je me demande bien de quel crime ils veulent vous punir, pour vous traiter de cette façon-là !

Mike revient et empoigne distraitement son verre.

— Il est quatre heures moins cinq, annonce Romaine d'une voix étranglée. Qu'en pensez-vous, Mike ?

— Ne vous en faites pas, conseille English. Je viens de fouiller les alentours de la maison, tout est tranquille. Benny a l'œil sur le portail, et Joe est posté à l'arrière. Personne ne pourra entrer.

— Il se peut que l'assassin n'ait pas besoin d'entrer, lance alors Romaine. Il est peut-être déjà dans la maison !

— C'est possible, acquiesce Mike. Mais on peut fort bien parer à pareille éventualité. (Il glisse prestement la main sous sa veste et la sort armée d'un pistolet.) Eddie, va te poster contre le mur du fond. Comme ça tu surveilleras tout le monde de dos. Si quelqu'un s'avise de bouger, règle-lui son compte, aussi sec. Moi, je reste ici et je ferai de

même.

— D'ac ! grogne Eddie.

Il traverse la pièce, le pistolet à la main, et prend position.

— Attendez une minute ! s'écrie Bulle en se levant précipitamment. Si Ray est en danger, je veux me trouver à ses côtés !

— Bougez pas, mon chou, lui intime Mike. On ne peut pas s'exposer à de tels risques, même avec une épouse légitime !

— Comment ? (Bulle prend un air mauvais.) Qu'est-ce que vous voulez insinuer par cette ignoble plaisanterie, Mike English ? Est-ce que vous auriez le toupet de laisser entendre que je pourrais...

La sonnerie du téléphone, brusque, inattendue, l'interrompt comme un coup de fouet. Tout le monde sursaute. Je fais moi-même un tel bond qu'il s'en faut de peu pour que je jaillisse hors de mon corsage jaune ! Le visage de Raymond Romaine est blême. Il contemple, hagard, le téléphone.

— Chacun reste à sa place, commande Mike d'un ton sec. C'est moi qui décroche. (Il se rend à la petite table où est posé l'appareil et soulève l'écouteur.) Oui, répond-il sans se troubler. (Un long silence.) Non, ici Mike English... Qui est au bout du fil ?... D'accord. Ne quittez pas. (Il dépose le récepteur sur la table et se dirige vers Romaine.) C'est elle, dit-il. La même Dolorès. Elle voudrait vous parler, Ray.

Romaine hésite.

— Dis-lui que je ne suis pas à la maison, Mike.

— Pourquoi ne pas lui parler, Ray ? (Mike hausse les épaules.) Elle vous appelle peut-être pour vous dire que tout cela n'était qu'un gag, comme l'a suggéré Sam Barry. Je vais les surveiller pendant que vous répondrez. Vous ne vous imaginez tout de même pas qu'elle va tirer maintenant une balle dans le récepteur, à l'autre bout du fil, et que le pruneau va ressortir par l'écouteur et vous pénétrer en plein dans l'oreille, non ?

— Arrête donc un peu de faire le malin ! s'écrie Romaine.

En quatre enjambées rapides, il se retrouve près de la table du téléphone.

— Raymond Romaine à l'appareil, annonce-t-il d'une voix tremblante. A quoi ça rime de monter une blague idiote comme ça ? Si vous croyez que vous pouvez...

A ce moment les lumières s'éteignent subitement, la pièce se trouve plongée dans une obscurité totale. Un cri perçant retentit, suivi du bruit sourd de la chute d'un corps. Le choc résonne lugubrement. Mike English se met à jurer à tue-tête. Il ne comprend rien à ce qui se

passse et gueule qu'il va tirer si l'un de nous s'avise de bouger d'un centimètre. Menace bien vaine, car tout comme nous, il ne peut pas voir plus loin que le bout de son nez. Une demi-minute environ s'écoule – une éternité – puis, avec brusquerie aveuglante, les lumières se rallument. Je cligne des yeux, éblouie, avant de pouvoir distinguer nettement ce qui m'entoure.

Le récepteur pend au bout de son fil et se balance lentement au-dessus de la tête de Raymond Romaine étendu de tout son long sur le dos, un poignard planté en pleine poitrine. Une tache rouge s'étale sur sa veste. Je me sens prise de nausées.

Bulle est allongée, elle aussi, à quelques pas de son mari, mais à plat ventre, le visage collé contre le tapis. Je me demande s'il ne s'agit pas d'un double assassinat, mais je ne lui vois pas de poignard piqué dans le dos.

Mike English reste planté sans bouger, le visage d'un blanc crayeux, les lèvres agitées d'un tremblement continu. Mais il ne souffle mot. Abigail et Sam se tiennent penchés en avant et contemplent le corps de Romaine. Enfin, des pas rompent le silence ; je tourne la tête et vois Eddie traverser la pièce ; il remet son pistolet dans sa poche ; ses lèvres pincées dessinent un mince trait tout droit.

Bulle pousse alors de faibles gémissements et lève la tête pour regarder Mike.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demande-t-elle, d'une voix mourante. Quand les lumières se sont éteintes, j'ai voulu me rapprocher de Ray, mais on m'a assommée avant que j'aie pu l'atteindre. Qu'est-ce qu'il y a, Mike. Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à Ray ?

Elle se redresse et se met à quatre pattes. Elle aperçoit alors le corps de Romaine sur le parquet, juste en face d'elle. Ses yeux se dilatent, elle hurle à pleins poumons et s'évanouit de nouveau.

Mike consulte son bracelet-montre, lève la tête lentement et, les yeux braqués sur Eddie, constate simplement :

— C'est bien arrivé à quatre heures pile !

— Ça, on s'en fout ! riposte Eddie. Mais Ray ? (Il s'agenouille auprès du cadavre de Romaine, puis se relève avec lenteur.) Il est mort ! Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Prévenir les poulets ? propose Mike.

— On peut rien faire d'autre, grogne Eddie. Je vais leur téléphoner.

— J'aime pas beaucoup ça, reprend Mike, mais je suppose que tu as raison. Qui est-ce qui l'a descendu ?

Eddie le regarde :

— Pourquoi ce ne serait pas toi ?

— T'es pas sonné, non ? gueule Mike. Pour quelle raison j'aurais supprimé Ray ?

— Un tas de bonnes raisons, réplique froidement Eddie. Mais c'est le boulot des flics de découvrir le coupable. C'est pas le mien. (Il décroche le téléphone, fais jouer plusieurs fois la barrette, puis forme un numéro.) Le central ? Un cas urgent. Passez-moi la police.

La porte d'entrée s'ouvre alors avec fracas, tout le monde sursaute. Benny fait son apparition, le visage tout épanoui, le sourire aux lèvres :

— Ça va, les gars : clame-t-il joyeusement. Vous pouvez être rassurés. Ce n'était qu'un vaste canular !

— Ta gueule, espèce de con !

Benny paraît tout à fait vexé.

— Soyez pas comme ça, patron, dit-il d'une voix plaintive. Je vous répète que tout est normal ; c'était une bonne blague. Mon tuyau est de première bourre.

— Si tu ne fermes pas la gueule, je te défonce le crâne ! Tu m'entends ? s'écrie Mike.

— Bon. Ben, ne me croyez pas si vous voulez. (Benny hausse les épaules.) Mais peut-être que vous aurez confiance en elle. (Il tourne la tête du côté de la porte.) Hé ! Miss... Entrez !

Le silence retombe sur la pièce comme un linceul. S'avance alors notre brune du type espagnol, vêtue d'un fourreau bleu, une étoile de vison jetée négligemment sur ses épaules nues.

— Dolorès, s'écrie Sam sans en croire ses yeux.

— J'ai appelé Romaine pour lui présenter des excuses, déclare-t-elle en s'adressant à Mike qui se trouve tout près d'elle. Je ne voulais pas qu'il puisse s'inquiéter de ma prédiction. Je comptais lui avouer que je lui avais joué une blague ridicule et stupide. Mais la communication a été coupée avant que je réussisse à le mettre au courant. J'ai tenté de le rappeler. Impossible. Il est ici ?

— Ouais, confirme Mike. Il est ici. Mais il rigole pas, lui !

Lentement Dolorès suit du regard l'index tendu de Mike. Elle aperçoit enfin le corps de Romaine, gisant, bras et jambes écartés, sur le sol.

— Oh ! non ! murmure-t-elle, suffoquée. C'est trop horrible !

Ses yeux se révulsent. On n'en voit plus que le blanc. Ses genoux

plioient sous elle et elle s'affaisse, évanouie, sur le tapis.

— Hé ! Mavis !

Une main m'agrippe par le bras. Je me détourne pour rencontrer les yeux inquiets de Sam Barry.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fais-je.

— Vous ne tournez pas de l'œil ?

— Pourquoi ?

— Tout le monde y passe. C'est peut-être une nouvelle mode.

— Merci de vous préparer à me recevoir dans vos bras, Sam, mais ça va épatamment. Je suis trop bien balancée pour ça !

— Je reconnais que vous ne sauriez être mieux balancée que vous ne l'êtes, Mavis, c'est certain. Mais perdre comme ça un client, moi, je croyais que ça allait vous donner un coup au cœur.

Je me mords la lèvre :

— C'est vrai, je n'avais pas pensé à ça ! Manque de bol, comme début de carrière, hein ?

— Je ne vois pas comment vous auriez pu éviter ça, chérie, fait-il pour me consoler. Mais l'assassin a dû se casser vachement la tête pour combiner tout ce micmac !

— Comment ça ?

— Tout a été minuté et parfaitement orchestré, ajoute-t-il à mi-voix. Mais la police arrivera bien à se dépatouiller.

— Croyez-vous que Dolorès ait pu tuer Romaine, Sam ?

— Voyons, Mavis, réfléchissez ! Elle se trouvait à l'autre bout du fil ! A moins, après tout, qu'English n'ait raison... mais alors, au lieu de tirer un coup de feu, c'est un poignard qu'elle aurait dû ficher dans le récepteur !

CHAPITRE V

L'enquête a été confiée au lieutenant Gerassi. C'est un homme grisonnant, aux yeux fatigués. Il est peut-être charmant en dehors de ses heures de service, mais nous n'aurons sans doute jamais l'occasion de nous en apercevoir.

Il nous interroge séparément, puis il nous rassemble dans le salon pour nous poser des questions collectives. Il est alors six heures et demie du matin, l'aube pointe à l'horizon et je n'ai pas encore pu me coucher. Sam Barry doit se trouver dans le même état que moi, car il demande au lieutenant s'il compte poursuivre encore longtemps son interrogatoire, auquel cas on pourrait commander tout de suite un déjeuner.

— Très drôle ! grommelle Gerassi. Désolé de ne pas me marrer.

— Il a raison, lieutenant, dit tristement Abigail. Nous avons passé toute la nuit dans cette pièce, songez-y. Je suis morte de fatigue.

— Très bien ! conclut Gerassi. Finissons-en une bonne fois. Reprenons par le commencement, hein ? Et vous tous, fouillez vos mémoires et essayez de vous rappeler si vous n'avez rien oublié. Chaque détail a son importance.

— Oh ! Je me souviens maintenant, lieutenant, s'écrie Eddie, narquois, il y a encore une chose que j'ai négligée de préciser, c'est la peinture de mes chaussures ! Est-ce que ça peut éclairer votre lanterne ?

— Romaine reçoit dans son courrier une coupure de magazine, poursuit Gerassi, sans se laisser troubler par l'intervention d'Eddie. Cette coupure mentionne l'émission de Sam Barry, entourée d'un gros trait de crayon ; on y a ajouté un petit mot à la main pour conseiller à Romaine de suivre l'émission Barry, car, affirme-t-on, sa vie en dépend. M. Romaine s'inquiète et va trouver un détective privé. Il apprend que Johnny Rio a quitté la ville et il se décide à engager Miss Seidlitz. Celle-ci contacte Sam Barry, qui l'introduit dans son émission, en même temps que Miss Pinchett et vous-même. (Ce disant, il regarde Dolorès d'un air menaçant.) Au cours de l'émission, vous prédisez son assassinat, avec une exactitude exemplaire, comme tout le monde peut

le constater.

— Je vous ai déjà déclaré, lieutenant, reprend Dolorès d'une voix contenue, que j'étais furieuse contre Romaine. Il avait fourré une de mes amies dans un sale pétrin, et quand elle l'a mis au pied du mur, il l'a laissée choir comme une vieille savate. Je tenais donc à lui faire de la peine, à le punir des ennuis qu'il avait causés à mon amie. Je reconnais que c'était une sale plaisanterie, mais je me disais que ça lui ficherait la pétoche et que ça le tourmenterait passablement.

— C'est un ignoble mensonge ! s'exclame Bulle, furieuse. Ray n'a jamais levé les yeux sur une autre femme.

— Sans blague ! s'écrie Dolorès en ricanant. Et celle là alors ?

Ce disant, elle me montre du doigt. Je proteste aussitôt d'une voix indignée :

— Je n'avais jamais vu M. Romaine avant le jour où il est venu me trouver au bureau !

— Que vous dites, ma petite ! riposte Dolorès d'un air dédaigneux. Croyez-vous vraiment qu'un type ayant toute sa jugeote engagerait une gourde de cet acabit comme détective, lieutenant ?

— Restons-en aux faits, coupe Gerassi. Ainsi, vous montez donc ce gag de voyante extra-lucide pour effrayer Romaine et, dès qu'on interrompt l'émission, vous prenez le large. Qu'est-ce qui s'est passé, après ça ?

— J'ai regagné mon appartement. J'ai attendu jusqu'à quatre heures, puis j'ai téléphoné à Romaine pour lui faire connaître les raisons de cette blague, en espérant qu'il a dû en baver quelque peu. Pendant la communication, il a cessé brusquement de parler. Je l'ai entendu gémir, puis ce fut le silence. Prise de peur, je me suis demandée s'il ne s'était pas produit un incident grave. Je me suis précipitée ici pour voir ce qui s'était passé.

— Ça ne vous a guère pris de temps, constate le lieutenant, ironique. Pas plus de dix minutes, autant que je sache !

— J'habite à Wilshire. A dix minutes d'ici !

— Comment expliquez-vous que votre prophétie se soit réalisée à l'heure exacte et à l'endroit prévu ? demande Gerassi.

— Ça saute aux yeux de tout le monde, sauf aux vôtres, réplique-t-elle sans se démonter. Quelqu'un en a tiré parti pour assassiner Romaine – quelqu'un qui se trouvait évidemment dans cette pièce au moment de l'assassinat !

— Décidément, tout le monde devient détective, excepté moi ! soupire Gerassi. Très bien. Ainsi, pendant que Romaine vous

téléphone, les lumières s'éteignent subitement, et, quand elles se rallument, il est mort, un poignard planté en pleine poitrine ! Au fond, chacun de vous, à chances égales, a pu profiter de l'obscurité pour perpétrer le crime !

— Rappelez-vous que le meurtrier m'a assommée, s'écrie Bulle, indignée. Voulez-vous mon sentiment, lieutenant ? Le seul qui ait pu commettre ce crime, c'est Mike English.

— Vous devenez marteau ! riposte Mike. Ray était mon meilleur ami. Pourquoi l'aurais-je buté ?

— Je l'ignore, dit Bulle d'un ton lugubre. Mais je reste convaincue que vous aviez une bonne raison de le tuer !

— Et vous, alors ? rétorque Mike. Vous nous racontez avoir été assommée dans l'obscurité, mais qu'est-ce qui nous le prouve ? Vous pouvez fort bien avoir crié « au secours ! » puis avoir poignardé Ray, quitte à simuler ensuite un évanouissement !

Gerassi allume une autre cigarette :

— Dites-moi, reprend-il à mi-voix, ce Romaine était antiquaire. C'était un homme honnête et respectable, si je comprends bien. Et cependant son meilleur ami est un gangster tout ce qu'il y a de remuant qu'on retrouve dans la moitié des rackets de Los Angeles !

— Je vais vous poursuivre en justice pour diffamation, lieutenant ! s'écrie Mike.

— Mais faites donc ! répond Gerassi, sans s'émouvoir le moins du monde. Autre chose – ce Romaine, honnête et respectable commerçant, engage comme garde du corps un gaillard de la trempe d'Eddie Howard, truand ayant échappé par miracle à une condamnation pour meurtre, faute de preuves, il y a un an à peine, à San Diego ! Comment se fait-il que ce Romaine connaissait d'aussi louches personnages ?

— Je peux vous éclairer à ce sujet, coupe Bulle sèchement. English est passionné d'antiquités. Il a acheté à Ray tout un lot d'objets d'art ; c'est à cette occasion qu'ils sont devenus amis.

— English a-t-il recommandé Howard comme garde du corps ?

— Je ne recommanderais même pas Eddie pour la plonge ! s'exclame Mike en ricanant.

— Romaine a demandé, par voie d'annonce, un garde du corps, il y a un mois, reprend Eddie, vexé. La plupart de ses clients payaient leurs achats cash et il redoutait beaucoup d'avoir si fréquemment sur lui d'importantes sommes d'argent liquide. Parfois, il ne pouvait se rendre à la banque avant la fermeture et il rapportait sa recette ici.

Nous avons eu une conversation à ce propos et c'est après qu'il m'a confié l'emploi.

— Moi, je suis épaté qu'il ait pu vivre si longtemps ! s'exclame le lieutenant. Un type aussi confiant ! A combien se montait son assurance-vie ?

— Je l'ignore, déclare Bulle, nous ne parlions jamais de ces questions d'argent. (Elle se tamponne soigneusement les yeux.) Je ne me suis même jamais demandé ce qui pourrait m'advenir si Ray disparaissait un jour !

Sur ces entrefaites, Abigail se lève brusquement et tire un bon coup sur son satin vert.

— Lieutenant ! (Sa voix se répercute en échos tonitruants contre les murs.) Je suis à bout de patience. Si vous me gardez plus longtemps, vous aurez une hospitalisation sur la conscience !

— Très bien, dit Gerassi en baissant pavillon. Vous pouvez tous rentrer chez vous. Laissez vos noms et adresses au sergent qui se tient dehors. Mais vous restez à la disposition de la justice ; donc pas de grands voyages ces prochains jours, vu ?

Sam Berry ouvre alors la marche en direction de la porte d'entrée, serré de près par Abigail et Dolorès. Je vais pour leur emboîter le pas, lorsque Bulle me saisit le bras.

— Mavis chérie, supplie-t-elle. Ne me laissez pas seule, passez ce week-end avec moi comme c'était votre intention, n'est-ce pas ?

— Ma foi, dis-je. Je...

— Ray vous avait embauchée, n'est-ce pas ? Moi, maintenant, je vous engage à mon tour pour vous occuper de moi pendant quelques jours. Je vous réglerai vos honoraires habituels.

— D'ac ! fais-je, pas très convaincue. Mais je ne vois pas très bien ce que je peux faire pour vous.

— J'ai besoin de compagnie, articule-t-elle avec des larmes dans la voix. Je vais devenir folle, si je reste toute seule dans cette bicoque à penser à ce pauvre Ray !

— Une question encore avant de nous quitter, madame Romaine, dit alors Gerassi. Quel est le nom de l'avocat de votre mari ?

— Hindman. Clifford Hindman.

— Merci !

Il acquiesce et gagne la porte, sur les talons de Mike English.

Le salon nous paraît d'un silence insolite après tous ces départs. Puis Eddie se met à parler. Je sursaute, car j'ai complètement oublié sa

présence.

— Vous, les femmes, vous devez être crevées, dit-il. Allez vous coucher, je m'occuperai des reporters à leur arrivée.

— Ça me paraît une bonne idée, observe Bulle d'une voix pleine de larmes. Mon pauvre Ray chéri ! Je ne peux pas encore croire que ce soit vrai.

— Ne pensez plus à tout ça, murmure Eddie. Vous vous sentirez mieux après avoir dormi un peu.

Bulle m'appelle :

— Venez, Mavis. Je vais vous conduire à votre chambre.

— Merci. Je crois que je pourrais roupiller pendant huit jours d'affilée !

Bulle frissonne soudain.

— Je vais avoir des cauchemars, je le sens, dit-elle. Je ne vais pas arrêter de remâcher ce qu'a raconté cette Dolorès. Vous croyez, comme elle, qu'il a été assassiné par l'une des personnes se trouvant dans le salon ?

— De toute façon, l'assassin a bénéficié d'une complicité de l'extérieur, remarque Eddie avec désinvolture.

— Que voulez-vous dire ? demande Bulle sans le quitter des yeux.

— Vous ne vous imaginez tout de même pas que c'est par pure coïncidence que les lumières se sont éteintes à quatre heures pile ? Quelqu'un, qui se trouvait probablement hors de la maison, a dû les éteindre, puis les rallumer, non ?

— Mais les seuls à se trouver dehors, à ma connaissance, étaient précisément les deux truands de Mike chargés de garder la maison !

— Très juste ! (Eddie esquisse un vague sourire.) Mike English, c'était le meilleur ami de Ray !

*

Il est cinq heures de l'après-midi bien sonnées quand je me réveille. Je me sens nettement plus en forme, en dépit de cette nuit gâchée. Pour la première fois de ma vie, je suis restée éveillée du crépuscule à l'aube sans même avoir été embrassée ! Ce genre de mésaventure ébranle singulièrement la confiance d'une fille en ses moyens. Ça me fait l'effet de cet affreux cauchemar où je me vois déambuler sur le Strip, en soutien-gorge « Le Juvénile », sans que personne ne me prête la moindre attention !

Je prends une douche, passe un sweater de coton blanc et une jupe plissée gris-noir. Puis je me coiffe en queue de cheval, chausse une paire de mocassins quelconques et traverse la maison pour me rendre au salon. C'est seulement à mon entrée dans cette pièce que je m'aperçois que les mocassins ne font absolument aucun bruit sur le tapis moelleux et épais, car, de toute évidence, on ne m'a pas entendue arriver.

Oui, je sais, il est d'usage de présenter des condoléances à la veuve d'un ami pour la perte cruelle qu'elle vient de subir – jusque-là, c'est parfait ; mais est-ce qu'Eddie est vraiment obligé de pousser les consolations aussi loin ? Je comprends fort bien l'émotion et le désarroi de la veuve, mais Eddie aurait pu attendre pour présenter ses devoirs que cette éplorée fût habillée ! Cette chemise de nuit si courte n'est même pas transparente, elle est presque aussi invisible qu'une vitre !

Si Bulle est tellement accablée de chagrin, il est normal qu'elle soit couchée sur le divan. Mais je ne vois pas pourquoi Eddie est allongé tout contre elle, étant donné que la maison est vaste. Elle est pourvue de nombreuses chambres et d'une multitude de meubles. Aucune raison, par conséquent, de serrer de si près cette pauvre Bulle !

J'essaie donc de me montrer équitable et juste. J'ai horreur des gens à préjugés. Pour ma part, je n'aurais vu aucun inconvénient à ce qu'Eddie caresse l'épaule de Bulle. Mais il me semble tout de même avoir perdu le sens de l'orientation ! Si je ne connaissais pas aussi bien la question, je pourrais croire qu'il s'agit d'un simple pelotage, mais à y regarder de plus près, ça se complique. Pas d'erreur, Eddie est en pleine action.

Je m'éclaircis bruyamment la gorge. Eddie sursaute avec une telle force qu'il dégringole par terre. Bulle se met à tirailler frénétiquement le bas de sa chemisette pour la rabattre sur ses genoux, tandis que son visage vire au cramoisi. Tout le monde a l'air très gêné.

— Mon Dieu ! C'est vous ! Mavis chérie ! s'écrie Bulle en riant jaune. Quelle surprise ! Je ne savais même pas que vous étiez levée !

— Vous vous baladez toujours comme ça, à pas de loup, quand vous êtes chez les gens ? grommelle Eddie en se remettant debout.

— Désolée ! Ce sont ces sacrés mocassins, dis-je piteusement en montrant mes chaussures. Ils ne font aucun bruit. Toutes mes excuses. J'aurais peut-être dû siffler ou me munir d'un klaxon !

— Ne vous en faites donc pas, Eddie ! se hâte de dire Bulle, qui s'adresse ensuite à moi : Vous savez comment ça se passe, Mavis. J'ai été si retournée par ce qui est arrivé à ce pauvre Ray que je n'ai pas pu dormir. Impossible de m'arrêter de pleurer. Alors je suis venue ici ;

Eddie essayait de me consoler quand vous êtes entrée.

— Oui, oui, fais-je. Je m'en suis bien rendu compte. Est-ce qu'il s'en est bien tiré ?

Les lèvres de Bulle se pincent en une affreuse grimace, puis elle s'efforce de sourire de nouveau.

— De toute manière, conclut-elle en se levant du divan, vous devez être affamée. Je vais m'habiller et vous préparer à manger. Il y a des steaks dans la glacière. Ça vous ira, Mavis ?

— Ce sera épatant !

— Vous servirez à boire à Mavis en mon absence, n'est-ce pas Eddie ? recommande Bulle avant de quitter le salon à pas précipités.

— Qu'est-ce que vous voulez boire, Mavis ? s'enquiert Eddie d'un ton rogue.

— Un *gimlet*, merci. Est-ce que Bulle vous a demandé, à vous aussi, de passer la journée ici ?

— Qu'est-ce que c'est que cette salade ?

— Moi, elle m'a priée de rester... Maintenant que M. Romaine est mort, il n'a plus besoin de garde du corps... Je suppose que Bulle vous a demandé de rester à son service...

— Oui, répond-il sèchement. (Il concentre alors toute son attention à déposer deux verres sur le bar et reprend :) J'ai passé toute ma matinée à chasser ces sacrés journalistes. Ils ont fini par s'en aller vers midi. Mais il y a deux heures à peine, il a fallu que je m'occupe d'une autre bande de reporters. Je suis crevé !

— Ah ! maintenant je comprends ! C'était sans doute pour ça que vous étiez couché sur le divan avec Bulle ! dis-je pleine de compassion.

Il me tend mon verre et me gratifie d'un regard mauvais, comme si je venais de lui lancer une incongruité.

J'emporte mon *gimlet* du côté du divan, tapote les coussins et m'assieds. Eddie traverse la pièce et vient me rejoindre. A la façon dont il me détaille de la tête aux pieds, on jurerait que c'est moi, et non Bulle, qui porte la chemisette de tissu arachnéen. Je lui demande à brûle-pourpoint :

— Est-ce que c'est vrai, ce que m'a raconté le lieutenant Gerassi sur votre compte ? Ce meurtre commis à San Diego, etc. ?

— Il est exact que j'ai été accusé, réplique-t-il froidement, mais il est tout aussi exact qu'il y a eu un non-lieu, faute de preuves. J'ai été victime d'un coup monté, un point c'est tout !

— Je croyais que les services du district attorney accumulaient toujours un tas de preuves avant de poursuivre en justice. Dans votre cas, ils avaient dû rudement se fiche dedans !

— Le district attorney a déclaré qu'il ne pouvait continuer les poursuites, faute de pouvoir présenter à l'audience le principal témoin à charge, explique Eddie en sirotant son scotch. Ça s'est donc terminé par un non-lieu.

— Qu'est-ce qui est donc arrivé au témoin à charge ? Il avait oublié la date de l'audience ?

— Il était mort, articule Eddie. Il avait eu un petit accident, la veille du procès !

Je trouve bon goût au *gimlet*. J'ai d'ailleurs bien besoin d'un remontant. Je ferais peut-être mieux aussi de laisser tomber San Diego. Je demeure silencieuse, en quête d'un nouveau sujet de conversation, mais Eddie ne m'en donne pas le temps. Il se déplace sur le divan et m'enlace les épaules. Son genou vient s'appuyer contre le mien, comme s'ils étaient tous deux de vieux copains !

— Mavis, me murmure-t-il à l'oreille, comme je vous l'ai déjà dit l'autre soir, au dîner, vous êtes... vous êtes... vraiment sensass !

— Vous devez servir le même baratin à toutes les filles, lui dis-je sans m'émouvoir et avec double ration pour les veuves, encore !

— Ne faites donc pas la méchante ! murmure-t-il en brûlant toutes les étapes. Bulle était sens dessus dessous ; elle a cédé à un moment de faiblesse, mais ça ne vaut pas la peine d'en parler.

Je riposte alors :

— Et de sa chemise de nuit, est-ce que ça vaut la peine d'en parler ? Ses amygdales demeurent peut-être un mystère pour vous, mon cher, quant au reste, ça m'étonnerait !

— Ne perdons pas notre temps à parler d'elle, déclare-t-il d'une voix calme. C'est ma patronne, maintenant que Romaine est mort. Un point c'est tout. Mais vous, ce n'est pas la même chose, chérie, vous m'avez envoûté !

— Oui, je commence à m'en apercevoir...

Il me passe alors l'autre bras autour de la taille de façon à m'étreindre toute, me serre contre lui et m'embrasse. Ce coup n'est pas régulier, car aussitôt j'éprouve cette faiblesse bien connue sous les genoux et me sens tout alanguie. Eddie est un gars vraiment bien et quelle fille pourrait se prétendre insensible à son charme, surtout après de tels préliminaires !

Ma raison voudrait que je lui ordonne d'ôter de ma cuisse sa main

baladeuse, mais mes lèvres ne peuvent lui communiquer le message, car elles sont occupées à autre chose, j'appuie à deux mains contre sa poitrine pour le repousser, malheureusement mes muscles se fichent pas mal de mes bonnes intentions ! Je finis par fermer les yeux et je m'abandonne un instant. Erreur fatale ! Décidément, Eddie doit être membre fondateur du club des Explorateurs !

— Ce sera prêt dans cinq minutes, crie Bulle du fond de la maison.

Eddie s'écarte brusquement de moi, comme je l'ai vu faire un jour à ce copain de Johnny Rio qui était si myope. En remettant ses lunettes, au cours d'une fiesta, voilà qu'il s'aperçoit qu'il faisait du gringue à sa propre femme !

— Ah ! bon. Y a pas de mal ! s'écrie Eddie encore tout essoufflé. Elle a sûrement appelé de la cuisine. Mais ça m'a tellement retenti dans les oreilles que je la croyais dans le salon !

— Je ne vous permettrai plus jamais de venir si près de moi, dis-je, toute chancelante. Je n'ai aucune confiance en vous.

— J'espère bien que vous n'en avez pas, riposte-t-il d'un ton convaincu. Autrement, ce ne serait pas amusant !

Je cherche une réplique à lui balancer, même au prix d'un mensonge, lorsque Bulle réapparaît. Elle a passé une chemisette de soie blanche et un short en tissu écossais. Ses jambes en baguettes de tambour s'accommodent aisément de ces grands carreaux de couleur vive qui seraient ridicules sur la plupart des filles bien balancées.

— Tout est prêt, dit-elle. Steak et salade. Ma servante sera là demain et nous pourrons recommencer à manger convenablement.

— Ça me paraît formidable, déclare Eddie. Faites-nous les honneurs.

— Préparez-moi d'abord à boire et apportez-le, lui ordonne Bulle. Un bon Martini ! Double ! Venez, Mavis, ne l'attendons pas.

Eddie se rend au bar, tandis que Bulle se dirige vers la cuisine.

— Est-ce qu'Eddie vous a dit que nous sortions ce soir ? me demande-t-elle négligemment, chemin faisant.

— Non ! Il m'a seulement parlé de San Diego.

— Il faut que nous passions au magasin pour y jeter un coup d'œil, annonce-t-elle gaiement. Mon pauvre Ray adoré n'a jamais eu l'esprit pratique ; il a fort bien pu laisser traîner quelques milliers de dollars en espèces dans la boutique. Il ne nous faudra pas plus de deux heures pour vérifier tout ça. Vous ne nous en voudrez pas de vous laisser seule à la maison, Mavis chérie ?

— Bien sûr que non. Je m'amuserai à regarder la télé...

— Parfait, sourit Bulle, tout miel. Et pendant que vous y êtes, mon chou, pourquoi ne vous remettriez-vous pas un peu de rouge à lèvres ? Le vôtre est tout barbouillé !

CHAPITRE VI

Eddie et Bulle quittent la maison vers dix-neuf heures. Bulle me dit qu'elle ne restera pas bien longtemps absente, mais elle me conseille de ne pas les attendre si je me sens fatiguée. Après leur départ, je me rends dans la salle de jeux et branche la télé. Je suis sûre que c'est la salle de jeux, car elle comporte deux divans et un bar miniature.

Je commence par voir un western qui narre l'histoire d'un adolescent un peu dingue qui veut tuer son père parce que personne ne comprend ses ennuis. Le shérif parvient à le tirer d'affaire, tout en s'occupant de deux autres petits vauriens qui se manifestent après la deuxième séquence publicitaire. Tout au long du film, le gamin appelle l'épicière du coin « maman ». On apprend finalement qu'elle est bien sa mère, fin heureuse qui suscite la surprise générale, mais c'est le père qui est particulièrement étonné !

Le programme qui suit met en scène un *beatnik* de Frisco complètement dingue. Celui-là voudrait tuer sa mère parce que personne ne comprend ses ennuis, pas même le détective privé sur lequel comptait son père pour le ramener dans le droit chemin. La sonnette de l'entrée retentit sur ces entrefaites et c'est à mon tour de me montrer étonnée.

J'éteins la télé, traverse la maison pour gagner la porte où m'attend une autre surprise : Sam Barry.

— Salut, Mavis. (Il m'adresse un cordial sourire.) Comment va ?

— Piano, fis-je. Je suis seulette en ce moment. Donnez-vous la peine d'entrer quelques instants.

Une fois dans le salon, je lui conseille de se servir un verre, en ajoutant toutefois que je n'en prendrai pas. J'ai déjà pas mal éclusé avant le dîner et les limites de ma capacité sont atteintes.

— Je me suis fait un sang noir à votre sujet, Mavis, explique Sam d'une voix soucieuse, tout en aspergeant de scotch quelques glaçons. J'ai eu une longue conversation cet après-midi avec le lieutenant Gerassi.

— Diable ! (Je retrouve mon sérieux.) Il ne pense tout de même

pas que c'est moi qui ai refroidi Romaine, non ?

— Pas le moins du monde. (Sam grimace un moment, puis son visage se déride de nouveau.) Il s'agit de Mike English et d'Eddie Howard.

— Tiens ! Tiens ! dis-je poliment.

— Cet English est un racketeer, Mavis, assure Sam très sérieusement. Il possède un drôle de pedigree et sa réputation est encore plus redoutable. Rien ne l'arrête, même pas l'assassinat, pour obtenir ce qu'il désire. Quant à ses façons de se comporter envers les femmes, elles sont... je suppose que c'est inutile d'entrer dans les détails, mais il ne prend son plaisir qu'en s'adonnant au sadisme...

Je me risque à demander à haute voix des explications :

— Comment ça se présente, ce plaisir-là ? Il va avec des souris qui s'appellent toutes Sadie ?

— Je m'explique, articule Sam en détachant chaque syllabe comme si j'étais devenue dure de la feuille. Il aime faire mal aux femmes. Pour lui, c'est une jouissance !

— Je ne vois pas ce qu'il a de pas comme les autres, dis-je en haussant les épaules avec mépris. C'est un homme, n'est-ce pas ? Tous les hommes sont les mêmes !

— Ce n'est pas du plan affectif qu'il est question, mais du plan physique, hurle soudain Sam sans raison apparente. Il aime les frapper, les fouetter... les torturer...

— Oh !... Ce n'est que ça, fais-je sans m'émouvoir. Qu'est-ce qui vous prend, Sam Barry ? Vous me croyez donc si bégueule ? J'ai déjà entendu parler de ce genre de loustics. Ils vont même jusqu'à se livrer à la « flagorlation » !

— Parfaitement, marmonne Sam, l'air féroce. English séquestre toutes sortes de filles dans son appartement – des grandes, des petites, des grasses, des maigres...

— Compris. Je ne sors plus avec lui !

— Il est impliqué dans le meurtre de Romaine. Et tant que vous serez dans cette maison, vous risquez de vous voir accusée de complicité avec Mike English.

— C'est gentil de vous soucier de ma réputation, mais je peux fort bien y veiller toute seule !

— Ensuite, il y a Eddie Howard, reprend Sam, d'un ton sinistre. C'est un tueur professionnel. Le saviez-vous ?

— On a parlé de San Diego, lui et moi, dis-je sans enthousiasme ;

mais dans cette affaire, il a bénéficié d'un non-lieu, car le district attorney n'avait pas suffisamment de témoignages à charge.

— Mais savez-vous pourquoi ?

— Bien sûr ! Le seul témoin oculaire du drame a été victime d'un accident avant de déposer à la barre.

— Il a été descendu, comme par hasard, de quatre balles dans la nuque, annonce Sam, amèrement. Voilà l'accident dont il s'agit. Et devinez, fillette, qui fut la cause de cet accident ?

— Ma foi, Eddie y a peut-être été pour quelque chose. Mais ce ne sont pas mes oignons. Je ne suis pas témoin oculaire, moi ! Et d'ailleurs il en pince pour moi !

— Il en pince pour vous ! répète Sam d'une voix rogue. Bien entendu. Il prend son plaisir où il le trouve, mais si jamais vous le gênez, le moins du monde, alors : pfuît !... (Ce disant, il fait claquer ses doigts bruyamment.) Il saura vous régler votre compte, aussi sec !

— Je vous ai déjà dit que c'était très chic de vous soucier comme ça de moi, mais c'est inutile. Je me porte comme un charme et je peux m'occuper de moi toute seule. Dès qu'une fille a eu l'occasion de sortir avec trois rabatteurs d'Hollywood, plus rien ne peut la surprendre ; elle connaît la musique, toute la technique du rentre-dedans et l'art de l'esquiver !

— Ce n'est nullement de votre vertu que je me soucie, proteste Sam d'un ton rageur. J'ai peur pour votre vie !

— Voyez la sixième leçon du manuel de la Célibataire endurcie, dis-je tristement. « Chérie, y lit-on, je serais le dernier des derniers si je vous laissais seule dans votre appartement, avec tous ces satyres et ces tueurs qui errent dans les parages. Alors pourquoi ne pas vous étendre sur ce divan en attendant le lever du jour ? » Si vous voulez mon avis, Sam : le seul satyre qu'une fille doit redouter, c'est celui qui se trouve déjà chez elle !

Sam lamine son verre d'un trait et s'en verse un autre aussitôt, tout en me lançant des regards furibonds.

Je lui propose alors allègrement :

— Si on parlait un peu de vous, maintenant, Sam, pour changer ? On n'a fait que parler de moi tout le temps, alors que vous devez vous débattre au milieu de difficultés terribles !

— Du genre « il faut que j'aille voir mon dentiste ou que j'adopte une nouvelle marque de savon » ? réplique-t-il, sardonique.

— Je fais allusion à votre émission et à votre avenir. J'ai entendu cet horrible petit bonhomme qui a nom Johnson vous mettre à la

porte, hier soir. C'est le plus injuste, le plus dégoûtant, le plus canaille...

— Il m'a repris aujourd'hui, coupe Sam vivement, en doublant mon salaire !

— Vrai ? dis-je, éberluée. Pourquoi.

— Parce que la prédiction de Dolorès s'est avérée exacte ! s'écrie-t-il joyeusement. Parce que notre histoire s'étale à la une des journaux du monde entier. Nous avons beau avoir triplé nos tarifs de publicité, nous recevons dix fois plus de demandes que nous ne pouvons fournir...

— Mais c'est merveilleux, Sam. Vraiment formidable !

— Ça m'a inspiré, reprend-il modestement. Oui, une idée folle, vous voulez la connaître ?

— Allez-y !

— Eh bien (Il en rougit presque), supposons un instant – oh ! c'est une pure supposition – que je démasque le meurtrier ?

— Pourquoi ne pas laisser ce soin au lieutenant ? Il est payé pour ça.

— Mais pensez au roman à épisodes que ça représenterait. (Les yeux de Sam brillent, rien qu'à cette pensée.) Imaginez les titres, Mavis : « le mystère du meurtre le plus déconcertant du siècle est percé par le célèbre présentateur de la télé, Sam Barry ! »

— Moi, je ne lis jamais les titres longs comme ça, dis-je, mais je pige votre idée.

Sam achève son second verre et me contemple d'un air soucieux.

— Pour dénicher l'assassin, articule-t-il lentement, il faut tout d'abord que je découvre le mobile du crime. Auriez-vous une hypothèse à ce sujet ? Pour quelle raison aurait-on voulu tuer Romaine ?

— Non, fais-je sincèrement. Je ne suis qu'une dame de compagnie payée pour passer le week-end avec Bulle.

— Où est-elle, ce soir ?

— Avec Eddie, au magasin de Romaine. Elle m'a annoncé qu'ils avaient à mettre les affaires en ordre, ou quelque chose de ce genre-là...

— Voilà peut-être le fil conducteur que je cherche ! s'exclame Sam, tout bouillant de zèle et d'impatience. Pourquoi faut-il qu'elle se précipite avec une telle ardeur au milieu de toutes ces vieilleries ?

Avec une suave hypocrisie, je réponds :

— Qui se ressemble s'assemble. D'ailleurs Bulle sait ce qu'elle fait. Pas folle, la guêpe !

Mais Sam ne m'écoute plus.

— Pourquoi un antiquaire a-t-il bien pu se mettre en rapport avec des gars comme Mike English et Eddie Howard ? demande-t-il. Ça ne colle pas, ça !

— Le lieutenant y a déjà pensé, lui fais-je remarquer. Bulle lui a rétorqué que Mike English était un excellent client pour les antiquaires.

— Parions qu'il ne saurait pas reconnaître une baignoire ancienne, même si la reine Marie-Antoinette en personne se trouvait plongée dedans ! s'exclame Sam, avec une amère ironie. Il y a un autre motif ; et il se peut que ce motif, nous le dénichions dans cette boutique.

— Pas maintenant, Sam ! dis-je précipitamment. Pas avec Bulle et Eddie dans la place !

— C'est juste. Attendons plutôt leur retour pour aller jeter à notre tour un coup d'œil dans la boutique. Qu'en pensez-vous ?

— A « notre » tour ? dis-je. Qui vous dit que j'irai avec vous ?

— Mavis, songez à la publicité ! Je vois déjà les titres en capitales grasses : « Mavis Seidlitz, conseillère intime, aide une personnalité de la Télé à percer le mystère de cet assassinat ». C'est le genre de publicité qui ne s'achète pas, Mavis, hein ? Réfléchissez !

— Ma foi... (Je suis obligée d'admettre que ça peut être intéressant.) Vous croyez que le compte rendu sera publié aussi par les journaux de Détroit et que Johnny Rio aura l'occasion de le lire ?

— J'en suis convaincu !

— Alors, d'accord ! Pour employer les termes du grand Samuel Goldwyn, « vous pouvez m'exclure dans le coup » !

— Formidable ! (Il me donne un cordial baiser sur la joue.) Je savais que je pourrais compter sur vous, Mavis !

— Essayez, mais ça risque de vous coûter quelques doigts ! dis-je pour le mettre en garde. Je ne suis pas une machine à calculer, moi !

— Vous êtes une blonde formidablement affriolante, voilà ce que vous êtes, déclare Sam d'une voix brûlante de passion.

— Il s'agit d'une association strictement commerciale, ne l'oubliez pas, Sam !

— J'essaye de l'oublier, mais vous ne cessez pas de me le rappeler ! me reproche-t-il. Vous n'avez donc pas de cœur, Mavis ?

— Que voulez-vous ! On ne jure plus que par l'effet publicitaire, de

nos jours... Plus personne ne se préoccupe du contenu ; il n'y a plus que l'emballage qui compte !

Sam se verse du scotch dans son verre, mais en répand davantage encore sur la tablette du bar.

— Je viendrai vous prendre ici vers minuit, mon chou ?

— Si vous buvez un whisky de plus, c'est moi qui viendrai vous chercher, dis-je sévèrement. Et si Bulle et Eddie reviennent entre-temps, est-ce que vous ne croyez pas qu'ils vont se demander ce que nous pouvons faire dehors, à une heure aussi tardive.

— Vous êtes un génie, Mavis, articule Sam, plein d'admiration ; je ne boirai pas une goutte de plus. Vous voyez ce que vous faites de moi : vous me corrigez de mes défauts, ni plus ni moins !

— Ce n'est pas trop tôt ! Attendons leur retour dans votre voiture, dehors. Dès qu'on les apercevra, on saura que nous avons le champ libre pour visiter cette boutique tout à loisir.

— Génial ! formidable ! répète Sam. D'acc. Qu'attendons-nous ?

— Vous savez où niche cette boutique ?

— Bien sûr ; à Venice.

Je cligne plusieurs fois des yeux.

— Vous en êtes sûr ?

— Aussi vrai que je suis ici ! J'ai vérifié.

— Alors, il vaudrait sans doute mieux que je passe mon bikini, fais-je, inquiète. Si nous devons traverser tous ces canaux et voguer peut-être en roucoulant sur une de ces pagodes dont on m'a tant parlé !

Sam se met à réfléchir et lampe d'un trait la moitié de son scotch. Puis il bafouille je ne sais quoi.

— Aurais-je dit quelque chose d'obscène ?

— Chérie ! fait-il, avec un hoquet de surprise, je vous parle de Venice, en Californie, et non de Venise, en Italie. D'ailleurs on dit gondole et non pagode !

Je rétorque du tac au tac :

— Eh bien, pourquoi ne m'avoir pas prévenue tout de suite ? J'y suis, maintenant ! Je me souviens avoir lu quelque chose sur Venice... C'est un patelin fréquenté par les *beatniks*. Ils y jouent du tam-tam jusqu'à des heures impossibles !

— C'est ça !

— Comment se fait-il que Romaine ait installé sa boutique dans

un patelin pareil ?

— C'était sans doute un futé, dit Sam. Les gens s'imaginent qu'ils ont plus de chance de dénicher une bonne occasion, là-bas, qu'à Beverly Hills.

— Ça doit être ça. Alors, on s'en va ?

Il fait signe que oui.

— La voiture est devant la maison. Je vais l'amener jusqu'au prochain coin de rue, pour ne pas attirer l'attention, puis on les met.

— Une seconde ! J'ai une idée ! dis-je. Si on se déguisait tous les deux en *beatniks* ? Comme ça, on ne se ferait pas repérer à Venice !

— Faudrait trop de temps pour me laisser pousser la barbe ! grommelle-t-il.

J'examine Sam d'un œil critique. Il est affublé d'une veste sport passablement défraîchie, et d'un pantalon de toile luisant et tire-bouchonné, sans compter qu'il m'a tout l'air d'avoir oublié de se raser !

— Vous êtes au poil, croyez-moi, dis-je avec conviction. Je vous demande cinq minutes. Attendez-moi, hein ?

— O.K. Mais pas plus, compris ?

Je me précipite en courant dans la chambre, enlève mon maquillage et secoue ma chevelure pour lui donner l'aspect d'une planque pour oiseaux échappés d'un refuge de la S.P.A. J'ai une paire de collants noirs en nylon dans mon sac. Je les sors et les enfile illico. Sous ma jupe plissée, ils font tout à fait office de bas noirs. Du diable qui oserait aller vérifier ! Il la sentirait passer, ma main, sur sa figure !

Avant de quitter la chambre, je prends la précaution de fourrer les oreillers sous la couverture, au cas où Bulle passerait la tête dans la chambre, avant d'aller se coucher. Elle me croira sûrement en train de pioncer ! Puis je me précipite au salon.

— Ben, mon vieux ! s'écrie Sam en m'apercevant. Vous avez vraiment une dégaine de *beatnik* !

— C'est tout ce qu'il faut, non ? dis-je, très fière de moi. Quelle est la fille qui arriverait à se changer comme ça en cinq secs ?

— Vous avez tout à fait raison, reconnaît-il. Pour la plupart, il leur faudrait bien un mois !

— Alors, fais-je, en rongant mon frein. Qu'est-ce qu'on attend pour filer ? On y va ?

— Évidemment ! (Sam m'entraîne vers la porte d'entrée.) Vous emportez naturellement vos petits tam-tams avec vous, je suppose ?

— Allons, allons ! dis-je pour modérer ses élans. Ne soyez pas grossier, maintenant... Il faut bien, voyons ! Je ne peux tout de même pas les abandonner !

CHAPITRE VII

Vers vingt-deux heures trente, la voiture de Bulle s'engage dans l'allée desservant la villa des Romaine. Sam attend cinq minutes de plus, puis met sa voiture en marche.

Il traverse Santa Monica et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, nous arrivons à Venice. Je n'y suis encore jamais venue auparavant, aussi suis-je curieuse de voir comment ça se présente. A vrai dire, je suis déçue, Venice ressemble à tous les bleds qu'on traverse sur la route de Tijuana – ces bleds où l'on ne s'arrête jamais pour déjeuner. Mais Venice se trouve au bord de la mer, et la vue du Pacifique me donne toujours un petit frisson d'émotion.

Sam longe lentement la côte, puis stoppe devant un petit café express. Il me montre du doigt, de l'autre côté de la rue, une vieille bâtisse miteuse nantie d'une enseigne toute délavée : *Raymond Romaine-Antiquités*.

— C'est là ? fais-je, incrédule.

— Qu'est-ce que vous attendiez ? Des colonnes en marbre blanc, peut-être ? grogne-t-il.

— Pourquoi pas ? dis-je. Leur villa de Beverly Hills a dû lui coûter une fortune. Il aurait pu se permettre de faire repeindre à neuf sa boutique !

— Vous ne comprenez rien aux subtilités du commerce des antiquités, Mavis, remarque Sam, d'un air très condescendant.

— Vous êtes sans doute dans le vrai ! Je ferais peut-être bien d'aller me renseigner auprès de votre producteur.

— Allons prendre un café ; ça nous donnera le temps de combiner une façon d'entrer dans le magasin.

Nous descendons de voiture et pénétrons dans le café express. La boîte est très mal éclairée et pleine de fumée. C'est à coup sûr un rendez-vous de *beatniks*. Il n'y a que de ça ! Heureusement, j'ai eu l'idée de passer mes collants noirs ! Comme ça, je suis tout à fait dans la note. Mais il y a une chose dont les *beatniks* n'ont pas réussi à se débarrasser, c'est de l'esprit grégaire. A les voir se serrer les uns contre

les autres autour des tables, on croirait assister à un congrès de clochards !

Finalement, Sam réussit à repérer deux chaises et nous arrivons à nous coincer tant bien que mal à une table, entre deux gars et une fille – du moins je la prends pour une fille, car elle ne porte pas la barbe qu'arborent fièrement les deux autres. Sam commande du café. Dès que la serveuse nous l'apporte, il allume une cigarette et s'en va jeter un coup d'œil sur la boutique. Il s'aperçoit alors que le bar n'a pas de vitres – sans doute parce que les vitres ayant souvent des angles droits, ça fait trop « régule » !

— Grouillez-vous, finissez votre jus, Mavis, et vidons les lieux, marmonne-t-il d'un ton hargneux.

— Visez-moi cet arlequin en veston de flanelle ! s'écrie le *beatnik* à la droite de Sam, en lui décochant un regard de mépris. Comme si ça avait un endroit où aller ! reprend-il. Comme si ça avait quelque chose à faire !

— Comme si vous vous occupiez de vos arpions ! rétorque Sam. Allons, buvez ça, Mavis, vite, bon sang !

— Ah ! *Man* ! (Le *beatnik* me toise, l'air mauvais.) A l'entendre, on croirait qu'il vous a imprimé sa marque au fer rouge sur le bras !

— On croirait aussi qu'il sort d'un poème de Ginsberg⁽⁵⁾, pas vrai ? dis-je innocemment ; et qu'il est en quête d'une vache bagarre, hein, vous saisissez ?

— Tiens ! Tiens ! (Le *beatnik* hoche la tête et regarde Sam d'un air presque respectueux.) Moi, je m'imaginai que c'était un « régule », un cave, quoi !

— C'est à cause de sa gueule, dis-je en toute simplicité. Mais ce n'est pas sa faute ; quelqu'un a dû lui marcher dessus avec de grosses bottes, bien cirées, vous ne trouvez pas ?

— Mavis ! tonne Sam une dernière fois, finissez votre café !

— Il est joyeux, papa ! observe soudain le *beatnik* femelle d'une voix qui grince comme une lime. Je me le taperais bien au paddock un petit moment ; et alors il n'aurait plus besoin d'aller chercher la bagarre !

— Il n'a pas besoin de se faire taper, non plus, surtout pas par vous, mon chou ! Mettez la main sur lui, et vous vous demanderez aussi sec où sont passées vos dents du devant !

— Oh ! chéri, mets-moi ça en douceur, mets-moi ça en sondeur ! implore le troisième membre du trio *beatnik* d'une voix qui filtre presque en soprano à travers sa barbe. Ma chère, le sexe, c'est si

primaire, c'est si emmerdant !

— C'est de Ginsberg ? interroge le *beatnik* femelle, avide de s'instruire.

— Rien que de moi, poupée, dit-il avec un petit ricanement satisfait. Tous cet univers pharamineux, je le fais tenir dans un simple couplet !

— Pour la dernière fois (Sam grince des dents), quittons cette taule infecte !

— *Man* ! Pourquoi cette hâte ? demande, menaçant, la barbe à sa droite. Restez donc encore un peu et Joe va vous dérouiller. Il va arriver d'un moment à l'autre.

— Vous venez, Mavis ? (Sam fait mine de se lever, mais le barbu lui pose la main sur l'épaule et le force à se rasseoir.)

— Pourquoi es-tu si pressé, *man* ? ricane le *beatnik*. Reste donc ; ça va activer la conversation.

— Moi, je vais m'activer sur ta gueule, espèce de champignon vénéneux ! s'écrie Sam, qui lui balance un swing furieux.

Le coup atterrit sur le menton barbu dont le propriétaire s'en va valser à reculons sur le parquet.

Aussitôt cinq événements différents se déclenchent simultanément, Le *beatnik* femelle hurle rageusement et, plongeant par-dessus la table enfonce ses ongles dans la joue de Sam. La deuxième barbe, le soprano, expédie un pain à la tempe de Sam, qui résonne avec un bruit sourd. A ce moment les yeux de Barry se mettent à devenir vitreux.

Je me dis que c'est le moment d'appeler les *marines* à la rescousse. Je ne suis pas un fusilier marin, je n'en ai pas moins été formée à la lutte par l'un d'eux – c'est toujours bon à rappeler. J'envoie alors le contenu de ma tasse de café sur la bobine du *beatnik* femelle, et serrant ensuite la tasse vide dans mon poing, je l'écrase sur l'arête du nez du second *beatnik*. C'est une variante de « l'une-deux » classique ! Si vous croyez qu'une tasse de café est d'une efficacité restreinte, essayez donc le truc, vous m'en direz des nouvelles !

Par la suite, ça devient passablement confus. Le premier *beatnik* est allongé par terre, dans les pommes ; le second, complètement sonné lui aussi, s'est abattu, la tête la première, sur la table, le nez fourré dans un verre d'eau glacée. Il risque peut-être de s'y noyer, mais tout le monde s'en fout.

Puis la fille *beatnik* se met à gueuler à s'en faire péter les poumons, tout en essayant d'enlever le café de ses quinquets. « Inutile de lui

asperger d'eau le visage, me dis-je, elle ne supporterait pas un tel choc ! »

C'est le moment de foutre le camp en vitesse, mais Sam reste collé sur son siège, le regard vitreux, une grimace de drogué peinte sur le visage.

J'ôte alors le nez du second *beatnik* du verre d'eau glacée et je le jette – le contenu du verre, pas le nez – à la tête de Sam. Peine perdue. Il s'ébroue quelque peu et me sourit d'un air alangui.

— Voilà comment j'aime mes Martini, mon chou, déclare-t-il d'une voix assourdie. Secs comme du velours, glacés comme un électrochoc, comme...

Du coin de l'œil, je vois rappliquer deux énormes videurs au regard méchant. Je me dis qu'il faut agir vite, sinon il sera trop tard.

Le *beatnik* femelle continue à gueuler comme une baleine, sans raison apparente d'ailleurs. Le café n'était même pas bouillant ! J'empoigne le bas de son gros chandail à col roulé et le lui remonte au-dessus de la tête, ce qui étouffe ses cris. Je lui saisis ensuite les poignets et je les tiens bien serrés.

— Balancez-moi ce boudinas dehors ! fais-je à l'intention des videurs. Elle vient de piquer une crise. Voyez ce qu'elle a fait de mes amis !

Les malabars examinent d'un air blasé les barbes évanouies, puis reportent leur regard sur Sam le Bienheureux, qui explique toujours à la cantonnade qu'il adore siffler ses Martini étendu au fond d'une gondole, quand il noie dans la gnôle ses jalousies... à la vénitienne !

J'espère que ses tempes et ses joues meurtries vont plaider en sa faveur auprès des gros bras.

— Mais certainement, ma toute belle, rugit l'un d'eux. C'est tout le temps comme ça ! La semaine dernière, une souris s'est brusquement foutue à poil et s'est mise à faire la danse du ventre sur une table ! Quand on l'a assaisonnée, elle a dit que c'était simplement pour montrer qu'elle n'était pas une ignoble croulante ! Et, vingt dieux ! elle ne l'était guère, je vous le jure !

Il saisit les poignets de la *beatnik*, la soulève, appuie un peu sa prise et, avec un bon grognement, la fait sauter comme une crêpe sur son épaule.

— Vous en faites pas, me dit-il, on va la vider en cinq secs !

— Ces deux barbes-là sont ses frangins, dis-je en prenant un air innocent, ils ne voudraient pas se trouver séparés d'elle...

— On va s'arranger pour que toute la clique se retrouve dans une

planque père. Y a pas de quoi se casser la nénette !

Je surveille leur départ d'un air intéressé. Le premier videur porte sur ses épaules le *beatnik* femelle dont les jambes fauchent l'air désespérément, en arborant des jarretières rouges pour tenir ses bas noirs – curieuse façon de concevoir l'harmonie des couleurs...

Vient ensuite le videur numéro deux, qui traîne littéralement les *beats* mâles par la barbe... comme dans la grande scène de *Samson et Dalilah*, jouée par les élèves d'une école méthodiste, dans un patelin perdu !

Sam garde son sourire stupide. Je lui flanque deux bonnes giroflées. Ses yeux perdent rapidement leur aspect vitreux. Je lui murmure dans le creux de l'oreille :

— Réveillez-vous, ô gondole de mes rêves ! On vient d'ouvrir les écluses du Grand Canal. Mieux vaut filer en même temps qu'eux !

Il cligne des yeux, tout en se tâtant doucement le visage.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Où sont-ils, que je les rectifie !

— Je vous raconterai ça plus tard, dis-je en le remettant sur ses jambes. Faut lever l'ancre, presto !

Il proteste encore quand nous atteignons la porte juste à temps pour nous trouver nez à nez avec les videurs qui rentrent en se frottant les mains, le visage épanoui.

— Y a pas de pet, mignonne, fait le premier. On s'en est bien débarrassés.

Inquiète, je demande.

— Vous les avez jetés dehors tout bonnement ?

— Non ! (Il secoue la tête.) Nous, on a un truc pour les vider – on les fourre dans un taxi et on les fait livrer à l'expresso concurrent, quatre rues plus loin. S'il leur arrive de se réveiller d'humeur belliqueuse, c'est l'autre bistrot qui trinque, vous pigez ?

— Génial ! fais-je, admirative.

— C'est rien du tout, reprend le videur, modeste. C'est le patron qui a trouvé ce truc-là !

J'emmène Sam respirer un peu d'air frais. Mais il ne tarde pas à rester cloué sur place, à se tamponner toutes les écorchures qui lui zèbrent le visage.

— Mais, bon sang ! que s'est-il passé, au juste ? répète-t-il d'une voix étranglée, l'air complètement ravagé.

— Vous avez mis le feu aux poudres et... et puis zut, c'est trop compliqué, dis-je en m'abandonnant à ma hargne. Est-ce qu'on va

dans cette boutique, oui ou non ? Ou alors est-ce qu'on rentre à la maison ?

— Ça va ! Ça va ! grommelle Sam. Qui est-ce qui m'a arraché tous ces lambeaux de peau à la figure ?

— Vous ne devinez pas, papa ? fais-je en ricanant. Une idée à la souris *beatnik*, avant de vous emmener au paddock !

— Très drôle ! grogne-t-il. Bien, allons donc voir ces fameuses antiquités !

Nous traversons la rue, et croisons de long en large devant la boutique. Les glaces des vitrines sont si sales et il fait si noir à l'intérieur qu'on ne peut pas voir grand-chose. La porte est fermée avec un gros cadenas.

— Comment allons-nous entrer, Sam ? On casse une vitre ?

— Allons jeter un coup d'œil derrière, dit Sam. Nous n'avons qu'à suivre la— ruelle qui longe la boutique voisine.

Il me montre le chemin. Je le suis de près, car à peine avons-nous quitté la rue, qu'il fait noir comme dans un four.

Cette venelle donne sur la cour de l'immeuble, où se trouvent entassées des poubelles. Une palissade nous sépare de l'arrière-boutique de Romaine, mais Sam ne se laisse pas rebuter par cet obstacle, et, avant que j'aie eu le temps de réaliser ce qui m'arrive, il me fait passer par-dessus la palissade et j'atterris, à quatre pattes, de l'autre côté, avec un bruit mat. Il me rejoint l'instant d'après, sans prêter l'oreille, le moins du monde, à mes remarques mordantes sur la façon dont un *gentleman* aurait mis des formes, lui, pour aider une jeune fille à sauter la barrière !

La petite cour, derrière le magasin, est jonchée de caisses vides et de débris où Sam se fraye un passage jusqu'à la porte de service de la boutique. Le temps pour moi de le rejoindre et il a déjà découvert que la porte est verrouillée de l'intérieur. Il jure à mi-voix comme un païen ! Je lui demande :

— Alors, on retourne à la maison ?

— Jamais de la vie ! riposte-t-il. Je n'aurais tout de même pas perdu la moitié de la face pour rien !

Il recule de six pas, se précipite contre la porte et lui donne un bon coup d'épaule, mais il rebondit, comme une balle-mousse.

— Bon Dieu ! murmure-t-il plaintivement. Ce que ça fait mal !

— Pourquoi n'y avez-vous pas songé d'abord, ô mon maître à penser ! lui dis-je. Si Bulle et Eddie nous ont précédés ici, c'était précisément pour s'assurer que tout était bien cadenassé !

— Il va falloir briser une vitre ! déclare-t-il catégoriquement.

Il se laisse tomber à quatre pattes et se met à fouiller le sol.

— Ne soyez pas idiot, Sam. Vous ne pouvez pas vous mettre à briser les vitres sans ameuter le quartier. Les flics vont arriver et ça...

Le bruit du verre brisé me cloue le bec au beau milieu de ma phrase. Sam a trouvé ce qu'il cherchait : un morceau de brique et il l'a lancé dans la fenêtre. Je tremble à la perspective de voir arriver les agents, mais Sam s'est déjà glissé par la fenêtre et m'ouvre la porte.

A l'intérieur, il fait tout noir. C'est sinistre à faire peur. Sam allume une lumière, mais ça n'améliore guère l'ambiance. Le magasin est plein d'un bric-à-brac monstre. Des chaises et des tables jonchent le sol ; toutes sont couvertes de poussière. Il y a aussi quelques commodes surmontées de glaces ternies et un antique divan à pattes maigrichonnes qui me fait penser derechef à Bulle.

Sam fouine un peu partout, l'œil aux aguets, puis se plante au milieu de la pièce et allume une cigarette.

— Je ne comprends pas, dit-il, complètement abasourdi.

— Et quoi donc ?

— C'est ridicule... Ça ne vaut rien ! Ce sont des saletés !

— Que voulez-vous dire ? Des saletés ? Ce ne serait pas des antiquités, si ce n'était pas des saletés, non ?

— Ce divan est du pur Sheraton, c'est possible. (Il me montre le sofa), mais le reste c'est de l'imitation sans valeur. Du toc !

— Vous croyez que Romaine a fait fortune en vendant des antiquités bidon ?

— Il n'aurait même pas réussi à tirer de tout ce bordel de quoi payer l'indéfrisable de bobonne ! fait Sam sèchement. Ça ne paierait même pas le loyer de la boutique !

— Maintenant que nous voilà renseignés, filons, dis-je, pleine d'espoir. Je crois toujours entendre les flics !

— C'est votre imagination, mon chou ! Puisque nous sommes sur place, autant approfondir un peu nos recherches.

Il se remet à fureter partout. Je me dis que s'il tient à se décarcasser à fouiller dans ce tas de vieux meubles vermoulus, c'est son affaire et pas la mienne. Dans un coin éloigné de la pièce, j'avisé une chaise qui me paraît moins miteuse que le reste. Je me dirige vers cette chaise, histoire de me reposer un peu les jambes pendant que Sam joue les Sherlock Holmes.

Mais juste avant d'atteindre la chaise, je trébuche et m'étale à plat

ventre par terre. Je me relève en frottant ma cheville. J'ai déchiré mon bas et la peau est éraflée à cet endroit-là. Je prononce à mi-voix quelques jurons bien corsés. Tout ça, c'est la faute de Sam. En tournicotant dans la boutique, monsieur a déplacé une petite table ; il s'ensuit qu'une stupide languette de fer qui dépasse de sept ou huit centimètres le plancher, s'est trouvée à découvert. Je suis si vexée que je donne un coup de pied dans ce bout de fer malencontreux, mais à peine l'ai-je frappé de la pointe de ma chaussure, que je pousse un grand cri.

Le sol se dérobe sous mes pieds et je plonge dans le vide. De nouveau, je laisse échapper un hurlement d'angoisse et atterris brutalement sur mon séant. Ce contact avec ce qui me paraît être du ciment (c'en est, d'ailleurs) est atroce. C'est encore pis que le jour où un producteur imbécile m'avait invitée à faire un tour à cheval, ce qui m'obligea à prendre mes repas tout debout, pendant toute une semaine !

Le visage inquiet de Sam se hasarde alors au-dessus du trou.

— Comment ça va, Mavis ? Qu'est-ce qui s'est donc passé ?

Je grogne :

— Le parquet a basculé, comme à un signal donné... J'ai des contusions partout !

— J'arrive ! s'empresse-t-il de répondre, et il dégringole l'échelle pour venir à mon secours.

Je me relève et me tâte délicatement. Rien de cassé, mais j'ai mal partout. Sam se plante près de moi, en ouvrant de grands yeux.

— Vous êtes une fille sensass ! s'exclame-t-il. Sans vous, nous n'aurions jamais découvert cette trappe !

— Ça ne m'aurait pas empêchée de boire et de manger ! dis-je en toute sincérité.

Sam cherche en tâtonnant le commutateur et donne la lumière.

— Vingt dieux ! souffle-t-il.

Un regard circulaire me fait découvrir la cause de sa surprise. La cave n'est pas très grande – environ trois ou quatre mètres carrés – mais on n'a pas laissé perdre la moindre place. Des caisses sont empilées un peu partout, sauf dans un coin qui abrite un coffre-fort luxueux, muni d'une fermeture à secret. Sam saisit une pince posée contre le mur et fait sauter le couvercle de la caisse la plus proche. Puis il laisse échapper un léger sifflement et tend le doigt :

— Voyez-moi ça, Mavis !

— Encore des vieilleries ?

— Mais regardez donc !

Je m'approche en boitillant de la caisse, inspecte son contenu et siffle comme Sam, mais avec un sentiment d'admiration encore plus prononcé.

— Qu'est-ce que c'est, selon vous ? demande Sam d'une voix enrrouée.

— Si mes petites mirettes perçantes ne me trompent pas – et elles ne me trompent pas – c'est du chinchilla.

— Une caisse pleine ! s'écrie-t-il. (Il compte les caisses les unes après les autres.) Huit caisses pleines, peut-être !

— Alors il vend du chinchilla comme si c'était des antiquités ? dis-je, au comble de l'étonnement.

— Et le coffre ? dit Sam. Qu'est-ce qu'il a planqué, là-dedans, selon vous ?

— Des trucs que gardent les vieux radins. Du vison, peut-être.

— Ou des cailloux, murmure Sam. Des émeraudes ou d'autres babioles de ce genre ! (Il tente en vain d'ouvrir le coffre, mais il faudrait de la dynamite pour ébranler la porte.) Mavis chérie ! (Sam sourit d'un air tout attendri.) Première mission accomplie ! Nous savons maintenant comment Romaine gagnait son fric en vendant soi-disant des antiquités !

— Vous croyez ?

— Sûr. Les antiquailles servaient de couverture pour son vrai biseness. C'était bel et bien un recéleur !

— Un re, c'est quoi ?

— Céleur !

— L'heure de quoi ? Du crime ou du berger ?

— Je ne vous demande pas l'heure qu'il est ! réplique Sam, exaspéré. C'était un gars qui se chargeait de fourguer la marchandise volée par des casseurs. Voilà ce que c'était, ce brave Romaine ! La boutique d'antiquités n'était pas destinée à rapporter de l'argent. Romaine devait sûrement engueuler les clients qui s'avisait d'entrer dans son magasin. C'est ici, dans cette cave, qu'il dissimulait son vrai commerce !

— Et c'est pour ça qu'il a été tué ?

D'un air assuré, il réplique :

— Ça ne fait pas un pli.

Sam gare la bagnole une centaine de mètres avant l'entrée de la propriété des Romaine et coupe les gaz.

— Je n'aime pas vous voir retourner là-dedans, dit-il. Ça m'ennuie beaucoup. Ça pourrait être dangereux.

Je rétorque :

— Pourquoi serait-ce subitement dangereux ? Plus que cet après-midi ou au début de la soirée ?

— Maintenant que nous savons la véritable profession de Romaine, quantité de choses s'expliquent. Nous avons un mobile pour son assassinat ; nous savons pourquoi il fréquentait un type aussi peu recommandable que Mike English et pourquoi il avait embauché un truand comme Eddie Howard pour lui servir de garde du corps.

— Vous êtes injuste à l'égard d'Eddie, fais-je. Pour moi, c'est un incompris !

— Comme Floyd, le cogneur, sans doute ! ricane Sam. Mavis, soyez chic. Laissez-moi vous reconduire chez vous.

— Vous oubliez un détail. Bulle m'a engagée pour lui tenir compagnie pendant le week-end. Si je ne suis pas à mon poste demain matin, je ne serai pas payée.

— C'est bon, fait Sam, vexé. Après tout, c'est de votre vie à vous qu'il s'agit !

Je lui demande alors :

— Et maintenant qu'allez-vous faire ! Aller raconter aux flics que nous avons découvert toutes ces fourrures dans la cave ?

— Bien sûr ! bien sûr, dit-il, d'un ton évasif. Un jour ou l'autre, il faudra bien y arriver !

— Mais quand ?

— Très bientôt. (Sam consacre alors toute son attention à la cigarette qu'il allume.) Je ne veux rien précipiter. Nous avons découvert le fil conducteur, la bonne piste, non ? Si nous savons l'utiliser adroitement, nous finirons bien par tomber sur l'assassin...

— Le lieutenant Gerassi ne trouvera pas ça de son goût, Sam. Vous connaissez l'article du code qui punit la dissimulation de preuves et le refus de témoigner ?

— Évidemment ! Mais il existe aussi des articles punissant l'effraction, le bris de clôture, le cambriolage, etc.

— Bon. Alors ne parlons plus de ça, dis-je précipitamment. Comment allez-vous faire pour repérer l'assassin ?

— Tout d'abord, je vais aller rendre une petite visite à cette fine mouche de Dolorès, dès la première heure, ce matin. On causera un brin. Elle prétend prédire l'avenir ! Mais c'est peut-être une fumiste. Je veux savoir à quoi m'en tenir.

— Eh ! Rappelez-vous que nous sommes associés. J'ai toujours droit aux huit colonnes à la une, dans les journaux de Détroit !

— Mais oui, Mavis. (Il me tapote doucement le genou.) Je m'en souviendrai.

— Vous n'êtes pas le mauvais cheval, Sam, je le reconnais. A certains points de vue, vous me rappelez Johnny Rio. Il avait des mains très bala... très ambitieuses, lui aussi. (Ce disant, je lui donne une bonne claque sur le poignet.) Et ces poches sous les yeux, elles vous confèrent un air plein d'extinction...

— Non. C'est « distinction » que vous voulez dire, proteste-t-il.

— Je dois vous quitter, à présent, Sam. Appelez-moi dans la matinée, hein ? Je veux être à vos côtés quand vous allez découvrir l'assassin.

— Entendu. Je vous téléphonerai vers dix heures.

— Parfait ! Bonne nuit, Sam.

*

Je descends de voiture. Sam fait faire un magnifique demi-tour à la bagnole, il agite le bras dans ma direction et disparaît à l'autre bout de la rue. J'ai le cœur gros de le voir s'en aller... Ce n'est pas un Don Juan, certes, mais c'est un gars sur qui une fille peut compter. Or, ça ne se trouve pas à tous les coins de rue, des garçons aussi sympa, même pas parmi les maris de vos meilleures amies !

L'allée me paraît quatre fois plus longue à pied qu'en voiture, mais finalement j'arrive devant la villa. Je fais le tour pour passer par derrière afin de ne réveiller personne et ne pas être obligée de donner les raisons de ma promenade. La porte de service n'est pas fermée. Je parviens à me glisser à l'intérieur de la maison sans attirer l'attention. Sur la pointe des pieds.

Je gagne ma chambre. En passant, je m'aperçois que le salon est plongé dans l'obscurité. J'en conclus que Bulle et Eddie sont déjà couchés depuis un bon bout de temps.

Une fois dans ma chambre, j'allume et ferme la porte. Tout est comme je l'ai laissé. Les oreillers planqués sous les couvertures dessinent une silhouette très plausible. On dirait vraiment une gonzesse couchée dans son lit. Je me félicite illico du beau boulot que j'ai fait là !

Il est minuit passé, je suis éreintée. Mes contusions recommencent à me faire souffrir et je me hâte de me déshabiller. En dégrafant mon soutien-gorge, j'éprouve cette merveilleuse sensation de libération qui nous récompense, nous autres femmes, du supplice que nous endurons à porter un de ces machins-là ! Je glisse un coup d'œil dans la glace pour m'assurer qu'après tout ma poitrine n'a nul besoin d'être remontée par des artifices. Et c'est vrai. Je puis m'en passer.

Je passe l'étroit pantalon du pyjama-caniche, remets la petite chemisette à fanfreluches, donne à mes cheveux une bonne centaine de coups de brosses et me voilà prête à aller au dodo. Un ravissant petit bâillement, les bras levés au-dessus de la tête, puis je soulève les couvertures et me prépare à me glisser dans les toiles quand soudain je m'immobilise, comme pétrifiée !

De mes oreillers, plus de traces – quelqu'un les a emportés et remplacés par une vraie femme ! Pas étonnant que la silhouette m'ait paru si réaliste ! Ce n'était que trop vrai : elle est là, bien réelle. Mes genoux se mettent à trembloter et un grand cri s'étrangle au fond de ma gorge.

Bulle – car c'est elle – est couchée dans le lit, en chien de fusil, comme si elle dormait paisiblement. Mais ce n'est pas le cas ! On l'a déshabillée complètement et son corps frêle prend un aspect étrangement pathétique.

Un poignard est plongé, jusqu'à la garde, dans sa poitrine menue, juste au-dessus du cœur et son sang filtre encore sur le drap du dessous, l'imprégnant de taches rouges et luisantes.

J'ai l'impression de me trouver soudain dans le frigo d'un charcutier ; je suis vraiment gelée sur place, incapable du moindre geste, même lorsque j'entends la porte s'ouvrir derrière moi. Quelqu'un pénètre dans la chambre. Je ferme les yeux un moment, puis, au prix d'un effort extraordinaire, je tourne la tête pour voir qui c'est.

Mike English est planté dans l'encadrement de la porte, un pétard à la main. Impavide, il contemple le cadavre étendu près de moi.

CHAPITRE VIII

— Bravo ! Vous êtes fortiche du poignard, article Mike pesamment. D’abord Romaine ; ensuite sa femme !

Je proteste aussitôt :

— Mais je n’ai pas tué Romaine. Et sa femme non plus ! Je venais tout juste de découvrir son cadavre quand vous êtes entré !

— Gardez vos boniments pour le juge, ma jolie, grommelle-t-il. Quel est l’abruti qui vous a fourré cette idée-là dans le ciboulot ? Eddie ?

— Je vous le répète, dis-je avec toute la conviction du désespoir, je viens de rentrer dans cette chambre, il y a cinq minutes et j’ignorais que Bulle s’y trouvait avant d’avoir soulevé la couverture !

— Bien sûr, fait-il, narquois, vous n’y regardez pas de si près quand vous constatez qu’il y a déjà quelqu’un dans votre lit ! Habitude de grande amoureuse, sans doute !

— Je devais sortir ce soir. J’avais placé les oreillers sous les couvertures. Bulle ou Eddie pouvaient avoir l’idée de jeter un coup d’œil dans la chambre. Ce subterfuge m’évitait d’avoir à donner des explications ; ils me croiraient couchée. En rentrant, j’ai pensé que les oreillers étaient toujours à la même place !

— Vous êtes donc sortie ? Où ça ?

— Sortie, quoi ! Ça vous regarde ?

— Si vous étiez accompagnée, vos amis vous fourniront un alibi, insiste-t-il d’une voix suave. Mais veillez à ce qu’il soit au poil, ma beauté, car vous ne bénéficierez pas du préjugé favorable, je vous le promets !

— Je suis sortie avec Sam Barry, si vous tenez à le savoir, dis-je d’une voix qui trahit mon effroi.

— Le gros lard de la Télé ? Et où êtes-vous allés ?

— A Venice, dis-je sans réfléchir. Boire un jus dans un café express ; puis on... on... Enfin, on a bu une tasse de café, je vous dis, c’est tout.

— A Venice ! répète-t-il. Vous êtes certaine que vous n'étiez pas sortie pour acheter des objets d'art anciens ?

— C'est idiot ! Et où aurais-je pu trouver des antiquités à une heure pareille ?

— Dans la boutique de Romaine, par exemple, suggère-t-il tout de go. Ainsi vous êtes allés tous les deux fouiner dans le coin !

— Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer ça ?

— Vous jouez mieux du poignard que du mensonge, poupée jolie, affirme-t-il. Et qu'avez-vous déniché dans cette boutique ?

— Mais rien ! Rien de rien !

— Vous y avez donc jeté un coup d'œil dans le magasin ?

— Au pas de course ! On n'a fait qu'entrer et sortir ! Il n'y avait d'ailleurs qu'un tas de vieilles saloperies.

— Vous n'y êtes pas allés pour les fourrures, des fois ? demande-t-il sans avoir l'air d'y toucher.

— Bien sûr que non. Pourquoi m'intéresserais-je à un lot de chinchilla et de vison démodé ?

— Si vous n'avez fait qu'entrer et sortir, vous n'avez pas perdu de temps pour fouiller la cave ! Mais maline comme vous l'êtes, vous avez dû tirer aussi sec certaines conclusions de vos trouvailles, pas vrai ?

— Vous avez bougrement raison ! La cave et son contenu révèlent la véritable personnalité de Romaine. Son commerce d'antiquités, ce n'était qu'une façade pour dissimuler ce qu'il était réellement, un re... célinstant ou célmoment... je ne sais plus au juste.

— Un re... quoi ?

— Ah ! c'était peut-être un re... céleur. Mais tout ça c'est du pareil au même. Il jouait la comédie. Un fourbe, quoi !

— Un fourgue, vous voulez dire ?...

— Oui, ce n'était qu'un malfaiteur, ce qui explique qu'il ait eu un autre malfaiteur comme vous pour ami ! (Je commence à reprendre du poil de la bête en le voyant aussi... embêté !) Autre chose, monsieur Mike English, tout cela vous donnait un excellent mobile pour assassiner M. Romaine. Vous vouliez ni plus ni moins reprendre sa combine à votre compte !

— Vous avez beau être astucieuse, murmure-t-il, vous n'allez tout de même pas me faire croire que vous avez trouvé ça toute seule !

— Ma foi, fais-je en haussant les épaules, Sam Barry m'a donné peut-être un petit coup de main...

— Je vois ! Et après vous avoir déposée ici, il est allé aussitôt raconter ça aux flics, hein ?

— Ce n'est pas le genre de Sam ! Il tient à découvrir tout seul l'assassin. Il est certain que ça lui vaudra un supplément de publicité pour son émission. Il dira aux flics que Romaine était un re... c'est je ne sais quoi, quand il aura alpagué l'assassin.

— Il ne se mouche pas du pied, votre Sam Barry ! murmure ironiquement Mike.

Je proteste aussitôt :

— Il n'y a pas de quoi rire, vous savez ! Sam Barry est un gars très bien, et si c'est vous l'assassin, vous feriez bien de commencer tout de suite à vous faire de la bile !

— Vous avez raison, Barry doit être un gars vraiment sensass ! Aussi, s'il a déjà trouvé la bonne piste, avez donc la gentillesse, ma poulette, de lui faire savoir qu'un second meurtre a été commis. Allez donc le prier de venir vous rejoindre.

— C'est une idée du tonnerre ! dis-je, au comble de l'enthousiasme.

Joignant le geste à la parole, il a déjà ouvert la porte pour me laisser sortir de la chambre.

Pourquoi hésiter ? Allons-y ! Au bout de quelques pas, un doute subit me vient pourtant à l'esprit. Je m'arrête pile et lance à Mike un regard soupçonneux. Sa gueule bouffie exprime alors une telle innocence que mon doute se confirme.

— Minute ! dis-je prudemment. Si c'est vous l'assassin, d'où, vous vient cette hâte à voir rappliquer Sam ?

— Je ne suis pas l'assassin, Mavis chérie, fait-il en feignant une patience angélique. Mais je ne peux tout de même pas rester comme ça à attendre que Sam prouve que c'est moi !

— Oh ! Très bien ! Si c'est ainsi, je commence à comprendre, espèce de faux jeton, d'horrible gros lard ! Vous ne cherchez qu'à empêcher Sam de dire aux flics tout ce qu'il sait sur la cave, les fourrures et tout le reste !

— Allez ! Dehors ! gueule-t-il. (Il m'enfoncé alors le canon de son revolver dans les côtes.) Vous allez téléphoner à Sam, ma poupée, et tout de suite encore !

Il ne me reste rien d'autre à faire que de gagner le hall, avec Mike sur les talons – si l'on peut dire. Mais il est des moments où, même une fille sans défense aux prises avec une brute épaisse de truand armé, réussit à le rouler en cogitant au galop ! Les femmes sont plus

malignes que les bonshommes à tous points de vue, c'est bien connu. Plus rapide que l'éclair, je me mets donc à gueuler à tue-tête :

— Eddie ! Au secours !

— Vous ne déclarez pas vite forfait, poulette, reprend Mike avec une pointe d'admiration dans la voix. Ça, au moins, je vous l'accorde.

— Attendez qu'Eddie s'occupe de vous ! Vous m'en direz des nouvelles !

— Dans ce cas, à quoi sert d'attendre ? Pourquoi ne s'occuperait-il pas de moi tout de suite. (Il me pousse avec la pointe de son flingue le long du couloir jusqu'à une porte, tout au bout. Il l'entrebâille.) Benny ! crie-t-il.

Benny sort, nous emboîte le pas, sur la pointe des pieds, jusqu'à la porte qui précède celle de ma chambre. Benny tient encore le pétard qu'il m'avait mis sous le nez à notre arrivée, la veille, après l'émission. Il reste planté à côté de la porte, le pistolet à la main.

— A vous de passer, chérie, déclare Mike derrière moi. Faites vite.

Je me mets à hurler :

— Non, non, jamais de la vie ! (A ce moment il m'enfoncé le canon de son pistolet... vous devinez où.) Mike English, vous n'êtes qu'un...

La porte s'ouvre alors brusquement, et Eddie apparaît en pyjama, en clignant des yeux pour se réveiller.

— Qu'est-ce que... ?

La crosse du pistolet de Benny s'abat sur la nuque d'Eddie. Il se recroqueville et s'effondre par terre.

Je m'écrie aussitôt :

— Il est mort ! Il a été assassiné comme Bulle !

— Mollo ! mollo ! clame English, à bout de patience. Votre petit copain n'est pas mort ; il est dans les pommes, c'est tout. Il est bon pour une migraine au réveil. Si on le laisse se réveiller évidemment. Colle-le dans son lit, Benny, et ne le quitte pas des yeux.

— Que voulez-vous dire par « si on le laisse se réveiller » ?

Il hausse ses larges épaules :

— Si vous passez ce coup de fil, il garde la vie sauve. Mais si vous refusez...

— Entendu, je marche ! dis-je, toute désespérée. Je vais téléphoner à Sam... Mais je ne connais pas son numéro.

— On vous le dégotera, trésor ! lance-t-il, sans s'émouvoir. Je parie tout ce que vous voulez qu'il existe un annuaire des téléphones dans

cette boîte. Partout où il y a un téléphone, on trouve d'ordinaire un annuaire, non ?

— Ça vous ennuie si je passe d'abord un peignoir ?

— Pas la peine, dit-il, toujours désinvolte. (Je sens ses yeux de braise percer de grands trous dans le nylon de mon léger pyjama.) Vous êtes très bien comme ça !

Il me conduit droit à un petit renforcement dans le couloir, où se trouvent un téléphone et un annuaire.

Je soupire d'aise en apercevant une fenêtre, à portée de ma main. Je ne peux m'empêcher de me rappeler que Romaine a été poignardé en téléphonant. Si les lumières s'éteignent pendant que je décroche, je suis bien décidée à me jeter par la fenêtre avec l'appareil, les fils et tout le bordel !

Mike trouve le numéro sans peine et me tend l'appareil, pendant qu'il forme lentement le numéro.

— Dites-lui que vous venez de découvrir le cadavre de Bulle, un poignard planté en pleine poitrine. Dites aussi, qu'à votre avis, l'assassin se trouve encore dans la maison et que vous êtes morte de peur. Demandez-lui de venir vous retrouver tout de suite, et surtout de ne pas prévenir la police, car c'est maintenant qu'il va certainement avoir l'occasion de pouvoir attraper l'assassin !

J'écoute, tristement, la sonnerie du téléphone à l'autre bout du fil, retentir longuement chez Sam. Je souhaite, sans trop y croire, qu'il n'est pas chez lui. Hélas ! Il finit par décrocher en poussant un grognement ensommeillé.

— Savez-vous que la vie d'Eddie est entre vos mains, poupée ? murmure doucement Mike, en me raclant les côtes avec la pointe de son arme.

— Qu'est-ce que c'est ? fait la voix pâteuse de Sam à mon oreille.

— Ici, Mavis. (Je n'ai pas besoin de me forcer, le tremblement de ma voix est cent pour cent authentique.) Il vient de se passer quelque chose d'horrible !

— Quoi ?

Sa voix s'éclaircit subitement.

— Maintenant, c'est Bulle, dis-je en balbutiant. Elle... elle a été assassinée !

— Assassinée ? (Son cri fait résonner mon tympan comme un tambour.) Vous avez picolé, Mavis ?

— Non. Mais c'est vrai. Je viens de trouver son corps – poignardé

comme celui de M. Romaine. Oh ! Sam ! (Je baisse alors le ton ; on dirait un faible gargouillis.) Je crois que le meurtrier est encore caché dans la maison. Si vous pouviez venir jusqu'ici, presto, vous avez de fortes chances de le coincer.

— Je ne peux pas risquer votre peau, mon chou ! réplique-t-il, très décidé. Je vais prévenir la police tout de suite.

— Non ! Non ! Ne faites pas ça ! Vous ficheriez tout en l'air. Pensez à votre publicité, Sam. Je n'aurai pas de pépin, si vous vous dépêchez !

— Je serai là dans dix minutes, hurle-t-il. Et... heu... s'il fait mine de jouer la fille de l'air avant mon arrivée, tâchez de l'occuper, voulez-vous ?

— L'occuper ? dis-je. Mais comment ?

— Eh bien, fait-il avec un discret tousotement, vous êtes une femme, n'est-ce pas ? Je n'ai pas besoin de vous donner de conseils. Une fille splendide comme vous doit savoir comment on occupe un bonhomme !

— Il faut peut-être que je me laisse peloter ? Ou que je lui fasse une exhibition de la danse des sept voiles ?

— Ah ! vous avez pigé, s'écrie Sam, soulagé. C'est un bon truc, la comédie amoureuse, ça ne rate jamais, ça !

Je me mets à rouspéter :

— Il n'y a pas une minute, vous refusiez de mettre ma vie en danger... Et maintenant je peux y aller, non seulement de ma vie, mais aussi de ma vertu, rien que pour vous faire de la publicité !

— Mavis chérie, supplie-t-il. Je n'entends nullement vous donner des ordres. Du reste, je serai là avant que vous ayez senti le moindre courant d'air, à condition, bien entendu, que vous sachiez jouer de vos fameux voiles !

— Si vous n'êtes pas ici dans dix minutes, j'appelle la police !

Après avoir hurlé cette menace, je claque le récepteur contre le crochet, en espérant qu'il en aura le tympan crevé, Sam !

— Il arrive ? grince Mike.

— Le salaud ! dis-je, avec amertume. Il se fiche pas mal que j'aie la gorge tranchée, lui ! L'essentiel, pour lui, c'est de faire bénéficier son émission de la publicité gratuite d'un fait divers sanglant !

— Il arrive ? demande encore Mike d'une voix aigre.

— Bien sûr ! Un troupeau de chevaux sauvages ne l'arrêteraient pas ! De plus, il veut qu'en l'attendant je séduise l'assassin ! Histoire

de le faire tenir tranquille jusqu'à l'arrivée de Sam ! Vous parlez d'un brave !

— C'est tout ce que je désirais savoir, conclut Mike. Maintenant allez retrouver les autres dans le salon, trésor.

J'éprouve un nouveau coup au cœur en reconnaissant « les autres » : Dolorès et Abigail. Elles se trouvent assises côte à côte sur le divan. Dolorès porte un sweater de cachemire rose et un pantalon de toile blanche qui lui moule les cuisses et les jambes. Elle semble soucieuse, presque terrorisée. Abigail est encore revêtue de sa toilette de satin vert, à croire qu'elle la porte même au lit ! Ses cheveux grisonnants sont tout ébouriffés et auraient bien besoin d'un coup de brosse, mais son visage anguleux arbore un petit air suffisant. Elle se prépare, dirait-on, à s'offrir une pinte de bon sang !

Je m'enquiers auprès de Mike :

— Qu'est-ce qu'elles fabriquent donc ici ?

— C'est un surbournement ! annonce-t-il avec un sourire satanique. Tout le monde est invité. Alors, ça n'aurait pas été chic de laisser tomber ce pauvre vieux Sam. Il nous reste à attendre son arrivée et le réveil d'Eddie Howard.

De la pointe de son revolver, Mike me pousse vers le divan où je vais m'installer entre les deux femmes. Abigail pousse un léger soupir et ferme les yeux :

— Je les sens, déclare-t-elle de sa voix sinistre. Ils rôdent autour de nous, de plus en plus puissants, avec le temps... Jamais le Malin ne s'est manifesté avec tant de force et de dynamisme. C'est passionnant !

— Allons ! laissez tomber toutes ces salades ! fait Dolorès, tendue. Gardez ça pour la télé !

— Je vous ai déjà dit, ma chère (les yeux d'Abigail s'allument en contemplant la brunette.) de ne pas vous moquer de la Vérité ! Ne riez pas de choses incompréhensibles pour vous ! Le Malin est tout-puissant et nous ne sommes que des pantins entre ses mains. Vous ne pouvez pas lui résister. Si vous êtes raisonnable, faites comme moi – et vous serez sauvée.

— Si vous n'aviez pas fait l'idiot à Long Beach, nous ne serions pas dans ce merdier, réplique Dolorès. Vous êtes cinglée. Vous croyez vraiment à toutes ces stupidités ?

— Bien sûr, que j'y crois ! s'exclame Abigail avec sa suffisance coutumière. Je m'étonne que vous puissiez en douter !

— Qu'est-ce qui s'est donc passé, à Long Beach ? dis-je, toujours fine mouche.

Puisque je me trouve coincée entre elles, il n'y a pas de raison pour que je reste en dehors de la conversation. Je regarde poliment Abigail ; mais je m'en repens aussitôt ! Son nez crochu se tourne soudain vers moi et je ne réussis pas à maîtriser le brusque tremblement qui m'agite quand ses yeux noirs se mettent à me vriller le crâne.

— Une si jolie fille ! reprend-elle, mielleuse, sans répondre à ma question. Blonde naturelle ! Et quel corps charmant ! Tout blanc et rose ! Vous le savez, naturellement, n'est-ce pas, chérie ?

— Je sais quoi ? fais-je d'une voix où perce l'inquiétude.

— C'est votre type que les démons préfèrent. Vous êtes la plus vulnérable. (Elle me caresse la main, je la retire brutalement pour échapper à l'étreinte de ses doigts crochus.) C'est pour ça que vous sentez la puissance des Esprits mauvais, continue-t-elle, en gloussant. C'est vous, plus que toute autre dans la pièce, qui êtes en danger...

— Ne l'écoutez pas, coupe Dolorès sèchement. Ça la rend plus méchante encore ; plus elle fait peur, plus elle biche ! Ce n'est qu'une follingue, une pauvre cinglée !

Abigail regarde Dolorès d'un œil haineux, puis elle se remet à ricaner.

— Je voudrais avoir votre don, ma chère, lui dit-elle, à mi-voix. Être capable de prédire l'avenir – et avec quelle exactitude ! Ça ne vous effraie pas de savoir qu'un homme ne peut pas échapper à son destin, même si vous vous donnez tant de peine pour le mettre en garde ? Comment vous sentiez-vous, cette nuit-là, Dolorès, quand il était là, près de vous, à suivre la fuite des heures et que son destin s'écoulait comme du sable, entre vos doigts ?

— Bouclez-la, immonde sorcière ! s'écrie Dolorès.

— Est-ce que vous le plaigniez ? poursuit gaillardement Abigail, vous qui connaissiez ses vaines tentatives pour fuir son inexorable destin ? Vous qui saviez qu'il n'avait pas la plus petite chance d'esquiver le rendez-vous que lui avait donné la Camarde ?

— La ferme ! beugle Dolorès, au bord de la crise de nerfs.

— J'alimente la conversation, ma chère. Vos dons m'intéressent à tel point que... dites-moi, avez-vous d'autres révélations pour ce soir ? Voyez-vous de nouveau la Mort rôder dans cette pièce où, il y a quelques heures à peine, elle a déjà fait une victime ? Qui d'entre nous mourra ce soir ou cette nuit, mon chou ? La jolie blonde qui est entre nous deux, peut-être ? Ne dissimulez pas vos talents, Dolorès, dites-nous ce que vous savez.

— Elle retarde, s'exclame Mike, très décontracté. C'est déjà

consommé !

— Qu'est-ce que vous racontez ? demanda Dolorès, d'un ton rauque.

— La femme aimante a subi le sort de son mari chéri ! déclare Mike avec une brutale indifférence. Un poignard dans le cœur, tout comme ce pauvre Ray !

— Elle est... morte ? demande Dolorès d'une voix brisée.

— Tout ce qu'il y a de plus morte ! assure Mike.

— Qui l'a tuée ? demande Abigail.

— Cette jolie fille ! Cette blonde naturelle au corps blanc et rose. (Il imite férocelement la voix d'Abigail.) La gosse si vulnérable assise à côté de vous !

Dolorès s'écarte brusquement de moi et me regarde, les yeux remplis d'horreur. Je proteste :

— C'est faux ! Il ment !

— Je me suis trompée à votre sujet, ma jolie, déclare Abigail en me soufflant dans l'oreille. Lourdemment trompée ! (Sa main osseuse m'enserme le poignet avec une force inattendue.) Vous êtes intelligente. Vous savez comme moi l'inutilité de lutter contre le Malin. Au contraire, il faut travailler pour lui, n'est-ce pas ?

Elle resserre encore plus fort mon poignet ; je pousse un cri de souffrance, sans réussir à me dégager. Elle avance alors sa sale tête de vipère tout près de moi. Je suis saisie d'une effroyable répulsion qui me donne la nausée quand je vois la sueur perler sur sa lèvre supérieure, sa bouche frémir, ses yeux briller d'un ardent désir.

— Dites-moi, ma jolie, reprend-elle en bavant de volupté, qu'avez-vous ressenti en plongeant le poignard dans un cœur qui vivait, qui battait ?

D'un effort surhumain, je parviens enfin à libérer mon poignet, je bondis du divan et traverse la pièce en courant pour aller retrouver au bar Mike qui se verse à boire. Je lui crie, hors d'haleine :

— Débarrassez-moi de cette vieille folle, vous m'entendez ?

Il me regarde distraitement un instant, en ricanant.

Puis ses lèvres se pincent, les coins de sa bouche s'abaissent. Un éclair glacial, chargé de sinistres calculs traverse son regard. Mon cœur se met à battre à tout rompre.

— Elle vous fait peur, hein, poupée ? laisse tomber Mike d'une voix enrouée. Vous avez les foies en l'écoutant, hein, ma toute belle ? Je m'en souviendrai !

CHAPITRE IX

Soudain le bruit d'une voiture qui dévale l'allée se fait entendre. Il devient de plus en plus fort et emplît bientôt la pièce. Puis c'est le grincement strident des freins, suivi d'un brusque silence quand on coupe le moteur. Des pas lourds résonnent sur le perron, la porte se referme brutalement et, quelques instants après, Sam Barry entre dans le salon en coup de vent.

Je crie à tue-tête :

— Bravo ! Voici les *marines* ! On est sauvé ! Bravo !

Sam s'arrête net au milieu de la pièce et contemple bouche bée Mike ou son flingue, à moins que ce soit les deux à la fois ! Il cligne des yeux, à plusieurs reprises et s'avise alors de la présence de Dolorès et ; d'Abigail. Il ouvre une bouche grande comme un four. Enfin, il tombe sur moi. Ses yeux semblent lui sortir tout à coup de la tête. J'avais oublié que c'est la première fois qu'il me voit revêtue de mon pyjama à la caniche. Sans compter que cette tenue lui donne un aperçu inédit et assez suggestif de mes charmes.

— Qu'est-ce que... ? (Sa gorge serrée ne parvient pas à laisser passer sa salive.) Qu'est-ce... ?

— Mike a voulu que je vous invite à vous joindre à nous ! Il m'a fait téléphoner sous la menace de son pistolet.

— Et l'assassinat de Bulle Romaine, alors ? demande Sam, d'une voix blanche. C'était une plaisanterie ?

— Pas du tout ! assure Mike. Son cadavre est toujours visible dans l'une des chambres.

— Qui est-ce qui l'a descendue ?

— Cette petite réunion nous l'apprendra, j'espère, fait Mike de son ton le plus dégagé. Je me suis dit que la meilleure façon, c'était de réunir ici tout ceux qui se trouvaient déjà dans le salon, quand Romaine a été poignardé.

— Arrêtez ! s'écrie Sam sur le mode mélo. Ça me dit quelque chose, ce truc-là ! J'ai dû lire ça dans un bouquin. Non... c'est peut-être dans un film que j'ai vu utiliser cet original subterfuge...

— Ah ! j'oubliais ! ricane Mike. Vous êtes un amuseur public, Barry, un petit rigolo ! Pourtant, je dois dire que vous ne m'avez jamais fait rire. Moi, dès que je vois votre gueule à la télé, je tourne tout de suite le bouton !

— Je comprends ça ! répond Sam du tac au tac. Notre émission s'adresse à un public ayant tout de même un certain niveau intellectuel !

— Fermez ça ! s'écrie Mike. Je ne vous ai pas invité à cette petite réception pour entendre vos conneries. Nous sommes réunis pour découvrir l'assassin de Raymond Romaine et de sa femme. Je n'ai pas appelé Gerassi. Il ne serait pas foutu de retrouver un clébard perdu. Alors, vous pensez bien, un assassin, qu'est-ce que ce serait !

Un bruit de pas, venant des chambres, se rapproche soudain. Mike tend l'oreille et s'esclaffe :

— Ça m'a tout l'air du gars tant attendu, celui qui va compléter notre petit groupe !

Eddie Howard entre alors lentement, suivi par Benny, qui lui enfonce son pistolet dans le gras du dos.

— Nous t'attendions, Eddie, glousse Mike. Qu'est-ce qui t'a retenu si longtemps ?

J'enrage d'avoir à l'admettre, même en mon for intérieur, mais toutes les fois que je vois ce diable d'Eddie Howard, je me sens toute chose.

Il a eu le temps de s'habiller et, malgré sa chemise froissée, son pantalon fripé et ses cheveux dans les yeux, je me trouve complètement subjuguée. Je sens, d'instinct, depuis le début, que ce n'est pas le genre de type à qui je peux faire confiance si je le laisse s'approcher de moi, mais je sais fort bien aussi que je ne peux pas davantage compter sur moi. Alors, au fond, tout ce que je veux, c'est me tenir le plus près possible de lui. Le métier de femme est chose tellement compliquée, par moment, qu'on se demande si ça vaut vraiment la peine de recourir à tous ces maquillages, nylons et autres bidules destinés à améliorer la présentation ! Tout ça pour vous dire que malgré mon pantalon collant qui me moule la croupe et les cuisses, malgré cette veste à fanfreluches qui laisse si bien voir mes avantages, Eddie ne daigne même pas m'honorer d'un regard ! Allez-y comprendre quelque chose ! Il préfère cribler Mike English de coups d'œil haineux. Bien qu'il parle d'une voix frémissante de rage, Eddie n'en conserve pas moins ce délicieux accent d'homme cultivé.

— Tu crois t'en tirer avec toute cette comédie, English ? gronde-t-il.

— J'essaye de démasquer l'assassin de Ray et de sa femme, riposte Mike d'une voix unie.

— Alors, Bulle ? reprend Eddie, l'air stupide. Elle est... morte ?

— Tu sembles surpris, mon petit Eddie ! s'écrie Mike, plein d'une affectueuse compassion. Ce sont les suites du gnon que t'as reçu sur le ciboulot, pas d'erreur ! Interroge donc ton équipière !

— Mon équipière ?

— Oui, cette idiote de blonde qui est moins noix qu'elle n'en a l'air, La même tout sucre, tout miel, qui manie le poignard en virtuose !

— Vous parlez de Mavis ? demande Sam, incrédule. Vous avez perdu la boussole, English ?

— Sûr qu'il est dingue ! lance alors Eddie. C'est un paranoïaque ; en tout cas, c'est ce qu'il serait, s'il faisait son poids de cervelle !

Mike quitte alors le bar avec une grâce féline qui rend plus inquiétant encore son format d'armoire à glace.

— Alors, je suis sinoque, hein ? murmure-t-il. Très bien. Voyons à quel point je le suis, bébé. La boutique d'antiquaire de Ray Romaine n'était qu'une couverture. Notre homme était en réalité l'un des plus beaux fourgues de Los Angeles.

— Et alors ? fait Sam.

— Eddie Howard devient le porte-flingue de Ray et s'installe dans la place, poursuit Mike. Il ne lui faut pas longtemps pour découvrir le vrai boulot de son patron. Ça l'arrange bien, ce brave Eddie ! D'autant mieux qu'à la même époque il devient le chérubin de la patronne. Ils se mettent d'accord pour éliminer le mari et, du même coup, mettre le grappin sur la combine.

— Tu es fou ! lance Eddie.

— Eddie veut le biseness, mais il se passerait bien de Bulle, continue Mike. Il se démerde, notre Eddie, avec une blonde bien ballotée nommée Mavis Seidlitz. Mais entre-temps il continue à filer le parfait amour avec Bulle. Il compte sur elle pour le débarrasser du mari. Après quoi, il se chargera de la tendre veuve.

— Je ne vois toujours pas ce que vient faire Mavis dans ce micmac, proteste Sam.

— La ferme ! Ecoutez-moi, dit Mike. Romaine reçoit dans son courrier ce poulet lui recommandant de suivre l'émission de Sam Barry. Ça le tracasse, l'ami Ray. Il est embringué dans un boulot pas très catholique, et il y a un tas de truands qui se feraient un plaisir de lui faire avaler son acte de naissance. Les casseurs, par exemple, qui

ont risqué leur peau à dévaliser les magasins d'une grande compagnie de fourrures et doivent se contenter d'encaisser, de ce receleur de Romaine, le dixième à peine de ce que vaut la camelote... Romaine est au courant de ces manigances. Alors, il demande l'avis d'Eddie ; celui-ci, sautant sur l'occasion, lui propose d'embaucher un enquêteur pour le renseigner sur cette émission de télévision. Il lui conseille à cet effet d'engager une souris. Comme par hasard, il connaît la fille rêvée, c'est Mavis Seidlitz !

Je proteste, indignée :

— C'est faux ! M. Romaine voulait prendre contact avec Johnny Rio. Quand il a appris...

— Silence ! ordonne Mike.

Et moi, aussitôt, d'obtempérer. Oui, messieurs-dames, c'est à ce point-là !

— Écoutons son roman, propose Eddie d'une voix lasse. Je parie que la fin sera plus délirante encore !

— Eddie suggère une autre idée à Ray, reprend Mike. Si un incident se produit au cours de l'émission – si quelqu'un profère des menaces directes contre Ray – pourquoi ne ramènerait-il pas tout le monde chez les Romaine pour essayer de découvrir le fin fond de l'histoire ? Dès la prédiction de Dolorès, Eddie est certain de gagner. Il rapplique à la propriété avec toute la troupe, y compris Mavis, et charge celle-ci de refroidir Ray, à la première occasion – ce qu'elle s'empresse de faire. Le seul pépin, pour Eddie, c'est que Ray me demande d'aller le trouver et d'assurer sa protection – ce dont je m'acquitte.

— Votre hypothèse est pleine de lacunes et de trous grands comme des cratères ! proteste Sam, méprisant. Comment Eddie pouvait-il savoir que des menaces de mort allaient être proférées contre Romaine, au cours de mon émission ? A moins que Dolorès ne soit, elle aussi, une de ses complices ?

— Je n'avais jamais aperçu cet individu avant l'assassinat de Romaine, assure Dolorès à voix basse. Je l'ai vu pour la première fois en pénétrant au salon, le soir du crime.

— Qu'est-ce que vous dites de ça ? demande Sam, triomphant.

— Très bien, marmonne Mike. Nous finirons bien par découvrir la vérité... (Il traverse lentement le salon et s'arrête devant Dolorès. Elle le regarde un moment, puis détourne la tête.) Dites-nous la vérité, sur votre prédiction, articule Mike, d'une voix âpre. Sinon vous serez jugée pour complicité...

— Non ! souffle-t-elle tout bas.

— Avez-vous réellement le pouvoir de prédire l'avenir ? demande Mike.

— Bien sûr que non ! reprend Dolorès. Personne ne peut prédire l'avenir.

— Alors, pourquoi avez-vous annoncé l'assassinat de Romaine ?

— Je suis actrice, explique-t-elle. Mais les cachets sont rares. Je croyais décrocher d'autres contrats en participant à l'émission de Sam Barry. Je lui ai fait croire que j'étais une adepte de l'amour libre ; je lui ai promis de me faire aussi aguichante que possible devant les caméras ; il m'a engagée. La veille de l'émission, j'ai reçu un mystérieux coup de fil d'un homme désirant conserver l'anonymat. Je ne réussis pas à reconnaître sa voix. Il avait appris, me dit-il, que j'allais participer à l'émission et m'a demandé si je voulais gagner mille dollars en douce. Ma foi – je ne crache pas sur le fric – je lui réponds que ça m'irait peut-être, à condition de savoir ce que j'aurais à faire !

— La suite ! En vitesse ! s'écrie Mike.

— Il voulait, me dit-il, jouer une bonne blague à un ami. (Tout en parlant, Dolorès contemple ses chaussures d'un air accablé.) Je devais prédire la mort de cet ami – en prétendant que je pouvais lire l'avenir. Je lui répondis que ce genre d'affaires ne m'emballait pas, mais il insista. « Ne vous en faites pas, me dit-il, il s'agit d'une plaisanterie. Vous n'aurez qu'à annoncer que mon ami mourra quelques heures à peine après l'émission. Comme ça, il ne lui faudra pas longtemps pour s'apercevoir qu'il s'agissait d'une blague. » (Elle s'arrête un moment et regarde Mike d'un air suppliant.) Je ne reviendrai pas, en détail, sur la suite des événements. J'ai donc prédit le meurtre de Romaine, au cours de l'émission, en reprenant mot pour mot, les termes dont s'était servi mon correspondant au téléphone. La veille, j'avais reçu, dans le courant de l'après-midi, par un service de commissionnaires, une enveloppe cachetée contenant les mille dollars. (Elle frissonne.) Si j'avais pu prévoir un quart de seconde que ma prédiction se réaliserait et que M. Romaine serait assassiné, je n'aurais jamais...

— Bien sûr, bien sûr... (Mike tapote l'épaule de la fille d'un air distrait.) Une dernière question, mon chou. La voix au téléphone, celle que vous aviez entendue pour la première fois de votre vie, croyez-vous pouvoir la reconnaître ?

— Je... Je ne peux pas le jurer, dit-elle après avoir hésité, mais lorsque j'ai entendu pour la première fois M. Howard parler, j'ai eu la quasi-certitude que c'était la même voix, une voix cultivée, agréable, au timbre grave.

— C'est un coup monté ! proteste Eddie avec véhémence. Laissez-

moi me charger de cette roulure, je vais lui arracher la vérité, moi !

— Mollo, mollo, l'ami ! (Benny lui enfonce le canon de son arme dans le dos.) Reste où tu es, sinon...

— Eddie, reprend Mike sans élever le ton, a mis le crime au point. Il a expédié cette coupure de magazine à Romaine pour être certain que son patron suivrait l'émission Barry. Il a alors poussé Romaine à engager sa complice, à lui, Eddie, pour enquêter dans les studios. Puis il a consacré mille dollars à monter cette prédiction ; celle-ci devait aboutir au crime. (Mike regarde Sam dans le blanc des yeux pendant un long moment.) Vous connaissez la suite, puisque vous étiez ici quand Romaine a été assassiné.

— Tu oublies un détail, remarque Eddie. Et les lumières ? Ce ne sont pas seulement les lumières du salon qui se sont éteintes, ce sont toutes les lumières de la propriété. Or, le compteur et les fusibles se trouvent à l'extérieur de l'habitation proprement dite ; dans le garage, pour être précis. Alors, tu me prends pour des jumeaux ? Il aurait fallu être deux, l'un reste ici en attendant l'extinction des feux tandis que l'autre se précipite au-dehors pour fermer le compteur !

— Expliquez-nous ça, demande Sam.

— Ça ne présente aucune difficulté pour un type comme Eddie, reprend Mike, d'un ton assuré. Il s'est donné beaucoup de mal à fixer l'heure de l'assassinat ; il a même mis mille dollars dans le commerce pour le fixer à l'avance, à quatre heures du matin. Qu'est-ce qui pouvait l'empêcher d'introduire un commutateur à minuterie dans le circuit ? Il s'arrange pour lui faire couper le courant pendant trente secondes, ou davantage, selon les besoins et pour le lui faire rétablir ensuite, automatiquement. Notre Eddie savait fort bien qu'au milieu de la panique consécutive à la découverte du cadavre, il pourrait s'esquiver et récupérer en douce le commutateur, avant qu'on ne songe à aller examiner le compteur dans le garage.

— C'est plausible, déclare Sam lentement, mais vous ne me ferez jamais croire que Mavis ait poignardé effectivement Raymond Romaine !

— Ils s'étaient mis d'accord, Eddie et elle. Je suis de votre avis, Barry, reprend Mike, très conciliant, il était pratiquement impossible de dire lequel des deux a tué Ray... Seulement, il s'est passé un tout petit incident, cette nuit...

— Continuez ! grommelle Sam.

Mike raconte alors qu'il s'est introduit dans ma chambre et m'a surprise, penchée sur le cadavre de Bulle. Il évoque complaisamment les détails les plus macabres : le poignard, le sang, le cadavre et tout le

reste.

Lorsque je répète une nouvelle fois que je n'avais pas remarqué tout de suite le corps sous les couvertures parce que j'y avais fourré des oreillers avant de m'absenter, je suis obligée de reconnaître en moi-même à quel point mes explications peuvent paraître idiotes. Je vois le doute s'insinuer dans l'esprit de Sam, à la pensée que je serais restée plus de dix minutes dans ma chambre, en compagnie d'un cadavre, sans m'en apercevoir !

— Et voilà, Barry, conclut Mike. Je l'aurais prise sur le fait si j'étais entré dans la chambre quelques minutes plus tôt. Elle a tué Bulle Romaine, c'est incontestable, et c'est pourquoi j'en déduis qu'elle a pu assassiner aussi Ray.

Je proteste de toutes mes forces :

— Je n'ai tué ni l'un ni l'autre. Je vous ai dit la vérité en affirmant avoir découvert à mon retour le cadavre de Bulle dans mon lit, alors que j'avais fourré des oreillers sous les couvertures avant de partir...

Mike ne se gêne pas pour m'interrompre.

— Elle ment, elle continuera à mentir jusqu'à la gauche. Mais je connais le moyen de lui faire dire rapidement la vérité.

— Comment ça ? demande Sam.

— Si tu touches à un seul de ses cheveux, English, murmure Eddie, je te tue, je te le promets !

— Je ne la toucherai même pas du bout du doigt, mon gars, assure Mike avec un clin d'œil sardonique. Ça, c'est un boulot de femme ! Qu'en pensez-vous, Abigail ?

Je me mets alors à hurler :

— Non ! Ne laissez pas approcher cette vieille folle !

Abigail se lève lentement, un sourire satisfait aux lèvres.

— Je ne peux que vous donner mon appui, déclare-t-elle d'une voix enrouée. Le Malin ne se laisse jamais dompter. On ne peut l'avoir qu'à l'usure !

Instinctivement, je recule quand elle s'approche de moi, avec une lenteur voulue.

— Vous allez trop loin English ! crie Sam. Empêchez cette vieille sorcière d'avancer !

— Essayez et je vous expédie une balle dans le ventre, prévient Mike. Allez vous mettre auprès d'Eddie, ordonne-t-il à Sam. Allez, vite, avancez ! (Mike en trois enjambées s'approche, me saisit le bras et me le tord derrière le dos, ce qui m'oblige presque à me plier en deux.)

Benny, ordonne-t-il d'un ton sans réplique, surveille ces deux-là. (Il désigne Eddie et Sam.) Si l'un d'eux esquisse le moindre geste, descends-le.

— Compris, patron. A vos ordres !

Puis Mike me tord encore un peu plus le poignet et m'oblige à me diriger vers la porte. Pendant quelques secondes, je ne sens que cette douleur dans le bras ; puis elle s'atténue tout d'un coup, quand il abandonne son étreinte. Je me redresse péniblement pour m'apercevoir que je me trouve dans l'une des chambres à coucher, celle d'Eddie, peut-être.

Je suis encore en train de me frotter le bras quand Abigail fait son entrée et ferme la porte derrière elle.

— Dites-moi comment il faut que je vous l'arrange, demande Mike. Après, ce sera à vous de jouer. Mais faites vite. Je me fiche pas mal de la façon dont vous l'amèneriez à signer des aveux. L'essentiel, c'est qu'elle les signe. Vu ?

— J'ai compris, fait Abigail. Vous n'avez qu'à l'allonger sur le lit, bras et jambes liés.

— Très bien ! (Mike me dévisage.) Vous avez entendu ? Couchez-vous !

— Non, je ne veux pas !

Je hurle à tue-tête et d'une violente ruade, je lui envoie le talon pointu de ma chaussure dans le tibia. Il pousse un cri de douleur. Je n'ai pas le temps de sourire, car il me balance aussitôt un coup de poing dans le plexus solaire. La chambre se met à basculer et se mue en une sorte de tourbillon lumineux constellé de taches noires. Quand je reprends connaissance, je m'aperçois que je contemple le plafond. Je soulève légèrement la tête et constate que je suis étendue, de tout mon long, sur le lit, les bras en l'air, attachés vraisemblablement à la tête du lit. Impossible de les bouger. Je tente aussi de remuer les pieds. Mais je découvre vite qu'ils ont été également ligotés. Je me sens ficelée comme une dinde de Noël au moment où l'on aiguisé le couteau à découper.

— Je vous la confie, déclare Mike English. Mais faites vite, n'oubliez pas.

— Je ferai de mon mieux, promet Abigail, sans forfanterie. Mais si je pouvais me permettre une suggestion, monsieur English...

— Quoi encore ? s'écrie-t-il, excédé.

— Quand vous serez de retour dans le salon, branchez la radio, fait-elle d'un air sainte nitouche. Une musique bruyante apaiserait

sûrement les nerfs de tout le monde.

— C'est pas une mauvaise idée, réplique-t-il. De cette façon, elle pourra gueuler sans ennuyer personne, hein ?

— Exactement, monsieur English !

— D'ac ! C'est ce que je vais faire.

J'entends la porte s'ouvrir, puis se refermer et mon dernier espoir s'envole.

Le visage d'Abigail se penche soudain au-dessus de moi. Je la vois sourire :

— Alors, ma chère petite, dit-elle, presque gentiment. Vous avez entendu M. English ? Le plus vite possible, a-t-il recommandé. Aussi, dès que vous serez prête à signer vos aveux, vous me prévenez et j'arrête aussitôt.

— Vous perdez votre temps et votre salive, espèce de vieille canaille ! Vous aurez beau faire, je ne signerai jamais d'aveux ! Je serai morte de vieillesse avant !

— Vous minimisez vos possibilités, ma belle, fait-elle en souriant modestement. J'ai agi de mon mieux pour vous mettre en garde, mais vous êtes têtue. Je vous ai fait comprendre que vous apparteniez à l'espèce la plus vulnérable de toutes, mais vous avez cru en savoir plus long que moi !

Elle se penche soudain, relève la veste de mon pyjama jusqu'au cou, saisit la ceinture de mon pantalon et s'escrime à le baisser jusqu'aux chevilles.

Quand elle se redresse, c'est pour me détailler d'un air concupiscent. Une mince pellicule de sueur s'étend lentement sur son visage et je frissonne de lui voir cet éclat d'exultation méchante au fond de son œil noir.

— Quelle jolie fille ! dit-elle à mi-voix. Quel beau corps blanc et rose !

Elle étale alors ses mains devant son visage et examine longuement ses doigts maigres et cruels. On entend une brusque bouffée de musique qui vient du salon. Elle soupire d'aise.

— Maintenant vous pouvez crier tant que vous voudrez, ma chérie. Personne ne vous entendra, sauf nous, bien sûr !

Ses doigts s'abattent sur moi ; leur contact provoque dans tout mon être un violent sursaut de répulsion. Elle chantonne doucement tout en enfonçant ses doigts de plus en plus profondément dans ma chair. Elle en fouille tous les recoins avec une cruauté experte, pour violer de plus en plus mon intimité. La torture m'arrache un cri atroce

qui me déchire la gorge et retentit vainement entre les quatre murs de la chambre.

Ses doigts ignobles s'affairent de plus en plus ; la souffrance me fait plier en deux. J'entends des cris inarticulés s'échapper, sans cesse, de ma poitrine, avec une telle rapidité qu'ils finissent par se fondre en un long hurlement aigu et monotone ; je m'aperçois à peine que c'est de ma propre gorge qu'ils jaillissent.

— Vous n'aurez qu'à faire un signe de tête quand vous serez prête à signer, ma chérie, déclare Abigail pour me consoler. Tout le monde a ses limites et je crois que vous avez atteint les vôtres.

Une nouvelle vague de douleur, pire que toutes les précédentes, déferle alors en moi. Tout mon corps se cambre dans une protestation désespérée et, soudain, j'ai l'impression que ma tête éclate !

CHAPITRE X

Avant de rouvrir les yeux, je reste un moment en proie aux élancements douloureux qui me parcourent tout le corps. Je suis décidément à bout. Je suis prête à signer tout ce qu'on voudra et plutôt dix fois qu'une. Enfin, je soulève lentement les paupières, en me recroquevillant tout entière dans l'appréhension de nouvelles tortures. Je vois alors Dolorès qui me regarde avec des yeux inquiets. Elle pose un doigt sur ses lèvres.

— Ne faites pas de bruit, murmure-t-elle. Abigail attend que vous ayez repris vos esprits pour recommencer.

— Que faites-vous ici ?

— Mike m'a envoyée pour vous surveiller et pour le prévenir dès que vous aurez repris connaissance, chuchote-t-elle. Pauvre Mavis ! (Une lueur de pitié brille au fond de son regard.) Qu'est-ce qu'elle vous a fait ?

— Tout ce qu'on peut faire ! dis-je à mi-voix. Elle s'y connaît, la garce ! Mais si je parviens à la coincer, je lui arracherai le cœur, je lui tordrai le cou, je...

— Je ne peux même pas aller vous chercher le moindre verre d'eau, reprend Dolorès. Ils en déduiraient que vous êtes revenue à vous !

— Vous pourriez peut-être me délier les mains ?

— Je n'ose pas. Je regrette, mon chou, dit-elle, en larmes. Je crois qu'Abigail est vraiment folle, elle me tuerait aussitôt, de la même façon que...

Brusquement Dolorès se tait et se mord la lèvre inférieure. J'insiste :

— Écoutez, dis-je, nous n'avons guère de temps – et je me sens incapable d'encaisser de nouvelles tortures. Dès le retour d'Abigail, je vais recommencer à hurler et je signerai tout ce qu'elle voudra. Vous savez ce qui arrivera ensuite, n'est-ce pas ? Mike ne nous laissera pas le loisir, pas plus à Eddie qu'à moi, de mettre les flics au courant des moyens utilisés pour m'extorquer cette confession. Il me tuera. Si vous

ne m'aidez pas, Dolorès, vous serez aussi coupable que Mike.

Elle s'enfouit le visage dans ses mains et sanglote sans bruit.

— Je ne sais que faire, murmure-t-elle. J'ai tellement peur !

— Cette salade à propos de l'homme au téléphone qui vous aurait offert mille dollars pour monter un bateau à Romaine et prédire sa mort, ça n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

Dolorès secoue la tête et explique :

— C'est Mike qui m'a obligée à dire ça.

— Que s'est-il réellement passé ?

— C'est toute une histoire, dit-elle d'une voix sans timbre et mon rôle n'est pas précisément joli.

— Peu importe, dis-je, averse d'en apprendre plus long. Racontez-moi ça.

Brusquement, elle se met alors à me faire le récit de ses aventures.

— Ces trois dernières années, j'ai travaillé avec Abigail. Nous avons surtout opéré dans les stations balnéaires : Miami, Cuba, le Mexique, la côte Californienne, etc. On pratiquait ce qui pourrait s'appeler le chantage galant, ou l'entôlage. On choisissait une bonne poire et je lui faisais du charme. La plupart du temps, c'était un type entre deux âges, marié de préférence, qui se trouvait seul en vacances ou qui était venu assister à un congrès quelconque. Nous recherchions surtout les bonshommes originaires d'une petite ville de province qui se soucient d'autant plus de leur réputation. Abigail jouait le rôle de la mère « collet monté », appartenant à la meilleure société. Elle faisait ça très bien. Moi, je faisais marcher mon cave en lui laissant croire que j'étais folle de lui et que seule la présence continuelle de ma mère m'empêchait d'être sa maîtresse. Quand il était bien allumé, je lui racontais un beau jour que ma mère allait s'absenter pour faire une promenade en bateau ou se rendre à une réception quelconque. J'invitais alors mon amoureux à venir me voir dans ma chambre au cours de l'après-midi...

Ses joues s'empourprent subitement.

— C'était vraiment un truc dégoûtant, reprend-elle. Au moment psychologique, Abigail faisait irruption dans ma chambre et je criais : « Au viol ! » Généralement, le bonhomme ne m'en voulait pas d'avoir poussé ce cri en apercevant ma pseudo-mère. S'il essayait de protester, Abigail se mettait à l'engueuler.

» Elle jouait la grande dame indignée qui vient de surprendre un homme essayant de violer sa fille. Elle parlait haut, menaçait d'appeler la police. Comme ça, disait-elle, il ne pourrait plus jamais

recommencer à déshonorer une innocente jeune fille. Ah ! le scandale ne lui faisait pas peur à elle !

» Ce laïus prenait toujours. Le malheureux cave s'affolait et offrait une réparation. Abigail finissait par s'apaiser, peu à peu et par accepter, en rechignant, tout ce que le bonhomme voulait bien lui offrir pour arranger les choses.

» Ravis d'en être quitte sans scandale, les pauvres idiots allaient jusqu'à baiser la main de ma « mère » pour la remercier d'avoir délesté leur portefeuille de sommes qui allaient parfois jusqu'à dix mille dollars !

— Tout ça ne m'explique pas pourquoi vous avez prédit la mort de Romaine, fais-je, agacée par toutes ces circonlocutions.

— Il faut bien que je vous indique d'abord mes antécédents. Il y a trois mois, nous nous trouvions de nouveau sur la côte californienne. Abigail et Raymond Romaine se sont rencontrés. Elle le connaissait de longue date et savait à quel fourgue de première elle avait affaire. Tout en bavardant, il lui raconta que, dans sa combine, le plus difficile était de prévenir les types avec qui il était en cheville du lieu et du moment où ils devaient prendre ou amener les marchandises volées. Histoire de rigoler, Abigail lui dit qu'il devrait bien, dans ce cas, le faire annoncer par radio ou à la télé !

» Sur le moment, on avait considéré cela comme une boutade, mais trois jours plus tard, Ray revenait à la charge avec une idée extraordinaire. « J'ai vu à la télé l'émission de Sam Barry, dit-il, et la bande de cinglés qu'il rassemble toutes les semaines devant les caméras. Ils n'en sont pas à une connerie près, je vous jure. Abigail, demande-t-il, pourquoi ne participeriez-vous pas à cette tribune libre ? Composez-vous un personnage plus toquard – si possible – que les autres. Votre succès est garanti. Si vous réussissez, vous pourriez glisser, au milieu de vos élucubrations, quelques mots en langage convenu à l'intention de mes gars. Je suis prêt à vous payer trois cents dollars par émission. »

» C'était de l'argent facile à gagner, et Abigail se mit aussitôt à l'œuvre. Elle imagina la scène de l'Esprit du Mal, cultiva cette voix d'outre-tombe et s'affubla d'une robe préhistorique. Elle eut beaucoup de succès auprès du public... et de Sam Barry aussi.

» Au cours d'un week-end à Long Beach, Abigail repéra un cave qui lui sembla susceptible de cracher la forte somme. Je ne voulais pas marcher, mais elle finit par me persuader. Je fis donc mon vieux numéro habituel et emballai mon bonhomme sans peine.

» Seulement, quand Abigail surgit dans son rôle de mère bafouée, elle comprit vite qu'elle avait choisi le mauvais cheval. Il s'agissait

d'un détective privé, ayant pignon sur rue. Il avait tout de suite vu clair dans notre jeu. On comprit que ça allait barder. »

Je suis tellement captivée par le récit de Dolorès, que j'en ai presque oublié mes souffrances. Je me hâte de demander :

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

Dolorès fait une grimace de douleur et ferme un moment les yeux.

— C'était la fin de notre combine, avec deux ou cinq ans de prison en perspective. Le type décrocha le récepteur du téléphone pour appeler les flics, mais Abigail saisit un presse-papiers de cuivre et l'abattit de toutes ses forces sur le crâne du privé. Il nous fallut quelques minutes pour constater qu'il avait la boîte crânienne défoncée et qu'il avait dû mourir sur le coup, avant même d'avoir touché terre.

» Alors nous avons eu besoin d'aide – et vite – poursuit Dolorès, haletante. J'ai proposé à Abigail : « Pourquoi ne pas appeler Romaine ? » Mais Abigail trouvait que ce n'était pas dans ses cordes, à Ray. Pour elle, notre seule planche de salut était un certain Mike English. Elle lui a téléphoné et il est arrivé dare-dare de Los Angeles. Mike s'est débrouillé admirablement. Le soir même, le corps a été balancé d'une chaloupe, à huit kilomètres du rivage. Joliment lesté, précisa Mike, pour être tout à fait sûr que le macchab allait toucher le fond et n'en bougerait plus !

— Vous n'allez pas me faire croire qu'il s'est donné tout ce mal pour vos beaux yeux ?

— Bien sûr que non ! (Dolorès sourit, d'un air triste.) English connaissait Abigail, du fait des directives qu'elle lui avait transmises en langage convenu de la part de Romaine – Mike et Romaine ont toujours trafiqué ensemble. D'ailleurs, il nous avait posé ses conditions avant de s'occuper du corps et il s'empara, à titre de garantie, du presse-papiers portant les empreintes d'Abigail. « Si quelque chose ne tourne pas rond, nous prévint-il, j'envoie aussi sec, ce presse-papiers au bureau du gars, en conseillant à ses associés de vous interroger au sujet de sa disparition ! » On peut reprocher un tas de choses à English, mon chou, continue Dolorès, mais pas de laisser passer une occasion. Il m'envoya donc voir Barry pour que je me fasse inviter aussi à son émission. J'ai été obligée d'agir et de parler en suivant scrupuleusement ses indications, et en me servant d'Abigail pour me donner la réplique. Vous connaissez la suite.

— Est-ce qu'il vous avait demandé d'appeler Romaine à quatre heures précises ?

— Non. Seulement je craignais le pire. Je savais que Mike voulait

fiche les grelots à Romaine, mais je me suis demandé, dès le début, si cette plaisanterie ne cachait pas une intention beaucoup plus sinistre ! J'ai essayé de retrouver mon calme, mais je résolu finalement de téléphoner à Ray à quatre heures précises pour m'assurer que tout allait bien. Ensuite je me suis crue obligée de venir jusqu'ici. Et c'est ainsi que je me suis fourrée dans le merdier jusqu'au cou.

— Ne vous en faites pas trop, lui dis-je. Vous ne pouviez pas prévoir ce que Mike avait derrière la tête, pas plus que vous ne pouviez savoir d'avance qu'Abigail allait tuer le détective privé.

— Moi, je crois qu'Abigail est devenue tout à fait louftingue, déclare-t-elle lentement. Après l'avoir tué, elle a commencé à prendre son baratin au sérieux – elle est possédée, quoi ! Il y a autre chose encore – ça paraît affreux, mais c'est vrai – elle a pris goût à tuer et, maintenant, ça ne la lâche plus. Elle ne pense plus qu'à continuer !

— Allons, allons ! dis-je pour la rassurer. Écoutez, mon chou, les flics ne vous poursuivront pas pour chantage ou entôlage tant qu'aucune plainte n'aura pas été déposée contre vous. Or, vous n'avez rien à craindre, de ce côté-là. Ils peuvent, tout au plus, vous reprocher de n'avoir pas signalé l'assassinat dont vous avez été témoin. Mais je vous fiche mon billet qu'ils vous foutront la paix si vous les aidez à agraffer Mike !

— Vous le croyez sincèrement ? dit-elle, pleine d'espoir.

— Sincèrement, oui, je vous assure. Ah ! voilà ! J'ai une idée. Mon plan réussira, si vous m'aidez.

— Comment ça ?

— Détachez-moi, filez dans le salon et dites à Abigail que j'ai repris connaissance. Quand elle rentrera dans ma chambre, je la soignerai aux petits oignons ; un vrai plaisir, je vous le jure. Pendant ce temps-là, cherchez à vous trouver le plus près possible de Benny – sans vous faire remarquer, bien entendu. Dès que j'aurai réglé le compte d'Abigail, je vais retourner au salon et me mettrai à engueuler Mike. Tout le monde s'occupera de moi. Profitez-en pour vous emparer du pétard de Benny et passez-le à Eddie ; il se chargera du reste.

— C'est terriblement risqué, Mavis, dit-elle en frissonnant. Et si ça tourne mal ?

— Aucun danger ! Je vous le garantis, fais-je résolument. Mais si vous ne me détachez pas, Abigail ne va pas tarder à rappliquer pour voir ce qui se passe.

— Entendu ! Je marche, décide Dolorès.

Elle dénoue les liens qui m'attachent. Je me mets à me masser les

poignets pendant qu'elle me frictionne les chevilles avec vigueur. Je sens très vite le sang circuler de nouveau normalement dans mes veines. Puis je m'assieds sur le bord du lit et revêts du pyjama caniche mon « joli corps blanc et rose » qui est devenu plutôt noir et bleu ! Je pose alors le pied par terre et me mets debout. Je chancelle et je serais sans doute tombée si Dolorès ne m'avait empoigné le bras et réussi à me remettre d'aplomb.

— Vous pensez que ça ira ? demande-t-elle sans trop y croire.

— Je me débrouillerai, dis-je en reprenant haleine. Donnez-moi quelques secondes.

J'arpente deux ou trois fois la chambre, le temps de me sentir d'attaque. La douleur s'est atténuée. Je n'ai plus que des courbatures un peu partout. Mes bras et mes jambes n'ont pas souffert. Je suppose qu'Abigail les avait réservés pour la deuxième partie.

— Vous feriez mieux de retourner là-bas, dis-je à Dolorès. Vous avez bien compris : j'entre dans le salon, tous les regards se braquent sur moi, et, pendant ce temps-là, vous vous emparez du pistolet de Benny.

— Comment êtes-vous si sûre qu'ils vous regarderont tous, Mavis ? demande Dolorès pleine d'inquiétude.

Je suis sur le point de lui répondre : « Vous plaisantez ? », mais je me souviens alors de l'indifférence d'Eddie, lorsqu'il m'a aperçue naguère dans ce pyjama transparent. La migraine phénoménale que lui avait valu le punch de Benny, avait peut-être entamé son acuité visuelle... Et puis, zut... après tout !

— Ils me regarderont parce qu'ils ne s'attendent pas à me voir entrer ! finis-je par rétorquer, excédée. Je leur ménage une fameuse surprise, vous verrez !

Après le départ de Dolorès, je m'adosse au mur, près de la porte, de façon à rester cachée au moment où celle-ci s'ouvrira. Attente interminable. Et cependant il n'y a pas plus d'une demi-minute que la radio vient de lancer une tonitruante rafale de *rock and roll*. C'est le signal. Abigail se prépare à lever le rideau du deuxième acte – mais ce qu'elle ignore, c'est que Mavis est prête à lui rabattre son caquet.

Je vois tourner la poignée et je me raidis quand la porte s'ouvre brusquement. Abigail entre, fait quelques pas, et s'arrête pile en s'apercevant que le lit est vide. Je garde les bras levés au-dessus de la tête – dans l'attitude typique du boxeur victorieux saluant le public après son triomphe. J'attends qu'elle soit à ma portée, et j'abaisse brutalement les bras. Mes mains jointes s'abattent comme une masse sur la nuque d'Abigail. Je lui balance un « coup du lapin » capable

d'assommer une chèvre !

Abigail trébuche, se redresse et, toute vacillante, se traîne jusqu'au lit où elle finit par s'affaler, le nez dans les couvertures. Je lève les mains en signe de victoire, ferme doucement la porte pour ne pas être dérangée et m'approche du lit, en prenant tout mon temps.

Je suis persuadée que tout est réglé et que j'ai gagné la partie. Quelle erreur ! Je ne sais si c'est la folie qui décuple ses forces ou si elle a les nerfs blindés, en tout cas, avant que j'aie parcouru la moitié de la distance qui me sépare du lit, elle a déjà eu le temps de se retourner sur le dos, puis de se remettre non sans mal sur son séant. Le visage tout jaune, la bouche crispée, elle me regarde, les yeux brillants. Elle retrousse alors son horrible robe de satin vert jusqu'aux cuisses et découvre ses jambes en baguettes de tambour et le poignard fixé sur la face interne de sa cuisse droite.

— Approchez-vous, petite chérie, susurre-t-elle en essayant de prendre le ton d'une voix humaine. (De la main droite, elle saisit le poignard par le manche et dégaine.) Plus près, encore plus près ! Vous n'allez pas vaincre les démons, ma jolie ; il y a trop longtemps qu'ils attendent cet instant-là !

Je m'empresse de riposter :

— Ils attendront encore un peu ! C'est mon tour, d'abord. Du reste, vous ne vous êtes jamais souciée des esprits autant que de moi. Vous avez un grain, ma salope, et vous seriez plus à votre place au cabanon. Patience, dès que j'en aurai fini avec vous, vous vous demanderez ce qui est arrivé à votre gueule de rat, mais je puis vous dire tout de suite que, dans votre cas, le moindre changement ne pourra qu'être une amélioration !

Tout en baratinant de la sorte, je m'approche d'elle à pas feutrés, en espérant que mes insultes vont faire diversion et que je vais pouvoir lui saisir le poignet.

Elle me guette entre les cils de ses paupières baissées et continue à faire entendre un horrible sifflement en respirant. Puis, soudain, elle plonge sur moi ; je fais un bond en arrière et la lame étincelante du poignard rate ma gorge de quelques centimètres.

Avant même qu'elle ait pu stopper l'élan de son bras, je saute sur elle, les genoux pliés et lui écrase l'estomac de tout mon poids. Le poignard lui échappe des mains et heurte le sol avec un bruit métallique. Elle retombe à la renverse, sur le lit. Je m'installe alors à califourchon sur elle et lui expédie mon vieux « une-deux » avec une demi-douzaine de doublés pardessus le marché. Quand je m'arrête enfin, elle est définitivement dans le cirage. Sa propre mère ne la reconnaîtrait pas !

Je descends du lit et sors en fermant la porte derrière moi. Je me dirige vers le salon en frémissant chaque fois que ça se trémousse sous le nylon rouge. J'ai l'impression que ma poitrine tressaute plus que d'habitude. Ça m'embête. J'ai peut-être pris du poids sans m'en rendre compte ! C'est arrivé à une de mes amies qui faisait un numéro de strip-tease. Elle s'est aperçue, un beau jour, qu'il lui suffisait d'éternuer pour déclencher toute une série de secousses et de tamponnements !

Le bruit de la radio s'amplifie au fur et à mesure que je m'approche du salon. J'espère qu'on ne va pas me faire louper mon entrée. Je respire un bon coup, serre les dents et pénètre dans le salon.

Mike English est accoudé au bar, un verre à la main, les yeux mi-clos. Au milieu de la pièce se tiennent Eddie et Sam, serrés l'un contre l'autre. Benny leur fait face, le flingue toujours braqué. Dolorès est tout près de lui, la tête tournée vers la porte. En me voyant entrer, elle prend un air inquiet et sursaute.

— Salut, tout le monde ! (J'ai lancé ces mots d'une voix forte, pour couvrir le bruit de la radio.) Pas d'amateur pour la torture ?

Mike contourne le bar. Il paraît sidéré. Du coin de l'œil, je vois Benny ouvrir une bouche comme un four. Leur surprise ne se prolonge pas outre-mesure, car Dolorès est déjà passée à l'action. J'entends le cri épouvanté de Benny quand elle lui arrache le revolver et aussitôt l'appel que Dolorès lance d'une voix criarde :

— Eddie ! Voici son pétard !

Mike English glisse la main droite sous sa veste, mais change d'avis très vite quand Eddie lui gueule :

— Laisse ton flingue où il est, Mike. A la première occasion, je te brûle !

Mike retire lentement la main de son veston en ayant bien soin de montrer à Eddie qu'elle est vide.

— Fermez cette satanée radio ! gueule Eddie.

Sam traverse la pièce et tourne le bouton. Le salon se trouve plongé dans un silence insolite.

— Eh bien, dis-je, maintenant que nous avons la situation en main, si ça ne vous dérange pas, je vais aller passer quelque chose de plus... habillé.

— Mavis, demande Sam, inquiet, vous allez bien ?

— Occupez-vous plutôt de la vieille sorcière, lui dis-je. Dolorès vous racontera tout ça pendant que je m'habille. Demandez-lui aussi

de vous expliquer de quelle façon elle est devenue extra-lucide !

Il est vraiment temps pour moi de changer d'air. J'ai réellement la tremblote et, sous mon pyjama qui ne cache pas grand-chose, mes avantages font des bonds affreux. C'est pire qu'un vrai caniche au sortir du bain !

Ces huit yeux brûlants ne perdent pas la moindre trépidation de ma plastique. Ma foi, une fille aime être admirée, même dans la situation où je me trouve, je le reconnais ; car si vous n'intéressez pas un homme lorsque vous tremblez sous un tricot de nylon rouge collant garni de fanfreluches qui sautillent en cadence, je me demande si vous êtes bonne encore à quelque chose, sinon à jouer les dames d'œuvres. Mais il n'en est rien, heureusement, Les quatre gars réunis dans le salon ont déjà largement franchi les bornes de la simple admiration. C'est comme s'ils venaient de passer un week-end, tout seuls dans le bungalow particulier d'un motel select, sans avoir encore pu commander le moindre repas.

CHAPITRE XI

Il me faut dix minutes pour passer mon sweater de coton blanc, enfiler ma jupe plissée, recoiffer mes cheveux en queue de cheval et gratifier mon visage d'un nouveau maquillage.

Une fois de retour au salon, je trouve Dolorès siégeant au bar, Mike et Benny assis côte à côte sur le divan ; devant eux, installé sur une chaise, Eddie, le pétard à la main, les surveille. Sam Barry est adossé au mur, les mains dans les poches de son pantalon. Il a l'air soucieux.

Dolorès m'accueille avec un empressement chaleureux.

— Mavis chérie, dit-elle. Voici un verre préparé par mes soins. Il n'attend plus que vous.

Je saisis le verre posé sur la tablette du bar et bois une longue gorgée. Mais il s'en faut de peu que je ne m'étouffe.

— Qu'est-ce que c'est donc ? fais-je après avoir repris haleine.

— Du cognac cinq étoiles servi sur des glaçons ! annonce fièrement Dolorès. C'est ce qu'il faut pour vous remettre de vos émotions.

— Vous pouvez le dire ! Et pour en donner aussi !

Mes yeux se posent sur Eddie ; son regard rencontre le mien. Il me sourit et j'éprouve, sur-le-champ, cette bizarre sensation de vide intérieur.

— Vous avez fait un boulot sensass, Mavis ! déclare-t-il, tout ému. Je ne sais comment vous remercier.

— Ah ! oui, alors ! vous avez été un peu là ! reprend Sam. Dolorès nous a tout raconté. Je sentais bien que le récit de Mike English ne devait pas coller, mais je ne parvenais pas à mettre le doigt sur ce qui n'allait pas. Pardi ! Il essayait de nous faire endosser les deux assassinats, maintenant, c'est clair !

— Et que s'est-il passé, avec notre ex-vedette des films d'épouvante ? demande Eddie, au comble de la curiosité.

— Vous voulez parler d'Abigail ? Elle est en train de prendre un peu de repos.

— Bon Dieu ! (Benny roule de gros yeux.) Vous avez buté la vieille guenon ?

— Ce n'est pas l'envie qui m'en a manqué, dis-je froidement.

— Il ne nous reste plus qu'à téléphoner au lieutenant Gerassi et à lui livrer English, observe alors Sam. Je m'en charge, vous êtes d'accord ?

— Patientez une minute ! supplie Mike. Ecoutez-moi un instant, voulez-vous ?

— On t'a déjà trop entendu, cette nuit, lui répond Eddie.

— Bon... bon..., fait Mike, mais attendez. J'ai monté toute l'affaire, oui, c'est vrai. Mais je n'ai pas tué Ray, ni... Bulle !

— Tiens, tiens, vous voyez ça ! lui dis-je. A la dernière seconde monsieur a eu les jetons – ou une syncope peut-être – à moins qu'il ait horreur des enterrements, le pauvre !

— Mike English au grand cœur, on l'appelle, ricane Eddie, c'est le tueur aux yeux de velours, le tendre sentimental qui livre une jeune innocente aux mains d'une sadique pour qu'elle lui arrache, par la torture, des aveux bidon ! Et pendant ce temps-là, le bon vieux Mike est obligé d'allumer la radio. Il est trop sensible, le bonhomme, il ne pourrait pas supporter les hurlements de la fille !

— Parfaitement ! s'écrie Mike, rageusement. (Il a les veines du front qui ressortent comme des cordes.) Vous avez raison. J'avais vachement besoin de ces aveux, et je me foutais pas mal de la façon dont je les aurais obtenus. Vous savez pourquoi ? Parce que cette garce de blonde, c'est bien elle qui a tué Ray et Bulle Romaine !

— On a déjà entendu ça, English, dit Sam d'une voix lasse. Changez de disque !

— Mais c'est la vérité ! reprend Mike d'un air farouche. Je vous répète que j'ai mis toute l'affaire sur pied. Bon, je voulais tuer Ray, c'est exact. Je lorgnais sa combine de longue date. J'y ai trop perdu. Mes gars couraient tous les risques, ils se chargeaient de faire le casse, et qu'est-ce qu'ils y gagnaient : dix malheureux pour cent sur la valeur de la marchandise ! J'étais fermement décidé à dessouder Ray. Mais quelqu'un m'a coupé l'herbe sous le pied, bon sang !

— Tu as drôlement essayé de nous coller les deux crimes sur le dos ! fait alors remarquer Eddie. Pourquoi t'en es-tu pris à Mavis et à moi, précisément ?

— Parce que c'est vous, les assassins ! répète désespérément Mike. De quoi j'aurais eu l'air quand on aurait découvert que j'avais monté toute cette combine de fausse prophétie, à la télévision, hein ? Qui est-

ce qui aurait cru, après ça, que j'avais bien eu l'intention de tuer Romaine, mais qu'on m'avait coupé l'herbe sous le pied ?

— Ouais. Et qui est-ce qui va croire à ce que tu racontes maintenant ? demande Eddie, d'un air méprisant.

— Et pourquoi avez-vous pris tant de peine à utiliser mon émission ? demande Sam.

Mike s'installe sur le divan et allume une cigarette. La résignation se lit sur son visage.

— Personne, à part Eddie peut-être, ne connaissait vraiment Romaine, dit-il. C'était un faisan, c'est certain, mais il avait des idées là-dedans. (Il se tapote la tempe d'un geste significatif.) C'était un gars qui avait de l'instruction. C'était même un intellectuel, comme on dit. Il lui en fallait, de l'astuce, pour monter un scénario comme celui-là ! Introduire Abigail à la télévision rien que pour annoncer aux gars où et quand ils devaient amener ou emmener la camelote !

— Je sais déjà pourquoi Romaine s'est servi de mon émission, s'écrie Sam. Vous n'avez pas compris le sens de ma question. Je vous demande pour quelle raison vous, Mike, vous avez aussi utilisé mon émission. Pourquoi vous avez lancé cette prédiction mensongère sur les ondes ? Pourquoi vous avez monté des trucs aussi compliqués ?

— J'allais vous l'expliquer si vous pouviez la boucler et m'écouter au lieu de m'interrompre tout le temps, grogne Mike. Comme je vous l'ai dit, Romaine était astucieux ; il était même allé à l'université. Mais moi, je suis né et j'ai grandi sous le métro aérien de Chicago. J'ai quitté l'école à douze ans. Mon vieux gagnait sa vie à détrousser les ivrognes. Il a été envoyé pour dix ans à l'ombre. Ma mère picolait, elle en est morte.

— Tu me fends le cœur ! ricane Eddie. Excuse-moi, je vais me mettre à chialer !

— Attendez ! fait Sam. Je veux savoir la suite.

— J'ai poussé à la dure, poursuit Mike comme s'il se parlait à lui-même. Je ne pouvais compter que sur moi. Aujourd'hui, à trente-huit ans, je gagne plus de cinquante mille dollars par an, et je ne paie pas d'impôts. Pour un gars comme moi, je trouve que c'est une réussite. Mais ça n'empêchait pas Romaine de se payer ma gueule sans arrêt !

» Je le mets au courant d'un coup de première, quatre-vingts mille dollars de fourrures en dix caisses. On les avait embarquées, ces caisses, en moins de cinq. J'explique le coup à Ray. J'avais tout préparé, en personne. Tout avait bien marché, sans le moindre pépin, pas un gars d'amoiché ; en trois heures, ç'avait été réglé. Alors Ray me toisa avec son sacré ricanement méprisant et me dit que j'étais

toujours aussi noix, puisque j'allais lui céder les caisses pour dix mille dollars. Alors que lui, il allait faire sept cents pour cent de bénéfice dans l'opération, sans courir le moindre risque !

— Mais pourquoi faisiez-vous encore des affaires avec lui, s'il était aussi vache ? demande Sam.

— Je n'avais pas le choix ! grogne Mike. Romaine était l'un des plus grands fourgues de Los Angeles ; il était capable d'écouler n'importe quelle camelote, en toutes quantités. Mais je lui en voulais à tel point que sa vue à elle seule me donnait des nausées ! « Vous manquez de cervelle et d'éducation, me répétait-il à tout bout de champ. Vous n'êtes qu'un grand nique douille, Mike. Tant que vous serez costaud, vous serez capable de mener une bande, mais qu'est-ce qui va se passer quand vous allez vous mettre à prendre de la bouteille et de la brioche ? »

« Prenez mon cas, Mike, disait-il. Voyez comment j'ai monté ce truc, à la télé : ces gens bossent pour moi sans même s'en rendre compte ! Faut être malin ! me rabâchait-il sans cesse. Alors finalement, j'ai profité de la leçon. J'ai fait travailler mes méninges comme il m'encourageait si bien à le faire. J'ai tout manigancé pour lui faucher sa combine et expédier le bonhomme dans un coin où sa matière grise pourrait pourrir tranquillement, avec tout ce qui restait de lui ! Mais je me suis dit que, par égard pour ses talents – et les miens – j'étais moralement obligé d'imaginer un truc digne de lui ! Quelque chose d'astucieux, pas vrai ? Pourquoi ne le prendrais-je pas à son propre piège ?... Je résolus donc de retourner contre lui toutes ses malices et ses manigances, mais avec assez de brio pour qu'il ne puisse pas parer le coup à temps.

» Puis – veine ou fatalité – je reçus un coup de fil de Long Beach de la vieille taupe qui travaillait pour Ray, à la télévision. Elle avait des ennuis, me dit-elle. Un cadavre dans sa chambre d'hôtel. Est-ce que je pourrais arranger ça ? L'inspiration me vint brusquement au volant de ma bagnole sur la route de Long Beach. Ça m'est arrivé comme ça, subito, avec tous les détails. J'allais utiliser l'émission à la télé, à mon tour, mais pour le démolir, lui, Ray ! Je m'en servais pour le bousiller ; quand ça lui tomberait sur la cafetière, il en serait encore à se demander ce qui pouvait bien lui arriver !

Sam hoche lentement la tête :

— Ça me paraît tenir debout, dit-il. Et M^{me} Romaine ?

— Cette idiote de pouffiasse ? s'exclame Mike. Cette espèce de bêcheuse, avec ses grands airs ? Un jour, devant moi, elle a demandé à Ray pourquoi il se croyait obligé de m'inviter chez eux, à la maison, au lieu de régler tout simplement ses affaires avec moi à la boutique !

Vous voyez le genre ? Moi qui la connaissais déjà au temps où on pouvait passer toute la nuit avec elle pour trente dollars, chambre comprise !

— Pourquoi vous a-t-il fallu la tuer ? demande Sam, l'œil allumé par toutes ces révélations.

— Je vous l'ai déjà dit, non ? réplique Mike, agacé. Ça n'avait absolument rien d'indispensable... Ce n'est pas elle qui aurait pu m'empêcher de mettre le grappin sur le biseness de Romaine. Seul Eddie aurait peut-être pu y parvenir, à condition d'y mettre le paquet ! Mais je savais comment lui régler son compte, à Eddie. C'était bien simple. Le meilleur moyen de se débarrasser d'un tueur à gages, c'est d'en embaucher un autre pour descendre le premier, pas vrai ?

— Allons, allons ; pourquoi que tu te montes le coup comme ça, Mike ? fait Eddie, plein de condescendance. Romaine avait raison : tu n'es qu'un tas de viande qui s'amollit de plus en plus. Vois comme toute cette combine t'a pété en pleine gueule, pauvre noix !

— Je ne sais pas au juste où Ray se trouve en ce moment, mais il doit bien rigoler maintenant, reprend Mike à mi-voix. C'est moi qui ai monté toute l'affaire, c'est un autre qui lui plante une lame dans le buffet – et encore c'est moi qui encaisse !

— Ce serait peut-être le moment de passer une séquence publicitaire, Benny ! fais-je, la mine épanouie. On ne va tout de même pas rester toute la nuit ici à écouter M. English nous raconter sa vie !

— Je vais appeler la police, décrète Sam.

— Attendez encore un instant, supplie Mike. Dolorès, rendez-moi un petit service. Allez voir comment va Abigail... C'est-à-dire, voyez si elle a passé l'arme à gauche ou quoi...

— Ma foi..., marmonne Dolorès, hésitante. Je ne sais pas si...

— Vous pouvez fort bien aller jeter un coup d'œil, mon chou, lui dis-je. Elle est sûrement encore dans la vappe, mais je ne voudrais pas qu'on puisse nous coller sa mort sur le dos. Allez voir simplement si elle respire encore.

— Très bien !

Dolorès hoche la tête et s'empresse de quitter la pièce.

Mike contemple Eddie un moment.

— Tu vas t'emparer du biseness de Romaine, hein ? dit-il. La voie est libre, maintenant !

— Il n'y aura plus de biseness du tout ! riposte Eddie. Il y a trop de gens dans le coup. Quand les flics auront mis la boutique sens dessus dessous, qu'est-ce qui restera, en fait de combine, tu veux me le dire ?

— Ça, c'est vraiment dommage ! grommelle Mike. Ray sera sans doute le premier gars qui l'aura emporté avec lui au paradis !

Moi, je suis toujours plantée auprès du bar, occupée à siroter mon cognac cinq étoiles, le dos tourné à la porte, lorsque j'entends soudain Dolorès revenir, à pas lents, dans le couloir. Elle marche à une allure de tortue. Peut-être qu'Abigail est morte, après tout ! J'en éprouve dans tout mon être, une horrible sensation. Bien qu'elle eût mérité cent fois la mort, ce serait la première fois que j'aurais tué quelqu'un. A cette perspective, je me sens toute bouleversée.

Mais soudain, mon sang se glace dans mes veines. Je viens d'entendre derrière moi, tout près, comme une sorte de sifflement... J'ai l'impression de vivre, tout éveillée, un horrible cauchemar. Mes genoux se mettent à trembloter, car, en me retournant, je les aperçois toutes les deux. Elles étaient juste derrière moi !

Dolorès se tient immobile, clouée sur place, les yeux dilatés par l'effroi. Derrière elle, se dresse un spectre affreux, au masque bouffi et tuméfié. Un trou noir et béant occupe la place de la bouche. C'est de là que provient ce sinistre sifflement qui m'a épouvantée. Un œil tuméfié est complètement fermé et tout entouré d'ecchymoses violacées. L'autre me lance un regard courroucé, empreint d'une haine féroce.

Je pousse un cri.

— Abigail !

Son poignard est appliqué sur la gorge de Dolorès ; le tranchant de la lame lui touche la peau ; au moindre geste un peu brusque que ferait Dolorès, elle aurait la carotide tranchée.

— C'est vous que je veux ! ma jolie, s'exclame alors Abigail d'une voix grinçante et gutturale. Mais si je ne peux pas vous posséder, c'est elle qui y passera. Vous avez le choix, ma chère petite. Est-ce que vous voulez qu'elle vive ou qu'elle meure ?

D'un coup d'œil circulaire, j'examine les autres spectateurs de la scène. Sam a l'air égaré, désespéré. Que faire ? Je vois soudain Eddie se lever de son fauteuil et traverser silencieusement la pièce. Le pistolet à la main, il se dirige vers les deux femmes qui se dressent, comme pétrifiées, en face de moi.

Mais il faudrait qu'il pût s'approcher d'elles bougrement pour pouvoir tirer sur Abigail sans risquer de toucher Dolorès. Il est d'ailleurs probable que la vieille sorcière ne le laissera pas avancer à ce point-là.

— Vous avez cinq secondes pour prendre votre décision, mon cher ange ! m'annonce Abigail d'une voix rogue. Votre jolie gorge ou... la

sienne !

— Je suis bien obligée d'obéir, Abigail, marmonné-je en faisant un pas en avant.

Dolorès entrouvre alors les lèvres. Elle murmure dans un souffle, sans oser bouger pour ne pas déclencher sur sa gorge le geste fatal :

— Mavis ! Ne faites pas ça.

— C'est ma faute, dis-je. Je n'aurais pas dû abandonner le poignard dans la chambre...

Un bruit sourd retentit, juste à ce moment-là, au centre de la pièce. Je tourne brusquement la tête et suis sur le point d'avoir une crise de nerfs. Malheureusement, ça n'arrangerait rien ! Eddie avait commis la monstrueuse erreur de concentrer toute son attention sur Abigail ; il a complètement oublié Mike English, luxe que personne ne saurait s'offrir en l'occurrence. Mike a laissé Eddie s'avancer de quelques pas, puis il l'a assailli par-derrière. Le bruit sourd que j'ai entendu, c'était Eddie qui tombait sur le parquet. Au moment où je tourne la tête, Mike English se redresse en brandissant le pistolet, un rictus de triomphe aux lèvres.

— Cette bonne vieille Abbie ! s'exclame-t-il. Je savais bien que vous êtes plus coriace que ne l'imaginaient toutes ces têtes de lard ! J'ai vu, moi, comment vous avez arrangé ce type à Long Beach ! Je les ai tous bourrés d'un tas de conneries, Abbie, en me disant bien que plus je ferais durer la séance, plus vous auriez le temps de récupérer.

— Je veux la blonde, Mike, susurre Abigail. Elle est à moi !

— Mais certainement, fait-il, très désinvolte. Elle en sait trop long, maintenant ; elle est toute à vous, Abigail !

Désespérée, je vois alors Abigail ôter le poignard qu'elle tenait jusqu'alors sur le cou de Dolorès. D'une brusque bourrade, elle envoie dinguer la jeune femme, qui trébuche et s'étale à plat ventre par terre.

Abigail s'approche ensuite de moi. Je recule de quelques pas pendant que la vieille folle brandit son poignard, qui dessine dans le vide toutes sortes d'arabesques menues et compliquées. Je fais encore deux pas à reculons et me retrouve acculée au comptoir du bar.

— Nous avons tout le temps, ma chérie ! déclare Abigail en s'approchant encore. Tout le temps de taillader et de balafrer cette jolie frimousse qui ne fera plus envie à personne ; après, ce sera au tour de ce charmant corps blanc et rose que je vois déjà taché de rouge et tout dégouttant de sang...

Elle marmonne encore je ne sais quoi dans sa barbe, telle cette vieille sorcière dans cette pièce que nous jouions à l'école supérieure.

Était-ce Macbutte ou Mactête ? Je ne me rappelle plus au juste. Mon coude touche alors un objet froid sur la tablette du bar. Je me souviens, heureusement, du verre à moitié vide que j'ai abandonné tout à l'heure. Abigail est vraiment tout près de moi maintenant, la pointe de son poignard danse devant mon visage, en traçant toujours dans le vide des dessins compliqués.

Je saisis alors le verre, sur le comptoir et lui en jette le contenu en plein visage. J'avais déjà pas mal réussi en balançant une tasse de café, dans cette boîte à *beatniks*, à Venice. J'espère que du cognac cinq étoiles fera cinq fois plus d'effet encore ! C'est d'ailleurs ce qui se passe. Elle le reçoit en plein dans l'œil, dans celui, j'entends, qui est encore intact et pousse un rugissement de bête blessée en plongeant à l'aveuglette, en direction de mon visage, le poignard à la main. Mon entraînement à Parris Island – cet entraînement que je dois aux marines ! – m'est vraiment salutaire. Je rejette la tête de côté, et du coupant de la main, je lui assène un coup violent sur le poignet. Sa fameuse lame lui échappe des doigts et retombe de l'autre côté du bar.

— Très bien ! gronde Mike. Suffit comme ça – ou je loge un pruneau dans votre plantureuse avant-scène !

Ce n'est pas le moment de m'arrêter en si bon chemin pour discuter. Abigail est hors de combat ; elle a relevé les bras à hauteur de ses yeux esquinés, et d'une main squelettique, elle masse son poignet endolori. Je réussis à l'empoigner par son satin vert. Je la fais alors pivoter et la maintiens entre Mike et moi.

J'ignore encore ce qui va se passer ensuite, mais je n'ai pas le temps de prendre une décision. Deux coups de feu éclatent coup sur coup. Abigail mollit, et son corps, soudain inerte, m'échappe des mains et tombe par terre.

Ça c'est passé si vite que Mike English est encore plus dérouté que moi. Nous nous regardons un bon bout de temps sans bouger, puis il contemple le cadavre d'Abigail étendu sur le parquet et secoue la tête, hébété.

— Je ne voulais pas la tuer ! marmonne-t-il. C'est votre faute, vous l'avez poussée au moment où j'ai appuyé sur la détente. (Il me dévisage de nouveau, et son regard se charge d'une haine meurtrière.) Cette fois, je ne vous raterai pas, sale petite...

Mais Eddie s'est avancé sans bruit et rampe sur le plancher comme un cobra en pleine brousse. Il se glisse entre les jambes de Mike, lui fait perdre l'équilibre et le précipite par terre. Eddie en profite pour bondir sur Mike. Les deux hommes roulent à travers la pièce dans une mêlée furieuse de jambes et de bras.

Le pistolet gît toujours à l'endroit où Mike l'a laissé échapper en

dégringolant. Ce détail rend Benny subitement ambitieux. Il risque un plongeon – mais je saute à mon tour, aussitôt après. Il réussit à s'emparer de l'arme et se remet sur pied juste au moment où je lui expédie une manchette à la pomme d'Adam. Je bénis une nouvelle fois Parris Island et son camp d'entraînement, car les yeux de Benny se mettent à lui sortir du crâne. Il vient de s'apercevoir qu'il ne peut plus respirer, même la bouche grande ouverte.

Je ne prends pas la peine de lui expliquer qu'il ne va pas en mourir, bien que, pendant les cinq secondes qui vont suivre, il préférerait, j'en suis sûre, avoir déjà avalé son acte de naissance ! J'arrache alors le pistolet de ses doigts inertes et me sens soudain saisie de pitié en regardant Benny, car il s'est mis à ressembler à l'épagneul que nous avons à la maison quand j'étais gosse. Je lui adresse un sourire compatissant, prends le pistolet par le canon et lui flanque un bon coup de crosse sur le front. Pour me remercier, il me découvre alors le blanc de ses yeux, et s'effondre tout d'une pièce, sur le tapis.

Je me retourne donc pour voir où en est Eddie. Pendant que je m'occupais de Benny, Mike et Eddie ont roulé jusqu'au divan ; Eddie a pour l'instant le dessous, Mike se redresse d'un brusque coup de reins, se remet debout et lance le pied droit pour cueillir Eddie au visage. Ma main tremble légèrement en pointant le canon du pistolet, sur Mike ; mon doigt se crispe sur la détente, mais Eddie, attrapant la jambe de Mike au vol, lui imprime une brusque secousse qui renvoie le truand dans le décor. Le corps à corps reprend ; ils recommencent à se rouler par terre, dans un terrible enchevêtrement de bras et de jambes. Ils sont si étroitement enlacés que je n'ose pas tirer sur Mike de peur d'abîmer Eddie.

Je jette alors un regard circulaire sur la pièce et découvre Dolorès, adossée au mur du fond, qui suit le combat, une main pressée contre la bouche. Aussitôt après, je sens qu'on me touche délicatement le coude et j'en bondis presque au plafond. Je pivote brusquement et me retrouve en train d'enfoncer le canon de mon pétard dans la poitrine de Sam Barry !

— Hé ! là ! proteste-t-il. Allez-y mollo ! Je voulais vous dire seulement que je m'excusais...

Je hurle :

— De quoi ?

— Ma foi... (Il gesticule, l'air gêné.) De ne pas être homme d'action. Je ne vous ai été d'aucun secours, et je le regrette sincèrement. Il faut, au moins, que je vous explique...

— Sam, fais-je, sèchement, vous êtes un gars tout ce qu'il y a de

sympa et de pacifique. Il n'est pas donné à tout le monde de savoir se bagarrer. Mais vous me raconterez tout ça un autre jour, voulez-vous ? J'ai trop de boulot en ce moment à essayer de dégommer Mike English. (Je jette alors un coup d'œil anxieux autour de moi.) Hé ! Mais où sont-ils passés ?

Pendant quelques secondes frénétiques, j'imagine que les deux combattants ont dû disparaître entre les lattes du parquet. Puis la tête de Mike surgit soudain au-dessus du bar et, un moment plus tard, je découvre ; aussi celle d'Eddie, suivie de ses épaules, et d'un autre fragment de son auguste personne.

Je me demande si j'ai été victime d'un accès de folie ; puis soudain, je me rends compte que Mike serre à n'en pas douter la gorge d'Eddie, et le soulève très haut, le plus qu'il peut.

Je lève mon arme et vise pour tâcher d'avoir la tête de Mike dans ma ligne de mire. Mais il ne cesse pas de bouger ; et comme moi, pour comble de malheur, je ne cesse pas de trembler, c'est à désespérer !

Mike balance soudain Eddie de côté, lui précipite la tête contre les bouteilles alignées sur des rayons derrière le bar et le lâche brutalement. Eddie s'effondre par terre. Je ne les vois plus pendant un instant. Mike s'est penché pour harponner de nouveau Eddie. Et le numéro recommence !

Je trouve ça un peu monotone. Mais à voir la tête que fait Eddie, j'ai l'impression qu'il n'en a plus pour longtemps.

Je braque alors mon flingue de nouveau, en le tenant cette fois à deux mains pour essayer de placer Mike dans ma ligne de mire... Et soudain, c'est le miracle. Tout s'arrange comme par enchantement. La tête de Mike s'immobilise enfin une fraction de seconde, juste au moment où mon pistolet se trouve braqué sur elle et où mes mains cessent brusquement de trembler. Je me dis : Ma vieille, c'est le moment, c'est l'instant ». Je ferme les yeux et appuie sur la détente.

Une explosion assourdissante retentit, suivie d'une détonation moins forte. L'arme se redresse brusquement dans ma main, telle une secrétaire surprise par son patron en train de se pencher sur un dossier « confidentiel ».

Je suis bien certaine de n'avoir appuyé qu'une fois sur la détente et je ne parviens pas à m'expliquer l'origine de la seconde détonation. Qui sait ? La pièce a peut-être été équipée d'un dispositif de stéréophonie !

J'ouvre enfin prudemment les yeux, et qu'est-ce que je vois ? J'ai raté complètement ma cible. Au lieu de toucher Mike, c'est sur une bouteille de whisky que j'ai fait mouche ! Cette bouteille se trouvait

sur un rayon du bar, juste au-dessus de la tête de Mike !

Mike, le visage brusquement aspergé d'excellent whisky, a lâché Eddie et se frotte les yeux à deux mains. Eddie, lui, a empoigné le rebord du comptoir et s'y cramponne pour ne pas retomber par terre. Son visage tuméfié est d'une vilaine couleur grisâtre. Je cours dans sa direction pour lui passer mon pistolet mais il ne m'en laisse pas le temps.

Il se détourne au prix d'un gros effort et, avec une lenteur affligeante, tend la main vers les rayons de bouteilles et après avoir touché du bout du doigt une bouteille de rye, il la saisit résolument par le goulot, la soulève du rayon et se retourne vers Mike English. La bouteille s'élève lentement au-dessus de sa tête et s'abat avec fracas sur le crâne de Mike. On entend un bruit mat et écœurant. Le coup assené par Eddie est si violent que la bouteille lui échappe des doigts, dégringole tout le long de l'épaule de Mike sur le comptoir du bar où elle s'immobilise un moment, avant de vaciller et d'aller s'écraser en mille morceaux sur le sol.

Quand la bouteille lui atterrit au sommet du crâne, Mike avait cessé de se frotter les yeux. J'ai vu ses doigts s'ouvrir légèrement le long de ses joues, au fur et à mesure que ses nerfs se détendaient, puis ses mains ont abandonné lentement son visage pour se mettre à pendre inertes à sa ceinture. Sa figure a perdu toute expression ; ce n'est plus qu'un masque mou, flasque et terreux.

Mike s'incline alors, la tête la première, mais Eddie le repousse en lui appliquant la main ouverte contre la poitrine et l'autre s'affale par terre, de côté.

On n'entend plus que la respiration rauque et irrégulière d'Eddie, accoudé au bar, la tête entre les mains. Il vient d'encaisser une formidable série de coups. Je voudrais bien lui dire qu'il a été sensass, mais ce n'est pas le moment des congratulations.

— Je m'en fiche, d'aller en taule, déclare Dolorès brusquement, d'une voix tremblante. J'y serais au moins en sécurité.

— J'aimerais bien vous y accompagner, mon chou, lui dis-je. Des vacances passées dans une charmante cellule tout confort, ça me paraît bien préférable à une semaine de séjour à Waikiki !

Eddie lève lentement la tête et me regarde, l'air hébété, comme s'il ne m'avait jamais vue. Puis il se met à contempler ses pieds. Il baisse la tête de plus en plus, si bien qu'elle finit par disparaître derrière le comptoir. Au bout d'un moment, qui me paraît durer une éternité, le voici enfin qui se redresse.

— Il est mort ! murmure-t-il d'une voix éteinte. Je l'ai sonné un

peu fort, sans doute.

— Vous en êtes sûr, demande Sam avec inquiétude.

— Le sommet de son crâne est réduit en bouillie, reprend Eddie d'une voix glaciale... avec des morceaux d'os qui dépassent partout. Ça ne vous suffit pas ?

— Si, si, se hâte de répondre Sam, comme il s'excusait. Je pensais seulement...

— Vous n'avez fait que ça, cette nuit : penser ! gronde Eddie. Vous n'avez même rien fait, à part ça ! A propos, de quel côté étiez-vous donc, dans la bagarre ?

— J'ai... j'ai essayé d'expliquer à Mavis. (Le visage de Sam est rouge de honte.) Je suis incapable d'agir. C'est plus fort que moi. La violence physique m'enlève tous mes moyens. Je suis pétrifié. Je n'arrive pas à bouger un muscle, même si j'essayais... je...

— Moi, ça ne m'inquiéterait pas tellement ! réplique Eddie féroce. Il y a quantité de gars qui n'ont qu'un lampion tricolore à la place du foie !

Les lèvres de Sam se pincet.

— Je suppose que je dois appeler la police, dit-il d'une voix blanche.

— Encore un truc que vous avez fait toute la nuit ! s'exclame Eddie. C'est certainement une bonne idée... Avant qu'on ajoute d'autres cadavres à la collection !

Sam se dirige vers le téléphone et soulève le récepteur. Je regagne le bar et dépose mon flingue sur le comptoir.

— Prenez soin de ce joujou, voulez-vous, Eddie, dis-je. Ça me rend nerveuse de le trimbaler, ce bidule !

— Vous avez été formidable, Mavis, dit-il d'une voix vibrante qui me déclenche toute une série de frissons le long de l'échine. Si vous n'aviez pas tiré dans cette bouteille, je serais mort, à l'heure qu'il est !

— Je visais Mike English ! fais-je. Mais ça s'est bien terminé, pas vrai ?

— Très bien ! dit-il.

Dolorès vient alors me retrouver.

— Je ne sais pas ce que vous en pensez, les amis, déclare-t-elle d'une voix décidée, mais s'il y a jamais eu une meilleure occasion de prendre un verre, moi, en tout cas, je n'en ai jamais entendu parler.

— Vous avez raison, confirme Eddie. Débouchez une bouteille et fichez-moi le goulot au fond du gosier.

On entend alors un déclic. C'est Sam qui vient de raccrocher. Il nous lance un tel regard de chien battu que j'en ai pitié pour lui.

— Le lieutenant Gerassi s'imagine que je suis siphonné, articule-t-il d'une voix sans timbre, mais sauf imprévu, il sera ici dans un quart d'heure.

— Moi, je reviens tout de suite, mon chéri ! dis-je à Eddie.

Je me dirige alors vers Sam et lui prends le bras gentiment.

— Je ne sais ce que ça peut bien être ! murmure-t-il, furieux de ne pas avoir été à la hauteur des circonstances. Je n'arrive pas à me dominer. Vous avez entendu ce que vient de dire Howard : il croit que j'ai les foies tricolores... que j'ai la pétoche... il a peut-être raison, mais...

— Sam ! dis-je doucement. Savez-vous ce que vous avez ?

— Évidemment, grogne-t-il, hors de lui. Je suis un lâche !

Je proteste aussitôt :

— Mais non, c'est des idioties, tout ça. Votre seul défaut, c'est d'être un bon garçon, bien gentil, qui s'est trouvé mêlé, malgré lui, à une bande de truands et de tueurs. Il y a des milliers de gars qui auraient fait comme vous. Des citoyens honnêtes, bien élevés...

— Mavis, murmure-t-il d'un ton comminatoire. Fermez-la et fichez-moi la paix ! Vous ne savez pas ce que vous dites.

D'un geste brusque, il se libère le bras et se dirige vers la fenêtre d'où, les mains dans les poches, les épaules voûtées, il contemple la nuit profonde.

— Venez tous par ici !, s'écrie alors Dolorès d'une voix faussement enjouée. Quatre triples cognacs à cinq étoiles vous attendent !

J'obtempère et mets le cap sur le bar. A mi-chemin, un gémissement profond semble s'élever sous mes pas. Mes nerfs se mettent à vibrer comme les cordes d'une contrebasse ; je fais un tel bond que j'en perds mon slip – ou presque !

Une fois remise de mon émotion, je respire un bon coup et baisse les yeux. Qu'est-ce que je vois ? Benny qui s'est remis péniblement sur son séant et se frictionne délicatement le front, avec le creux de la main, tout en me contemplant d'un air médusé.

— Vous m'avez assommé ? demande-t-il d'une voix mal assurée.

— Mais oui ! D'ailleurs, vous l'avez bien cherché !

— Moi – Benny Moir ! – sonné par une blonde ravageuse ! On aura tout vu ! s'exclame-t-il amèrement. Je ne m'en remettrai jamais. (Il ferme les yeux et gémit lamentablement.) J'ai honte ! poursuit-il à mi-

voix. Qu'est-ce que les copains diront quand ils apprendront ?

Je suppose que c'est le moment de lui dire quelques mots de consolation.

— Qu'est-ce que ça peut vous fiche, s'ils se foutent de vous, Benny ? lui dis-je en toute sincérité. A ce moment-là, vous serez bouclé à la prison de San Quentin !

CHAPITRE XII

Le lundi, à dix heures du matin – heure à laquelle on nous a convoqués – nous nous trouvons tous les quatre dans le bureau du lieutenant Gerassi. Je suis assise à côté de Dolorès, sur le vieux divan si malcommode qu'on semble avoir remonté de la cave pour la circonstance, tandis que Sam Barry et Eddie Howard ont pris place sur des chaises à dossier droit. Ils ont l'air aussi peu à l'aise que moi !

Le lieutenant s'était amené le dimanche, vers quatre heures et demie du matin, à la maison de Romaine – quatorze minutes exactement après le coup de fil de Sam. Il lui avait fallu un bon moment pour en croire ses yeux. Il se crut obligé de compter les cadavres trois fois de suite pour plus de sûreté. Puis, il nous a emballés, presto, dans une voiture de ronde qui nous a emmenés à la Brigade Criminelle, où il nous a posé des questions à n'en plus finir. Il nous a fait faire alors, à chacun, des déclarations séparées. Lorsqu'elles ont été toutes dactylographiées, il nous les a fait signer, et c'est seulement à ce moment-là qu'il nous a relâchés.

Il était donc presque onze heures du matin, le dimanche, lorsque nous étions sortis de son bureau. J'avais fait ma valise chez les Romaine, avant l'arrivée du lieutenant. J'avais rangé toutes mes affaires, sauf le pyjama à la caniche, que je fourrai dans la poubelle, car si je l'emportais avec moi, il me rappellerait trop Abigail chaque fois que je le porterais. Or, cette sale sorcière, je tenais à l'oublier, et au plus vite !

En sortant de la Brigade Criminelle, j'avais regagné illico mon appartement, où je m'étais préparé un petit déjeuner sommaire avant de me mettre au lit. Je dormis pendant un tour complet d'horloge et ne m'éveillai qu'à sept heures, le lundi matin.

Donc ce lundi, je ne fais que changer sans cesse de position sur le divan, tant je suis mal à l'aise, pendant que Gerassi nous dévisage à tour de rôle sans mot dire. Je décroise et recroise les jambes et m'aperçois que ma jupe s'est relevée de quelques centimètres au-dessus de mes genoux. Je me dispose à la rabattre, mais trop tard ! Le lieutenant lorgne déjà mes horizons perdus ; mais comme ça ne semble nullement atténuer l'éclat glacial et métallique de son regard,

je me dis qu'après tout il n'y a pas lieu de s'en faire et je m'abstiens d'intervenir.

— J'ai lu et relu vos dépositions, déclare-t-il si brusquement que la surprise me fait faire un bond. Si j'étais libre de faire ce que je veux, je vous foudroierais tous en taule – c'est là qu'est votre place ! De toutes les histoires abracadabrantes, incroyables et idiotes que j'ai... (Ses épaules s'affaissent alors sous le poids d'un formidable découragement.) Et ça nous mène où ? Voyons ! soupire-t-il. Barry et Miss Seidlitz font irruption dans la boutique de Romaine et découvrent la cave où notre antiquaire à la gomme entassait ses marchandises volées. Courent-ils à la police pour lui faire part de leur découverte ? Ma foi, non !

— Nous y serions allés, lieutenant, dis-je nerveusement. Je vous le jure, mais le temps de nous décider, il s'est trouvé que...

— Vous réserverez vos explications pour le jury, Miss Seidlitz, article Gerassi. Vous en aurez probablement l'occasion, croyez-moi !

— Oui, lieutenant... oui, monsieur, fais-je d'une voix chevrotante. Ce sera comme vous voudrez.

Pendant un bon moment, il regarde Eddie d'un air soupçonneux.

— M. Romaine vous avait embauché comme porte-flingue ?

— C'est bien ça, lieutenant.

— Et vous n'aviez pas la moindre idée, bien entendu, de ce qu'il fricotait ?

— Pas la moindre, assure Eddie aussitôt. J'ai été estomaqué en apprenant qu'il stockait de la camelote fauchée. Un chic type comme lui, c'est pas croyable ! Ça prouve bien qu'on peut plus avoir confiance en personne, par le temps qui court !

— Nous avons établi que Miss Palmer... (Le lieutenant jette sur Dolorès un regard perçant.) a déclaré pouvoir prédire l'avenir et a annoncé effectivement l'assassinat de Romaine au cours de l'émission de télévision de M. Barry – uniquement parce qu'elle y avait été contrainte et forcée par Mike English. Nous connaissons le mobile de celui-ci : reprendre à son propre compte l'entreprise de recel montée par Romaine. Dans ces conditions, j'estime tenir en Mike English l'assassin de Romaine et de son épouse.

Un pâle sourire apparaît un moment sur son visage.

— Mais ensuite, reprend-il, nos affaires se compliquent. Abigail Pinchett est accidentellement tuée par English qui essayait de tirer sur Miss Seidlitz. Quant à English, il est descendu par Eddie Howard, en état de légitime défense. Vous avez de la veine de pouvoir compter sur

trois témoins oculaires, Eddie.

— J'en suis bien heureux, croyez-moi, lieutenant, fait Eddie.

— Reste le meurtre du détective privé à Long Beach, poursuit Gerassi. Il s'agit de George Benton. En n'ayant pas rapporté ce crime à la police, Miss Palmer, vous êtes automatiquement impliquée dans l'affaire, en tant que complice après coup.

— Oui ! fait Dolorès à voix basse. Je comprends.

— Mais étant donné, primo, l'aide précieuse que vous avez apportée à Miss Seidlitz, selon ses propres déclarations, au moment où Abigail Pinchett essayait de lui extorquer de faux aveux ; secundo, la franchise et la sincérité de vos déclarations concernant vos activités de ces trois dernières années, j'estime ne pas devoir entamer de poursuites contre vous. Nous savons maintenant qu'Abigail Pinchett a assassiné Benton ; et cette affaire se trouve close par le décès du coupable.

— Oh ! Merci, lieutenant, fait Dolorès à mi-voix.

— Ne me remerciez pas trop vite, dit-il. Une plainte en chantage et escroquerie a été déposée contre vous à Miami, et vous aurez à en répondre là-bas. Je crains même d'être obligé de vous retenir jusqu'à demain matin, le temps qu'il nous faut pour régler votre transfert en Floride.

Dolorès se mordille la lèvre inférieure.

— Je comprends, lieutenant, murmure-t-elle.

— Il reste une somme de quelque dix-huit cents dollars au crédit d'Abigail Pinchett dans une banque de Los Angeles. Cette somme servira à payer les dommages et intérêts réclamés par votre plaignant, s'il gagne son procès, bien entendu. Vos affaires ne s'en porteront que mieux, croyez-le !

Il la regarde un moment.

— Je crois que vous irez en prison ; il faut, même, que vous y alliez. L'escroquerie et le chantage, c'est ignoble. Il vous a fallu un fameux bout de temps – trois ans – avant de commencer à avoir des remords ! Toutefois, je crois que vous n'écoperez pas plus d'un an – au pis. Tâchez d'en être reconnaissante !

Du pouce, il appuie alors sur un bouton et quelques secondes plus tard une femme en uniforme entre et emmène Dolorès.

— Je vous ferais perdre votre temps à bavarder davantage, s'écrie-t-il soudain d'un ton véhément. Non que votre temps soit précieux, mais le mien l'est sûrement, et je suis en train de le perdre, moi aussi ! (Il se tourne alors vers Sam.) Je vous conseille d'être plus prudent, à

l'avenir, dans le choix de vos invités, monsieur Barry. Si vous n'y prenez garde, vous n'allez pas tarder à transformer votre tribune libre en émission publicitaire pour le compte du gang d'assassins « Murder Incorporated » !

Sam se met à ciller :

— J'y veillerai, lieutenant.

— Howard ! (Gerassi reporte maintenant toute son attention sur Eddie.) A mon avis, vous avez eu plus de chance que vous n'en méritez. N'en profitez pas, surtout pas à Los Angeles ! On va vous surveiller de si près que chaque fois que vous éternuerez, il tombera deux flics de votre mouchoir !

— J'envisage de faire un voyage, lieutenant, déclare Eddie d'un air légèrement narquois. Dans un patelin perdu, très loin. Il se pourrait que je reste absent longtemps – pour toujours, peut-être...

— Très bien, fait sèchement Gerassi. Je vous gratifierai d'une escorte jusqu'à l'avion – pour être bien certain que vous l'avez pris ! (Il se lève brusquement et nous tourne le dos.) C'est tout ! fait-il, je ne vous retiens plus !

A mi-chemin de la porte, je l'entends soudain gueuler derrière moi. Je sursaute.

— Miss Seidlitz ! Je vous prie de rester quelques moments encore dans mon bureau.

Je vois Eddie et Sam, les veinards ! sortir de la pièce et fermer la porte derrière eux, puis je pivote sur mes talons et vais me rasseoir sur le divan. Gerassi s'installe de nouveau à son bureau et me sourit. J'en éprouve un tel coup au cœur que je suis sur le point de tourner de l'œil !

— Barry persiste à dire que c'est vous et vous seule qui avez découvert cette trappe dans la boutique de Romaine, dit-il. Il prétend qu'il n'y est pour rien. La compagnie d'assurances nous a fait tenir une récompense après la récupération des fourrures. Je suppose que celle-ci vous revient de droit.

— Diable ! Je n'aurais jamais osé rêver que...

— C'est une jolie somme, Miss Seidlitz, poursuit-il. Dans les douze mille dollars, environ. Franchement, je ne pense pas que vous la méritiez – dans sa totalité, du moins. D'ailleurs, nous devrions vous poursuivre pour violation de domicile, mais nous n'en avons pas l'intention. Ce que je vais vous dire n'est qu'une suggestion, comprenez-moi bien. Cette récompense vous appartient légalement et vous pouvez en disposer selon votre bon plaisir. Seulement, si vous convenez avec moi que c'est payer un peu cher une égratignure au

tibia causée par la tige de fer qui dépassait du plancher, je peux vous donner le nom de quelques œuvres charitables de notre bonne vieille ville. J'en citerai une au hasard : l'Orphelinat de la Police, par exemple...

Je me hâte de proposer allègrement :

— Pourquoi je ne couperais pas la poire en deux avec les orphelins de la police, lieutenant ? Et pour prouver que je ne vous en veux pas, je vous invite à dîner sur ma propre part !

Il sourit de nouveau ; il a un sourire vraiment gentil – et large comme ça ! – peut-être parce qu'il n'a pas l'habitude de s'en servir beaucoup !

— Parfait, Miss Seidlitz, dit-il ravi. L'Orphelinat de la Police vous sera extrêmement reconnaissant... et moi, j'attendrai avec impatience votre invitation à dîner.

— Merci, lieutenant ! lui dis-je. Je me paierai une toute nouvelle robe à cette occasion !

— Arrangez-vous pour qu'elle ne soit pas plus longue que celle que vous portez aujourd'hui, fait-il avec une légère lueur au fond du regard. Vos jambes sont les plus belles que j'aie jamais vues dans mon bureau !

Je sors par la grande porte et, sur le trottoir, je retrouve Eddie, qui m'attend.

— Alors, il n'y a pas de pétard, Mavis ? demande-t-il anxieusement. Pourquoi vous a-t-il appelée ?

— Tout s'est passé épatamment !

Je lui parle de la récompense en argent que je vais toucher à la suite de la récupération des fourrures volées et je lui explique comment j'ai accepté de la partager avec l'Orphelinat de la Police.

— Ça, alors ! fait Eddie, au comble de l'enthousiasme. On va fêter ça !

J'objecte alors :

— Il faudrait que je passe à mon bureau. Nous sommes lundi, aujourd'hui. C'est le jour où...

— Pas aujourd'hui, non ! réplique-t-il fermement. Aujourd'hui, c'est jour de nouba. On en a par-dessus la tête de tous ces crimes et de ces tortures ! De plus, vous avez gagné une petite fortune, en récompense ! Ça se fête, ça !

Vers six heures du soir, nous nous engageons dans la grande allée de la propriété des Romayne. Jusque-là tout a bien marché. On s'est

amusé comme des fous à rouler le long du Pacifique et à se baigner. Nous avons passé deux heures à déjeuner, puis nous avons fait les lézards sur la plage. Mais dès qu'Eddie arrête la voiture devant le perron, je me sens subitement déprimée.

— Il faut que j'aille chercher quelques bricoles là-haut, chérie, m'annonce-t-il, j'en ai pour une petite demi-heure. Après je rends les clés à l'agence et je m'en vais loger quelques jours au Hilton.

— Je croyais que vous partiez pour un long voyage, fais-je en le suivant sur le perron.

— Dans une semaine, sûrement, déclare-t-il en ouvrant la porte et en pénétrant dans la maison. Six mois en Europe ! Après quoi je retournerai sans doute sur la côte atlantique.

— Six mois ! fais-je. Bon sang ! Mais c'est terriblement coûteux, l'Europe !

— Peut-être bien ! Mais à quoi sert le fric, si ce n'est pas pour le dépenser ?

En pénétrant dans le salon avec lui, j'ai l'impression que l'atmosphère s'est encore alourdie.

— Sois une poupée, chérie, et prépare-nous à boire, mon agnelle. Pendant ce temps-là, je vais faire ma valise dans ma chambre.

— Entendu ! Ce sera quoi, pour toi ?

— Un Martini très sec. Nous avons une longue nuit devant nous, Mavis !

Après son départ, je m'affaire à servir à boire, puis m'assieds sur le divan. Je ne puis m'empêcher de penser à Bulle. Cette maison était encore la sienne, il y a deux jours ! Cette pensée me déprime encore plus que tout le reste. Je me souviens de la scène qu'elle a faite, dans mon bureau, à propos de son mari et je me demande comment une idée aussi saugrenue avait bien pu lui venir à l'esprit. Ce n'est pas Romaine, j'en suis sûre, qui la lui avait inspirée. Alors ? Il n'y avait qu'une personne à savoir que Romaine m'avait embauchée : Eddie. Mais de la part d'Eddie, ç'aurait été tout aussi farfelu. Alors ? Je n'y pige plus rien !

Cinq minutes plus tard, Eddie revient comme un bolide et laisse choir un gros sac de cuir sur le sol.

— Je suis presque prêt, chérie. Buvons ce verre ! (Il saisit les deux verres sur le bar et les apporte près du divan.) A la vôtre, Mavis ! (Il lève son verre.) Que notre nuit soit douce !

— A la nôtre, Eddie !

Je bois une gorgée de Martini ; il me faut faire un rude effort pour

ne pas grimacer au moment où elle me dévale dans la gorge, en route pour les étages inférieurs.

Eddie jette un coup d'œil désinvolte sur sa montre.

— J'ai oublié de vous dire... J'attends un type dans une demi-heure, mais je n'en aurai pas pour plus de cinq minutes. Ça ne vous dérange pas ?

— Bien sûr que non ! J'attendrai son départ dans la salle à manger.

— Oh ! non. (Il secoue vigoureusement la tête.) C'est quelqu'un que vous connaissez, chérie, et je tiens beaucoup à ce que vous restiez quand il sera là.

— Qui est-ce ?

— C'est une surprise ! (Son visage devient grave, soudain.) Vous ai-je dit déjà combien vous êtes belle, Mavis ? me demande-t-il de cette voix qui anéantit, en moi, toute résistance avant même que j'éprouve le besoin d'y recourir.

— Non ! fais-je, au risque de m'étrangler. Vous ne me l'avez jamais dit.

Il se glisse doucement sur le divan, près de moi et m'enlace d'un bras les épaules.

— Ça prendra du temps ! Je ne veux pas oublier le moindre détail !

— Prenez tout votre temps, chéri, réussis-je à articuler, toute défaillante. Je suis bon public.

Comme point de départ, ce n'est pas mal ; mais je suis loin de me douter qu'il puisse en tirer parti avec une telle précipitation. Du baratin, Eddie passe sans désenchanter aux baisers, et, croyez-moi, c'est un as, sous ce rapport-là ! La sensation de vide vertigineux que j'éprouve au creux de l'estomac se mue en une impression de délicieuse rêverie. Je ferme les yeux et me laisse emporter par la marée. Elle m'aurait peut-être entraînée aussitôt en haute mer si je n'avais pas ouvert les yeux au mauvais moment.

Je soulève donc brusquement les paupières et aperçois le visage d'Eddie tout près du mien. Et sur ce visage, je découvre une expression que je suis, sans doute, censée devoir ignorer toute ma vie. C'est un air cynique et paillard qui lui tord les coins de la bouche et lui enlaidit les yeux. Ils exultent d'une satisfaction perverse et lubrique.

J'ai l'impression de recevoir un seau d'eau glacée en pleine figure. Je m'aperçois, en un éclair, d'un tas de détails que je n'avais même pas remarqués pendant que je me laissais mollement emporter par la

marée.

Je suis étendue de tout mon long sur le divan avec ma combinaison pour tout vêtement. Ma robe pend mollement sur le dossier de la chaise la plus proche. Avec une répulsion subite, je sens ses mains me tripoter les cuisses. Il s'y prend avec une désinvolture insolente, méprisante, presque, en se disant qu'il n'a pas besoin de se presser. Je me trouve là à sa disposition. Il n'aura qu'à me prendre, chaque fois qu'il en aura envie.

Je me redresse brusquement sur mon séant, repousse Eddie, mets les pieds par terre et me plante debout.

Eddie, bouche bée, relève la tête et me contemple, éberlué.

— Qu'est-ce qui te prend, bébé ? demande-t-il d'une voix pâteuse.

— Je me suis laissée aller, excusez-moi ! dis-je sèchement. D'ailleurs votre ami va arriver d'un moment à l'autre.

— Pas d'ici cinq minutes, en tout cas ! Qu'est-ce que ça peut foutre ? On ne lui ouvrira pas, si on n'en a pas envie !

— Je n'aime pas cette maison, dis-je froidement. Elle me fiche les jetons.

Je lisse lentement ma combinaison de nylon sur mes flancs, puis je me retourne pour prendre ma robe.

— Attends un instant ! s'écrie-t-il d'une voix soudain déplaisante. Qu'est-ce que c'est que cette lubie ?

Je réplique du tac au tac :

— Il vous faut un dessin ? Je ne suis pas en forme, c'est tout. Et si ça ne vous plaît pas, appelez un taxi et je rentre chez moi.

— Tu n'as pas l'air de te rendre compte, mon chou, reprend-il posément. On ne traite pas Eddie Howard de cette façon-là ! Avec moi, on ne change pas comme ça d'avis ; je ne me laisse pas manœuvrer, moi ! Tâche de bien t'enfoncer ça dans ta cervelle d'oiseau et on sera bons copains.

— Espèce de pauvre petit voyou ! dis-je, emportée par la colère. Vous croyez que vous...

D'un bond, il se lève du divan. Je n'ai pas le temps d'esquiver. Ses doigts empoignent le haut de ma combinaison et la déchirent de haut en bas. En même temps, il fait craquer les bretelles. La combinaison s'abat en un petit tas soyeux autour de mes chevilles. D'un bras, il me prend par les épaules et me colle tout contre lui, tandis que de l'autre main il arrache l'agrafe de mon soutien-gorge.

Je n'ai jamais été aussi furieuse de toute ma vie. Je me libère une

main et lui enfonce mes ongles dans la joue. Je lui lacère les chairs à tel point qu'il pousse des rugissements de douleur. Il est alors obligé de lâcher mon soutien-gorge pour me saisir le poignet.

Nous nous battons comme des bêtes féroces. Nous oscillons d'avant en arrière pendant une bonne minute, puis je fais un pas en arrière pour reprendre mon équilibre. C'est alors que mon talon heurte la valise de cuir, avec un bruit sourd. Je trébuche et tombe à la renverse sur le tapis.

Le sac se renverse sur le côté. Son contenu s'éparpille sur le parquet. Eddie reste figé sur place, le regard rivé sur moi, et ses yeux lancent des éclairs.

— Tu ne t'es pas fait mal ? demande-t-il finalement.

— Non, je ne crois pas ! dis-je en me mettant péniblement à quatre pattes. Je suppose qu'on ferait mieux de remettre toutes ces bricoles dans votre valise.

J'essaie alors de la redresser et, en la soulevant, je fais tomber une petite boîte noire par terre. Je la ramasse et l'examine avec curiosité. Elle est en métal, et d'un poids surprenant pour ses dimensions. Je lis les quelques mots imprimés sur une de ses faces. Machinalement, l'esprit ailleurs, je déchiffre : *Heure... Interruption... 110 volts.*

La boîte m'est alors arrachée violemment des mains. En levant la tête, j'aperçois Eddie penché sur moi. Son visage s'assombrit. Il me regarde d'un air à la fois sévère et détaché.

— Cette petite boîte t'intéresse donc, Bébé ?

— Pas spécialement ! C'est la première fois que j'en vois une de ce genre-là. Je n'ai pas pu résister à ma curiosité. Mais à quoi peut vous servir un truc comme ça ?

Et soudain toute la scène me revient à la mémoire. Je revois Mike English essayant de nous fiche le meurtre de Romaine sur le dos, à Eddie et à moi. J'entends Mike English, debout dans cette même pièce, un pétard à la main, demander ce qui aurait pu empêcher Eddie d'introduire un interrupteur à minuterie dans le circuit. C'est un petit bidule qu'il aurait pu installer à l'avance pour lui faire couper le courant électrique de la maison, au moment voulu, et le rétablir trente secondes plus tard, sans que personne puisse deviner l'origine de la panne.

— Je vois que tu te souviens de Mike English, n'est-ce pas ? Il a prétendu, en effet, que j'aurais pu utiliser un truc de ce genre pour éteindre les lumières à la maison à quatre heures précises, observe Eddie sans élever la voix. L'embêtant, avec les souris, c'est qu'elles fourent toujours leur nez dans ce qui ne les regarde pas, si bien qu'un

jour on est obligé de le leur couper, ce sacré blair !

— Eddie, fais-je innocemment, je ne sais même pas de quoi vous parlez !

— Mais si ! rétorque-t-il. Je le lis sur ta figure ! Mais maintenant, ça va rudement barder pour ton matricule !

Je me lève lentement et le regarde droit dans les yeux.

— Expliquez-vous !

Il se dirige vers la chaise où il a accroché son veston et brusquement abat son poing sur le dossier.

— Dire que j'étais blanchi, vous m'entendez, s'écrie-t-il au paroxysme de la rage. (Il glisse sa main droite dans la poche de son veston et en sort un pistolet.) Le lieutenant m'avait même conseillé de faire un grand voyage et de ne plus remettre les pieds ici ! L'affaire était classée – réglée – enterrée à jamais, comme Mike English !

— Vous avez assassiné M. Romaine, Eddie. (Ma voix est mal assurée.)

— Oui, j'ai rectifié Romaine, confirme-t-il. Sa femme aussi. Et Mike English par-dessus le marché. J'aurais pu l'avoir quand je voulais, dans cette bagarre, mais il fallait que ça ait l'air sérieux ! J'ai été à deux doigts de m'en payer une bosse quand je lui ai foutu cette bouteille sur le crâne – et que sa cervelle s'est mise à jaillir ! C'est qu'à ce moment-là, l'affaire était dans le sac. (Il me fusille encore du regard.) Et il a fallu qu'une imbécile de gonzesse comme vous vienne tout foutre en l'air !

Je lui demande alors, suffoquée.

— Mais pourquoi avez-vous tué Romaine ?

— Pour la même raison que Mike English aurait aimé lui faire la peau : pour mettre le grappin sur sa combine, riposte Eddie. Romaine m'avait embauché comme garde du corps, vous savez ça ? Or, la première fois que j'ai jeté les yeux sur son sac d'os de bonne femme, avec ses cheveux teints en blond, je m'aperçois qu'elle a tellement envie d'un mâle qu'elle ne peut plus fermer l'œil de la nuit ! De toute façon, je me suis dit que je pourrais donc me débarrasser de Romaine, sans que sa femme puisse me faire des ennuis, et quand j'ai entendu prédire son assassinat, autant dire que les carottes étaient cuites. Je ne me suis trompé que sur un point : j'ai cru que le coup de la prédiction à la télé avait été monté par Romaine lui-même et qu'il comptait s'en servir pour se débarrasser de Mike. Mike lui causait pas mal d'ennuis. S'il se faisait descendre dans la propre maison de Romaine après l'avoir publiquement menacé de mort, pour peu que Romaine sache mener son jeu, tout le monde penserait qu'il avait agi en état de

légitime défense. (Il secoue la tête.) C'est drôle, Mike m'avait toujours paru complètement fauché !

Il laisse pendre son pistolet à bout de bras. Je me dis : « Tant que je continuerai à le faire causer, il ne songera pas à s'en servir. » Je poursuis donc la conversation :

— Vous croyiez vraiment que Romaine voulait tuer Mike English ?

— Je pense bien ! En entendant la prédiction de Dolorès à la télé, je me suis imaginé que Romaine s'était fait expédier cette page de magazine. Puis je me suis souvenu à temps que j'avais toujours ce merveilleux petit bidule planqué dans le coffre de ma voiture. (Ce disant, il montre du doigt l'interrupteur posé sur la chaise.) Je pouvais facilement le brancher sur le compteur électrique dans le garage peu avant quatre heures. C'est ce que j'ai fait. C'est d'ailleurs Romaine en personne qui m'envoya, cette nuit-là, jeter un coup d'œil aux alentours. Je profitai de l'occasion pour installer mon bidule et le régler à l'heure H, comme l'a dit la bonne femme.

— Mais pourquoi nous avoir tous ramenés à la maison de Romaine, après l'émission ?

— D'abord, parce que j'y avais été forcé par les événements. Ensuite, ça cadrait épatamment avec mes plans. Plus on serait de fous, plus on rigolerait quand les lumières s'éteindraient.

— Et Bulle ? Elle était dans le coup ? Est-ce qu'elle nous a bourré la caisse quand elle nous a raconté qu'on lui avait flanqué un coup sur le crâne dans le noir ?

— Mais non, bon sang ! Cette andouille s'est trouvée dans mes jambes quand je me suis approché de Romaine. J'ai été obligé de la sonner un bon coup. Elle m'a presque entraîné dans sa chute, la vache ! Mais j'ai réussi quand même à descendre Romaine avec ma rapière, puis à traverser de nouveau la pièce avant que les lumières ne se rallument. J'avais prévu une panne de cinquante secondes et j'ai été bien content de m'être accordé un aussi long délai !

J'ai l'impression qu'il n'a plus la même voix. Il me faut quelque temps avant de comprendre pourquoi ? Je saisis soudain. Ce ton charmant d'homme cultivé, qui m'avait fait trembler les genoux, a complètement disparu. Harvard est bien loin ! C'est un tout autre monde, auquel Eddie s'est peut être frotté à un certain moment de sa vie. Mais c'est maintenant bien fini !

— Restait un seul pépin, poursuit Eddie à mi-voix. L'épouse si peu aimante de Romaine savait que c'était moi qui l'avais assommée et qui avais saigné son Julot. Mais quoi ! c'était parfait, pour elle, vous pensez – on allait s'aimer en paix comme des tourtereaux ! Elle tenait

simplement à me rappeler deux ou trois petites conditions. Il faudrait désormais que je m'abstienne de faire du gringue à d'autres souris. C'est moi, certes, qui allais m'occuper de la combine de Romaine, mais c'est elle qui en resterait la propriétaire ! Elle me fit même cette généreuse proposition : pour prix de mon travail, elle m'allouerait trois cents dollars par semaine ! Tu parles d'un blot ! Cette nuit-là, on a fait un saut à la boutique, vous vous souvenez ?

— Oui ! On y est allés, Sam Barry et moi, dès votre retour.

— Nous sommes descendus dans la cave. (Eddie a un sourire épanoui.) Elle avait les clés du coffre, dont elle connaissait heureusement la combinaison. On l'a nettoyé de fond en comble, ma petite, et sans oublier les soixante-dix mille dollars, en espèces sonnantes et trébuchantes, qu'il contenait. La veille de sa mort, Romaine avait touché son fade sur une grosse affaire. Eh bien, tu sais quoi ? Cette Bulle était encore plus bouchée qu'elle n'en avait l'air !

— Racontez-moi ça !

— Elle savait donc que j'avais effacé son bonhomme pour reprendre le biseness, ricane Eddie. Là-dessus, elle me propose d'en assumer la direction pour trois cents dollars par semaine, si je fais bien attention au fric et si je ne fais pas du gringue aux autres gonzesses. Puis la même nuit, elle m'emmène dans cette cave et ramène soixante-dix mille dollars dans sa bagnole !

Nous rentrons à la maison, je passe la tête pour jeter un coup d'œil dans ta chambre et découvre les oreillers sous la couverture. Je sais donc que tu étais de sortie.

» Mais il me fallait d'autres gens dans la maison pour que ça fasse plus de suspects sur les lieux. J'attends aussi longtemps que je peux ; puis, vers minuit, je passe un coup de fil à Mike, en déguisant ma voix et lui annonce que, s'il veut mettre la main sur le meurtrier, il n'a qu'à rappliquer aussi sec à la maison avec ses mirontons. (Il se tait brusquement et me lance un regard soupçonneux.) Mais pourquoi, diable, est-ce que je perds mon temps à te raconter tout ça ?

— Ça prouve à quel point vous êtes un as, dis-je d'un ton pénétré d'admiration. Monter toute une combine comme ça, c'est pas donné à tout le monde !

— Bulle s'en ressentait plus que jamais ! (Il éclate soudain de rire à ce souvenir.) Je lui dis : « Si tu allais te pieuter, mon bijou, pour te préparer une belle nuit d'amour ? » Elle se prépare donc consciencieusement, la vache ! Tout ça pour éprouver l'ultime émotion de sa vie en me voyant entrer dans la chambre, la rapière à la main. C'est pas croyable ! Elle est si noix qu'elle s'imaginerait que je rigole – jusqu'au moment où je lui enfonce le poignard dans le baquet.

Je la porte dans ta chambre, je l'installe dans ton plumard, en lieu et place des oreillers, je regagne ma turne et je me couche.

« Puisque la même Mavis s'est tirée du lit, comme ça, en douce, me dis-je, c'est qu'elle ne veut pas qu'on sache où elle s'est éclipsée cette nuit. Elle doit être en train de se démener pour se faire établir un alibi. Il y a même une chance pour qu'elle rapplique avant l'arrivée de Mike, sans remarquer la présence du cadavre dans son lit, puisque la couverture sera dans l'état où elle l'avait laissée. C'était réglé comme du papier à musique. Tu te serais trouvée dans ta chambre, en train de savonner tes dessous, tranquille comme Baptiste et pendant ce temps-là, Mike et ses malfrats se seraient mis à fouiller la baraque de haut en bas pour essayer de dénicher l'assassin de Romaine. Ils seraient tombés sur toi. Tu aurais eu beau protester, ton attitude aurait paru rudement louche. Pour moi, c'était tout ce qu'il fallait. Même si les choses ne se passaient pas comme je l'avais escompté, il y avait toujours Mike et son équipe et un coup de téléphone anonyme qu'il pourrait affirmer avoir reçu ! »

Sur ces entrefaites, la sonnette de l'entrée résonne soudain avec une insistance tenace. Elle me paraît faire un bruit extraordinaire, dans le silence de la maison.

— C'est votre pote, Eddie !

— Parfait ! dit-il en braquant le pistolet dans ma direction, va donc lui ouvrir et amène-le ici !

— Dans cette tenue ?

Je jette un regard ému sur mon soutien-gorge de satin blanc et mon slip tout garni de dentelles.

— Pourquoi pas ?

— Eddie, je vous en prie, laissez-moi au moins remettre ma robe !

— Pas d'histoires ! grince-t-il entre ses dents. Va ouvrir, sinon je te balance un pruneau dans le buffet, aussi sec !

Inutile de discuter, je sors et vais ouvrir la porte.

Sam Barry se tient sur le perron. En m'apercevant dans ce simple appareil, il ouvre des yeux ronds.

— Mavis ! (Il a du mal à avaler sa salive.) J'ai rendez-vous avec Eddie. Il est ici ?

— Dans le salon ! Suivez-moi.

Il entre dans la pièce sur mes talons. Eddie pousse un grognement en le voyant.

— Vous êtes en retard, Barry, dit-il d'une voix mielleuse. Je n'aime pas ça.

— J'ai eu plus de mal que je ne le pensais à réunir cette somme. Excusez-moi !

— Vous avez le fric ? (La voix d'Eddie se durcit.) Le compte y est !

Sam sort de sa poche un paquet enveloppé de papier d'emballage et le jette sur la table.

— Tout y est ! Cinq mille dollars. Comptez-les, si ça vous chante !

— Vous êtes un citoyen respectable et honnête, Sam Barry, déclare Eddie d'un ton railleur. J'en tiendrai compte.

— Et le carnet ? s'enquiert Sam à voix basse.

— Il doit être dans le sac... par là sur le tapis... cherchez-le vous-même, répond Eddie.

Sam se met à quatre pattes et fouille avidement le sac. Puis il se redresse en brandissant un petit carnet à couverture noire. Il le feuillette soigneusement, en quête d'une indication sans doute précieuse, puis le glisse dans sa poche.

— C'est bien ce que je voulais, fait-il.

Eddie lui décoche une grimace malicieuse, puis me regarde.

— Veux-tu savoir ce qui vaut cinq mille dollars pour cet honnête citoyen de Sam Barry, mon chou ?

Intriguée, je lui réponds :

— Oui. Qu'est-ce que ça peut donc être ?

— Un livre de comptes, tout simplement, subtilisé par mes soins la nuit dernière dans le coffre de Romaine. Ce précieux carnet mentionne tous les paiements effectués par Romaine aux braves gens qui faisaient passer, en code, les instructions du caïd, sur les antennes de la télévision ! On peut y voir qu'Abigail touchait ses trois cents dollars hebdomadaires pour s'exhiber une fois par semaine devant les caméras et lancer les mots convenus. Et puis, écoutez bien, on y trouve aussi quatre cents dollars par semaine versés à Sam Barry pour laisser Abigail présenter son numéro devant les caméras ! Qu'en pensez-vous ?

— Vous comprenez, maintenant, Mavis, pourquoi je vous en ai tant voulu, hier soir, de m'avoir dit que le seul ennui avec moi, c'était que je me trouvais être un citoyen honnête et respectable, marmonne tout bas Sam. Il vaut mieux que je me tire, à présent.

— Non. Ne partez pas ! dis-je soudain affolée.

— Ça vaudrait mieux pourtant, reprend Sam, gêné.

Eddie l'observe, un éclat de satisfaction sardonique au fond des yeux.

— Savez-vous pourquoi elle désire tant que vous restiez, Sam ? demande-t-il d'un ton désinvolte. Parce que je ne veux pas qu'elle se rhabille. Or elle a peur que je lui fasse enlever le peu qui lui reste encore sur le dos !

Le visage de Sam vire au cramoisi.

— Oh ! murmure-t-il.

Je m'écrie alors avec des accents désespérés :

— Sam ! Ne me laissez pas tomber maintenant. Il me tuera sitôt que vous serez parti !

Sam relève alors la tête. Nos regards se croisent puis il se détourne vivement.

— Mais non, il plaisante, Mavis ! déclare-t-il d'une voix pâteuse.

— J'ai quelque chose à vous annoncer, Sam, reprend Eddie à mi-voix, en l'épiant comme un serpent à l'affût d'un lapin. Elle a peut-être raison : une fois que vous serez sorti de cette maison, je lui enfoncerai le canon de ce pétard un bon coup dans les tripes et j'appuierai sur la détente. Vous ne croyez pas que vous devriez rester, Sam, au cas où je ne plaisanterais vraiment pas ?

Sans demander son reste, Sam pivote brusquement sur les talons et traverse la pièce, de plus en plus vite, tant et si bien qu'il atteint la porte au pas de course.

Nous entendons la porte d'entrée claquer avec force. Eddie rejette la tête en arrière et part d'un éclat de rire strident.

— Voilà pourquoi l'ami Sam tenait tant à jeter un coup d'œil sur la boutique de Romaine ! Même au point d'en fracturer une vitre, s'écrie-t-il avec un ricanement sardonique. Il voulait mettre la main, le tout premier, sur ce petit carnet noir !

Le rire s'efface peu à peu sur son visage, et le silence retombe dans la pièce. Je relève la tête pour le regarder, en osant à peine respirer.

— Tu me compliques évidemment les choses, Bébé, articule-t-il, mais ça peut tout de même s'arranger. Une fois que ce sera fait, je te balancerai dans le puisard, derrière le garage. Il est probable que la maison ne va plus être habitée d'ici quelques mois. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi on viendrait te chercher ici.

— Oui, mais Sam peut fort bien raconter qu'il m'a vue dans la propriété !

— Tu ne connais pas ce bon vieux Sam ! ricane-t-il. Il ne parlera

plus jamais de toi, aussi longtemps qu'il vivra ; de moi non plus, sans doute !

Il relève alors lentement le canon de son pistolet et me le pointe en pleine poitrine.

— Alors, adieu, Mavis ! fait-il négligemment. Tu donneras bien le bonjour de ma part à Bulle, hein, si tu la rencontres dans l'autre monde !

Son doigt se crispe alors sur la détente. Je me jette brusquement sur le côté, juste avant que ne retentisse la détonation.

— Sale petite garce !... (Eddie pousse un abominable juron.) Tiens-toi tranquille... Sinon je te coupe la gorge !

Je cours comme une folle dans le couloir, pour gagner la porte d'entrée. Une deuxième détonation éclate derrière moi. La balle arrache un fragment de plâtre du mur, à quelques centimètres à peine au-dessus de ma tête. Je regarde par-dessus mon épaule et je vois Eddie bondir du salon dans le couloir, se camper solidement sur ses jambes et viser. Trois mètres me séparent encore de la porte. J'ai le sentiment que je ne l'atteindrai jamais.

A ce moment, j'entends un craquement terrible. Le panneau de la porte cède et s'incline vers l'intérieur. Un homme surgit dans le couloir, l'arme au poing.

— Couchez-vous, Mavis ! hurle-t-il, au même moment.

Je m'allonge aussitôt à plat ventre. Une seconde plus tard, trois balles sifflent coup sur coup au-dessus de ma tête. Je ferme les yeux, et reste là, à trembler comme une feuille.

Aussitôt après, le calme revient. Je risque un œil dans le couloir derrière moi, juste à temps pour voir Eddie s'affaïsser lentement sur les genoux, comme s'il tombait, épuisé de fatigue. Il s'agenouille un moment, en me fusillant du regard, puis s'effondre à plat ventre par terre, où il reste sans bouger. L'espace de quelques instants, je me demande ce qu'il y a de bizarre sur son visage, quelque chose de tout à fait nouveau. Je finis par me rendre compte qu'à la place de son œil droit, il n'y a plus qu'un vilain trou noir.

Le lieutenant Gerassi accourt à ma rencontre et me saisit le bras pour m'aider à me relever.

— De toute ma vie, je n'ai jamais été aussi heureuse de rencontrer quelqu'un, lui dis-je en m'appuyant, reconnaissante, contre sa poitrine.

— Vous avez de drôles d'amis, Miss Seidlitz, observe-t-il, tout ému. Mais on peut dire que nous avons eu du bol, tous les deux ! J'étais certain que Barry avait été arrosé par Romaine, et qu'il devait exister

un relevé de comptes que Barry essaierait de récupérer. Je l'ai fait filer par un de mes hommes pendant toute la journée. Quand j'ai appris qu'il avait retiré tout son argent à la banque et hypothéqué sa voiture, j'ai pensé qu'il était temps pour moi d'intervenir.

— Sam a dit que je me trouvais ici ?

— Il ne m'a rien dit du tout, déclare Gerassi, de glace. Il était bien trop occupé à se lamenter sur ses émissions perdues. Quelle chance d'en être débarrassé, c'était un programme ignoble ! Voulez-vous vous rhabiller, Miss Seidlitz ? Et puis, racontez-moi donc tout ce qui s'est passé. Non pas que je me formalise le moins du monde de vous voir dans cette tenue déshabillée... Je trouve que toutes ces dentelles qui ornent votre slip sont adorables. Quant à vos jambes, elles sont absolument sensationnelles et ne peuvent soutenir la comparaison qu'avec vos autres avantages, si magnifiquement développés !

Je pousse un cri de protestation et le regarde avec de grands yeux.

— Lieutenant Gerassi ! dis-je, vous vous moquez de moi !

— Mais non, c'était un hommage... tout à fait mérité, assure-t-il.

Je devine, à son regard brûlant, qu'il y en aura une longue série d'autres.

— Je parie que vos cheveux ont grisonné prématurément, dis-je brusquement.

— Pas pour un flic ! ricane-t-il.

— Vous n'avez pas plus de... mettons, trente-neuf ans.

— Trente-sept ! Comme je vous l'ai dit, on vieillit trop vite, dans ma profession. Le métier m'a valu toutes sortes de misères : pieds plats, lumbago, etc.

Je l'interromps pour lui demander :

— Êtes-vous marié ?

— Pas que je sache.

— Appelez-moi Mavis.

— Mais certainement, Mavis.

— Ce déjeuner que nous devons partager... vous vous souvenez ! fais-je, pensive. Pourquoi n'en ferions-nous pas un dîner aux chandelles, cette nuit ?

— Magnifique ! Mais il faut que je règle cette affaire, auparavant. Il sera au moins dix heures, ou même plus, avant que je puisse me libérer.

— Très bien ! Ainsi je me mettrai à vous préparer à dîner dans

mon appartement quand vous arriverez, dis-je, avec un sourire épanoui. De cette façon, vous n'aurez pas à vous presser. Vu !

— Vu ! rétorque-t-il.

J'entre une dernière fois dans le salon des Romaine pour récupérer ma robe.

C'est parfois bizarre, avec les hommes ! Parfois vous en avez un de réellement bien, juste sous votre nez, et il faut vous faire pigeonner ailleurs, pour l'apprécier.

FIN

A CORPS ET A CRIS – N°	243
A LA SANTÉ DE SATAN – N°	224
A PÂLIR LA NUIT – N°	57
A SAUTE-JARRETELLE – N°	283
ADIOS CHIQUITA ! – N°	127
AH LES GARCES ! – N°	228
ALLEZ ROULEZ – N°	113
AU PARFUM – N°	196
AU SENTIMENT – N°	37
AU VOYEUR ! (<i>inédit</i>) – n°	308
LE BAL DES OSSELETS – N°	227
BALLET BLEU – N°	59
BANCO BIDON – N°	273
LA BANDE A BOBOS – N°	292
LA BERGÈRE EN COLÈRE – N°	165
BILLETS DE FAIRE-PART – N°	327
BLAGUE DANS LE COIN – N°	191
BOUCHE QUE VEUX-TU ? – N°	72
C'EST VOUS LE ZOMBIE – N°	255
CALL-GIRL SÉRÉNADE – N°	225
CARTE FORCÉE – N°	233
CASCADE ROUGE – N°	237
LE CERCUEIL CAPITONNÉ – N°	321
C'EST PAS TRISTE (<i>inédit</i>) – n°	377
CIBLE ÉMOUVANTE – N°	91
LE COCHON QUI RÊVASSE – N°	277
UN CŒUR QUI SAIGNE – N°	220
CONTINUEZ LE MASSACRE – N°	229

COUP DE TÊTE – N° 300
CROUPE SUZETTE – N° 257
DANSONS LA CAMISOLE (*inédit*) – N° 393
DE POIL ET DE POUDRE – N° 234
DESCENTE DE CAVE – N° 248
LES DIAMS DE LA COURONNE – N° 230
DIAPHANE EN DIABLE – N° 274
DITES-LE AVEC DES PRUNEAUX – N° 65
LE DON QUICHOTTE DES CANAPÉS – N° 261
DU BEAU LINGE – N° 83
DU SOLEIL POUR LES CAVES – N° 226
ÉCLIPSE D'ÉTOILE – N° 294
L'EFFEUILLEUR – N° 288
EN CABANE PAPA – N° 240
ENVOYEZ LA SOUDURE – N° 386
FERME TA MALLE – N° 271
LES FRANGINES EN FOLIE – N° 285
LE GLAS POUR REBECCA – N° 192
HOLLYWOOD BAZAR – N° 265
HOU LES VILAINES ! (*inédit*) – n° 330
JAMAIS DE MAVIS – N° 169
LA JUMELLE EN CAVALE (*inédit*) – N° 314
MA TÊTE SUR LE BILLARD – N° 245
MAGOUILLES A MACAO – N° 281
MANHATTAN COW-BOY – N° 249
LE MARTEAU DE THOR – N° 282
MAVIS SE DÉVISSE – N° 195
LA MÔME FOUETTARD – N° 247
NE PENSEZ DONC PAS QU'A ÇA – N° 275
ŒIL DE SPHINX – N° 181
ON SE TAPE LA TÊTE – N° 151
UN PAQUET DE BLONDES – N° 49
PIÈCE A TIROIRS – N° 13

PRALINES 38 – N° 238
LA REINE DES SOIFFARDES – N° 267
LA RONFLETTE – N° 252
SAFARI-SAFO (*inédit*) – n° 349
SAUVONS LA FARCE – N° 266
LE SCORPION INDISCRET – N° 263
SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS – N° 222
LA SIRÈNE AU CINÉ – N° 259
SOLO DE BARYTON – N° 130
SOMBREROTICO – N° 253
TAILLE DE CROUPIÈRE – N° 125
LE TANGO DES OUBLIETTES – N° 251
TÉLÉ-MÉLO – N° 161
UNE TIGRESSE DANS LE MOTEUR – N° 262
LE TORTILLARD DES PAUVRES – N° 287
LA TOURNÉE DES COCOTTES – N° 279
LA TOURNÉE DU PATRON – N° 101
LE TRONC S.V.P. – N° 216
TROIS CADAVRES AU PENSIONNAT – N° 112
TROIS TÊTES SOUS LE MÊME BONNET – N° 213
LE VALSEUR ÉNIGMATIQUE – N° 258
LA VEUVE POGNON – N° 290
LE VIOLEUR ET LA VOYEUSE – N° 270
Y'A DU TIRAGE – N° 158

Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher), le 15 septembre 1981.
Dépôt légal : 3^e trimestre 1981.
N° d'édition : 29228.
Imprimé en France.
(1685)

- {1} Dodgers : célèbre équipe de base-ball (le Brooklyn.
- {2} Célèbre roman de John O'Hara.
- {3} International Business Machines : firme spécialisée dans la fabrication des machines à calculer.
- {4} Vodka au citron.
- {5} Ginsberg : poète de la *Beat Génération*, auteur de *Howl*.